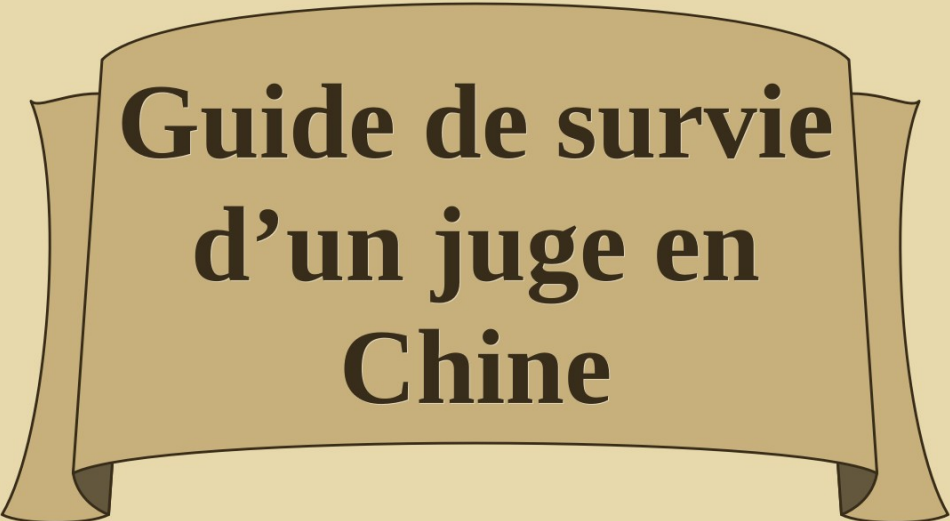


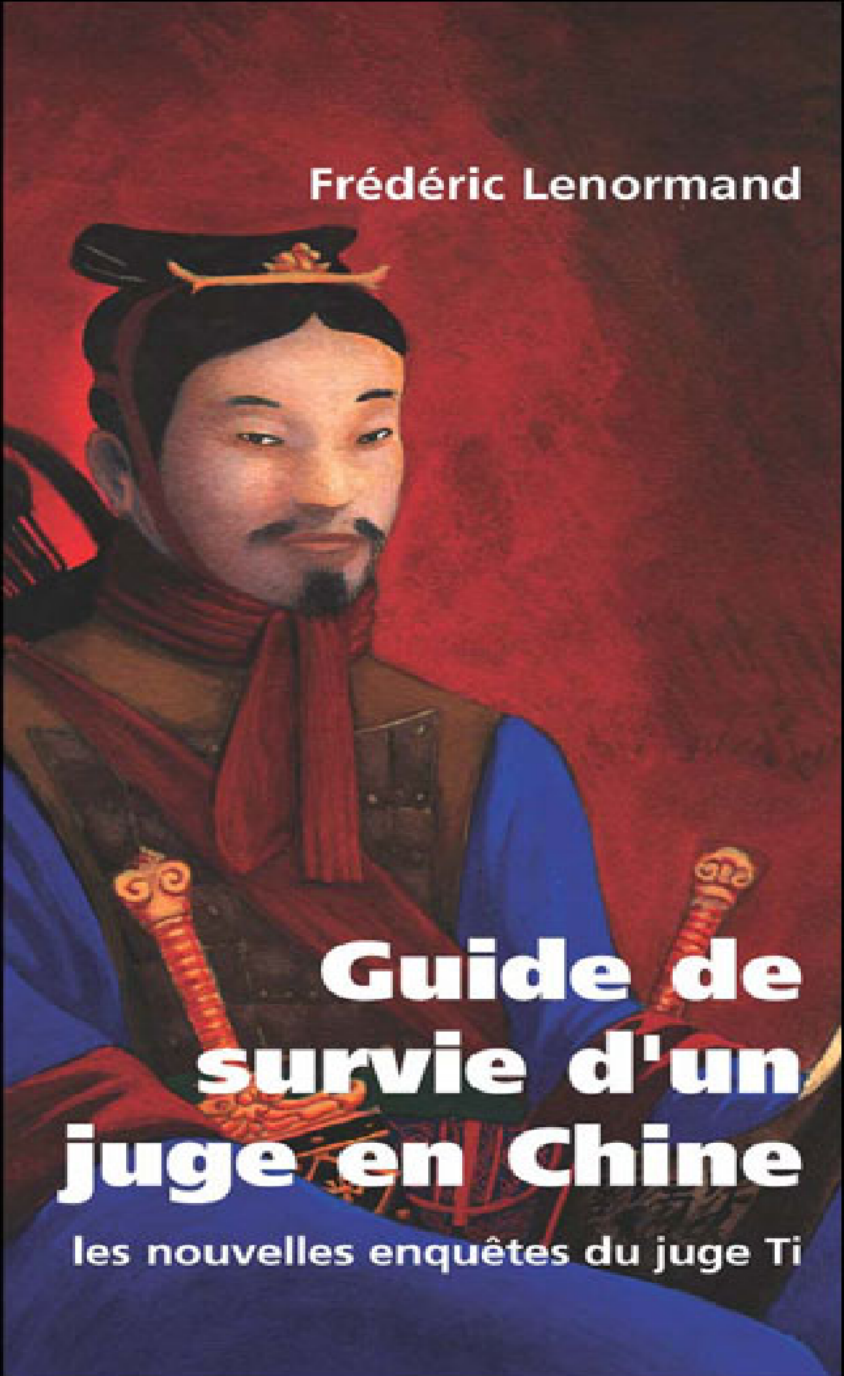


Guide de survie d'un juge en Chine

Lenormand, Frederic

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A stylized illustration of a Chinese official, likely a judge, wearing a black hat with a gold ornament, a red scarf, and a blue robe. He is holding a red and gold ceremonial object. The background is a textured red.

Frédéric Lenormand

**Guide de
survie d'un
juge en Chine**

les nouvelles enquêtes du juge Ti

fayard

Frédéric Lenormand

Les Nouvelles enquêtes du juge Ti-11

GUIDE DE SURVIE D'UN JUGE EN CHINE



FAYARD

PERSONNAGES PRINCIPAUX

Ti Jen-tsie, directeur de la police de Chang-an

Dame Lin Erma, première épouse de Ti

Tao Gan, assistant de Ti

Tsiao Tai et Ma Jong, lieutenants de Ti

AFFAIRE DE LA DISPARITION DU DIRECTEUR DE LA POLICE :

Hu Zhaohui, haut fonctionnaire du censorat

Nian Changbao, ancien directeur de la police de Chang-an

Zhang Jiawu, premier clerc de la police civile métropolitaine

Ruan Boyan, lecteur du censorat

Zi Liang, trésorier de Liquan.

AFFAIRE DU BANQUET :

Li Huang-Fu, prince de la famille impériale Général-duc de King-ye,
ministre de la Guerre Marquis de Yingchuan

Le *wei* de la garde sud, chef de la police militaire

AFFAIRE DE LA FERME INCENDIÉE :

Ning Yutang, magistrat de Liquan, petite ville au nord-ouest de Chang-an

Bu Jiao, fermière

Ren-le-fou, valet de ferme

Shi Ai-De, fermier

Cette aventure du juge Ti commence à Chang-an, capitale de l'empire des Tang, à la fin de l'année 677 de notre ère. Ti Jen-tsie, âgé de quarante-sept ans, vient d'être nommé directeur de la police métropolitaine.

PROLOGUE

Ti quitta l'auberge comme un fou, ses lieutenants sur ses talons. De quel côté pouvait-elle être allée ? Où qu'il portât son regard, des inconnus riaient, jouaient de la musique ou dévoraient ces pâtisseries à la farine de châtaigne que les marchands ambulants avaient préparées en l'honneur des Neuf Empereurs, dont on célébrait la fête cette nuit-là. Le mandarin parcourut comme un dément l'artère principale de la petite ville, sans prêter attention aux joyeux drilles qui faisaient tourner leurs crécelles, soufflaient dans leurs flûtes en bambou ou frappaient la peau tendue de leurs tambours.

Les colonnes rouge sang du temple des Douves et des Murailles se dressaient sur un côté de la place centrale. Les fidèles accrochaient ici et là une multitude de papiers découpés où les prêtres avaient inscrit souhaits et promesses à l'intention des dieux. Il fut tenté de s'y arrêter, le temps d'une prière. Seule une intervention divine pouvait encore sauver sa chère épouse.

Ma Jong et Tsiao Tai l'avertirent que les religieux avaient vu, un peu plus tôt, une dame parée de beaux atours qui correspondait à la description de madame Première. Après avoir fait ses dévotions, brûlé de l'encens et déposé une offrande, elle s'était éloignée vers la rivière, où un orchestre interprétait de la musique joyeuse. Ti tendit l'oreille. Malgré le brouhaha, on percevait effectivement les accents des luths et des flûtes.

Il jeta quelques pièces à un marchand de lampions en papier. Armé de ces seules lumières suspendues à des bâtons, ses hommes et lui se hâtèrent sur le chemin qui descendait en pente douce vers le cours d'eau. Les dernières maisons de la petite bourgade furent bientôt derrière eux. Il fallait encore quelques centaines de pas pour rejoindre l'esplanade où jouaient les musiciens. Ils s'engagèrent dans un lacet d'où l'on n'entendait plus la musique, pas plus qu'on ne voyait les lueurs de la ville. Ti perçut tout à coup une exclamation étouffée.

Comme il se retournait, il vit Tao Gan, la mine déconfite, lui apporter ce qu'il venait d'arracher à un buisson : un lambeau de soie lacéré et maculé d'un liquide rouge qui n'avait pas eu le temps de sécher.

L'épouvantable évidence frappa le fonctionnaire impérial avec la même violence que s'il avait reçu un coup à l'arrière du crâne : il tenait entre ses mains un morceau du somptueux vêtement de sa Première.

Ses pires appréhensions se confirmaient. Il crut défaillir. Pour ne pas perdre la face devant ses lieutenants, il tâcha de rassembler ses esprits. Les raisons qui les avaient conduits à cette horrible conclusion se bousculèrent dans sa mémoire.

I

Ti accède aux honneurs suprêmes ; il découvre que ceux-ci sont enveloppés de boue.

Bien que ce jour fût à tout égard exceptionnel, le juge Ti avait décidé de ne rien changer à ses habitudes. Il quitta son lit-cage dès que les crieurs publics annoncèrent l'heure du dragon[1] et attaqua de bon appétit sa collation matinale, des nouilles en sauce aux poivrons et cumin. C'était l'une des spécialités dont leur nouveau cuisinier ouïgour semblait posséder un fonds inépuisable. Depuis la mainmise des Tang sur la route de la Soie, devenue une immense source de richesse et d'échanges avec les pays lointains, les peuples de l'Ouest étaient à la mode. Les épouses du magistrat avaient eu l'occasion d'enrôler un ressortissant de Turfan[2], qu'on assurait être un maître en la matière, si bien qu'on ne pouvait déguster dans la maison un simple haricot qui n'eût été proprement mariné et rissolé à la façon des nomades du désert.

Un de ses serviteurs surgit dans sa chambre, s'inclina profondément et déclara d'une voix émue :

— Seigneur ! Une troupe de soldats a investi notre cour !

Ti reposa calmement ses baguettes entre les bols de son plateau et se leva pour permettre à ses valets de lui faire enfiler sa robe de dessus en brocart vert. Coiffé de son chapeau noir à ailettes empesées, il se dirigea d'un pas tranquille vers le vestibule de sa demeure. Au bas des marches, une dizaine de gardes entouraient son palanquin officiel orné des banderoles proclamant ses nouvelles fonctions. On pouvait y lire : « Gloire et honneur au directeur de la police de Chang-an. » Le brio avec lequel il avait conclu sa dernière enquête lui avait valu cette nomination, véritable couronnement d'une carrière vouée à la traque des criminels en tout genre. La placidité du magistrat était un masque derrière lequel il savourait sa triomphante félicité.

Nonobstant, ce n'était pas une petite tâche que d'assumer la sécurité des habitants de Chang-an. Les souverains Tang avaient fait de leur capitale, « Paix perpétuelle[3] », la plus grande ville du monde, avec près d'un million d'habitants. Cette magnifique métropole était divisée en cent dix quartiers formant un damier qu'entourait un gigantesque rempart. C'était une cité prospère et cosmopolite où se côtoyaient des artisans mongols, des bonzes indiens,

des étudiants japonais, des commerçants perses adeptes de Zoroastre, des manichéens, des chrétiens nestoriens, des Juifs syriens et des ambassadeurs de pays si éloignés qu'on n'avait pas la moindre idée de leur emplacement. Les souverains Tang, doués d'une insatiable curiosité pour les bizarreries venues d'ailleurs, s'étaient montrés libéraux envers les croyances de tous ces étrangers. Aussi cent mille d'entre eux pratiquaient-ils ici leurs cultes exotiques, dans des temples hermétiques dont nul ne savait rien.

Le palanquin, emmené d'un bon pas le long des avenues rectilignes, atteignit bientôt le poste de garnison de la porte du Sud, un groupe de bâtiments où étaient cantonnées les troupes chargées du maintien de l'ordre. Un barrage protégeait la cour sur laquelle donnaient les différents édifices. Bien que Ti se fût attendu à voir tout le monde s'incliner devant les bannières de son véhicule, un gradé au casque empanaché lui fit comprendre sans ambages qu'il voulait voir son ordre de nomination. Ayant examiné le parchemin comme si un grand nombre de faux avaient été en circulation, l'officier renifla avec mépris avant de déclarer :

— C'est bien de nos fonctionnaires d'arriver si tard !

Un peu déconcerté par la fraîcheur de cet accueil, Ti fit un effort de politesse afin de ne pas s'accrocher avec ses subordonnés dès son arrivée.

— Je suppose que vous êtes en poste depuis l'heure du chat[4] ? répondit-il sur un ton affable.

Le commandant eut un ricanement tout à fait déplaisant.

— Nous sommes là depuis toujours ! La garde ne s'interrompt jamais ! lança-t-il à l'intrus, comme s'il avait eu pour mission d'empêcher les courtisans ramollis d'investir le dernier bastion de la virilité combattante.

Ti fut tenté de lui demander son nom pour la prochaine liste de mutations aux frontières, mais opta pour une pique acide, plus digne de son statut de lettré :

— Quand j'aurai huit mille bras, comme vous, j'aurai soin d'occuper les douze veilles[5] du jour. Jusque-là, le pauvre ver à soie que je suis tisse son cocon comme il peut.

L'officier jeta le laissez-passer à l'intérieur du palanquin, qui franchit le barrage. Ti, le visage marqué d'une moue, se promit de rappeler ces militaires au respect dès qu'il aurait été intronisé.

— Qui était cet insolent ? demanda-t-il à l'un des soldats qui marchaient à côté de son équipage.

— Le *wei*, répondit l'homme sans quitter la route des yeux. Le chef de la police. La chancellerie l'a prié de vous accueillir en personne, d'où son humeur.

Cette réponse était empreinte d'une totale absurdité.

— Le chef de la police ? s'étonna Ti. Et moi, alors, qui suis-je ?

— Que Votre Excellence pardonne mon invraisemblable brutalité, répondit le militaire, mais elle n'a pas été nommée général des armées impériales.

Ti, qui rentrait à la capitale après quinze années passées dans les provinces, demeura perplexe. Le garde se chargea de lui prodiguer le complément d'information qui lui manquait. Il fallait être un officier du premier rang pour diriger les forces de l'ordre de Chang-an, toutes placées sous commandement militaire. Deux régiments de la garde impériale, de quatre à cinq mille hommes chacun, étaient cantonnés dans les quartiers d'habitation pour assurer la répression des crimes et délits, effectuer des patrouilles urbaines permanentes et fournir les sentinelles postées aux portes. Ti était en ce moment au « Nanya », le commandement de la sécurité intérieure, douze unités de gardes regroupées au sud de la ville. A l'opposée se trouvait Beiya, le « commandement du Nord », chargé des opérations extérieures. Ti, lui, avait été nommé à la délégation du censorat chargée de la surveillance civile.

Le magistrat remarqua que, au lieu de le déposer devant, on contournait le bâtiment principal en direction d'une construction de taille bien plus modeste.

— Je sais tout cela, mais je croyais qu'on avait lancé une réforme en me nommant, objecta-t-il.

— Je crains que cette réforme ne s'arrête pour l'instant à la nomination de Votre Excellence, ironisa le garde tandis que les porteurs déposaient le palanquin sur un sol dallé couvert de sciure jaunasse.

Un petit bonhomme en robe grise vint à sa rencontre, s'inclina très bas et se présenta comme son premier clerc, le fonctionnaire de cinquième classe Zhang[6] Jiawu.

— Votre Excellence nous honore de sa présence, annonça-t-il si bas que sa voix n'était qu'un murmure. Qu'elle veuille bien se donner la peine d'entrer dans le siège de sa juridiction.

Sa manière de parler, les coups d'œil furtifs qu'il jetait alentour trahissaient une grande timidité. D'autre part, il plissait constamment les yeux, signe de myopie. Ti le suivit à l'intérieur avec l'impression d'être un idiot guidé par un aveugle.

Le « siège de sa juridiction » était un cloaque encore plus miteux que le pire yamen[7] qu'il eût connu durant sa carrière aux marches de l'empire. Les piliers de bois étaient vermoulus, le mobilier réduit en deçà du minimum, et le tout aurait bien eu besoin d'une couche de peinture fraîche, si ce n'est d'une démolition complète à fin de reconstruction.

Ti comprit qu'il se trouvait dans une annexe de la caserne. Des

serveurs à la mine blasée traversaient le rez-de-chaussée avec des ustensiles ménagers. Il constata avec plaisir que l'on donnait un coup de propre en son honneur. Sa satisfaction dura le temps de voir ouvrir deux ou trois portes, derrière lesquelles s'entassaient un amas de balais, de seaux et de serpillières. Le premier clerc n'était pas assez myope pour ne pas remarquer l'expression outragée de son nouveau supérieur.

— Nos locaux sont si vastes qu'ils servent d'entrepôt au personnel d'entretien, l'informa-t-il. Le service ne gênera nullement Votre Excellence : nos bureaux sont au premier.

Après avoir traversé cette sorte de hangar décrépi, Ti gravit l'escalier menant à l'étage. Par la fenêtre du palier, il vit un va-et-vient d'hommes en uniforme entre le reste du domaine et un édifice bas et oblong, contigu à celui où il se trouvait.

— Je vois que l'on vient tout de même prendre des ordres, dit-il avec soulagement. Cet endroit abrite nos agents de liaison, sans doute ?

Zhang Jiawu répondit avec embarras que Son Excellence venait d'identifier les latrines communes à toute la caserne.

Une petite brochette de scribes les attendait dans le couloir pour saluer le nouveau maître d'une courbette protocolaire. Par chance, les quelques pièces consacrées au travail étaient correctement installées. Le bureau personnel du magistrat faisait même un contraste saisissant avec la morosité ambiante. Il avait été lambrissé, son mobilier était à la fois commode et élégant, on aurait pu se croire dans quelque luxueuse résidence, ou même dans un véritable service ministériel.

D'évidence, les officiers se défiaient de lui comme d'un civil forcément incapable, nommé là par faveur. Il importait de les détromper au plus tôt. Il prit place dans son fauteuil et ordonna qu'on fit venir ses subordonnés.

Il y eut un échange de regards consternés entre les scribes. Les sept hommes debout devant lui se présentèrent une seconde fois, comme s'ils avaient eu affaire à un sourd ou à un imbécile.

« Me voilà bien, songea Ti. Je suis à la tête d'un service qui ne comprend que moi ! » Il commençait à se demander ce qu'on pouvait bien attendre de lui, dans ce département fantôme dédié au balayage et aux courants d'air.

Il ressentit la pressante nécessité d'un remontant et réclama du thé. Le premier clerc frappa dans ses mains pour répercuter l'ordre, tel un parfait majordome. Ti soupçonna que son prédécesseur s'était organisé ici une confortable petite sinécure qui n'avait pas dû rehausser l'idée que les militaires se faisaient du pouvoir civil.

— Le thé de Votre Excellence sera là dans un instant. Notre situation est très commode à cet égard.

— Parce que nous sommes attenants aux cuisines, supposa Ti avec lassitude.

L'heure du déjeuner approchant, il commençait à sentir l'odeur caractéristique des cantines militaires. Zhang Jiawu approuva du menton.

Ti le pria de lui préciser la nature de la tâche qui lui incombait, car il avait du mal à la définir, jusqu'à présent.

— Ce n'est pas l'affirmation de la loi impériale, ni la chasse aux voleurs, répondit le clerc, qui se lança dans une énumération de tout ce qu'accomplissait la garde pour la cohésion de la vie urbaine.

Ti leva la main.

— Si je comprends bien, l'armée s'occupe de tout ?

Une lueur s'alluma dans les yeux de son subordonné, dont la bouche s'étira en un sourire malicieux.

— Oh, non, seigneur. Il y a certaines choses pour lesquelles nos glorieux soldats manquent, disons, de subtilité. C'est à nous que sont confiés le contact direct avec la population et le maintien de l'harmonie métropolitaine.

Ti était suffisamment familier des litotes administratives pour saisir de quoi il retournait. Les soldats balourds qui l'entouraient étaient le bras armé de l'État. On avait besoin de lui pour les tâches plus insidieuses que représentaient la surveillance de ses concitoyens et le renseignement. En trois mots : espionnage et basse police. Ti s'était rêvé enquêteur en chef, on lui demandait de coller son oreille à toutes les portes.

— J'espère quand même qu'il se commet de temps à autre quelque crime complexe sur lequel enquêter ?

Son assistant chercha dans sa mémoire.

— À vrai dire, ces cinq dernières années ont été très calmes. Nous avons eu des meurtres, c'est sûr. Mais on a attrapé assez peu d'assassins. Au reste, il n'y a guère eu de récidives. Votre éminent prédécesseur avait une méthode à lui, mais force m'est d'admettre qu'elle a fait ses preuves.

Ti avait exercé les fonctions de police assez longtemps, à travers l'empire, pour voir sa curiosité piquée par l'évocation d'une technique inconnue de lui.

— J'aimerais beaucoup savoir en quoi elle consiste. Il me faudra présenter mes hommages à cet homme si habile.

La joue de Zhang Jiawu se déforma d'un tic nerveux. Ce fut d'une voix presque imperceptible qu'il répondit :

— Votre Excellence aura très bientôt l'occasion de voir l'honorable Nian Changbao. C'est prévu.

Le thé arriva aussi vite que l'avait prédit le clerc, ce qui suggéra au magistrat que les cuisines étaient encore plus proches qu'il ne

l'avait redouté. Une fois que le domestique eut servi le breuvage dans les règles de l'art, avec douceur et précision, Ti huma le contenu de sa tasse. Prêt à descendre une marche supplémentaire dans l'enfer de ses nouvelles fonctions, il fut surpris par la qualité de ce mélange. À n'en pas douter, il avait sous les narines un véritable thé vert du mont Mao Shan, l'un des plus parfumés de Chine, une boisson légère et rafraîchissante. On disait que l'empereur le faisait infuser dans la rosée récoltée sur les aiguilles des pins de cette même montagne. Ce n'était sûrement pas la tisane insipide préparée pour les troufions obtus qui occupaient les alentours. Son prédécesseur avait vraiment fait en sorte d'assurer le minimum nécessaire à la survie d'un véritable mandarin. Ti reposa la tasse pour la laisser tiédir, s'étira et contempla son nouveau décor.

— Bien. Nous allons pouvoir nous consacrer aux questions importantes. Et d'abord : pourquoi cet endroit est-il sordide ?

Très gêné, son premier clerc lui expliqua de quel problème majeur pâtit leur département. Les prébendes et dotations allaient à la police militaire. La police civile n'était qu'accessoire, elle ne recevait pas de grands subsides et n'avait guère le moyen de s'en procurer. Les soldats de la garde sud touchaient les pots-de-vin pour la surveillance des deux marchés, percevaient les amendes et se réservaient de manière générale toutes les sources de profits.

Ti quitta son siège pour aller jeter un coup d'œil par la fenêtre de son bureau. Il pouvait observer une foule de soldats coiffés d'un casque rond en cuir noir, surmonté à l'arrière d'une excroissance en forme de courge. Il tenait par une jugulaire en cordon de soie nouée sous le menton. Leur habit vert sombre portait sur le poitrail l'emblème de leur fonction brodé dans un cercle rouge. Le même insigne se retrouvait dans le dos et sur le devant du casque. Le vêtement, qui laissait apparaître la robe de dessous rouge sombre, était cintré par une large ceinture en cuir ouvragé, nouée dans le dos, à laquelle pendait le long sabre de service.

Si la plupart des hommes de troupe envoyés au combat étaient des condamnés qui avaient préféré ce châtiment aux travaux forcés, voire des membres d'une minorité ethnique ou religieuse n'ayant aucun autre moyen de progresser dans cette société confucianiste, la garde impériale, en revanche, comptait beaucoup de nobles. L'affrontement n'allait pas être facile, et les circonstances politiques n'arrangeaient rien. Les peuples tibétains en révolte s'étaient permis de couper la route de la Soie dans la portion qui longeait leur territoire sauvage. Leurs exactions contrariaient l'acheminement de toutes ces petites douceurs exotiques dont la société chinoise était devenue friande, et faisaient baisser la rentabilité du commerce avec l'Occident lointain. La Cour avait envoyé l'armée de l'Ouest rétablir

l'ordre du Ciel avec la fermeté requise. Ce conflit en des terres éloignées se révélait plus ardu que prévu et son issue restait très incertaine. Ce n'était donc pas le moment de se faire remarquer par une bévue.

Ti demanda ce qu'était devenu le précédent titulaire du poste. Zhang Jiawu répondit qu'il avait été récompensé à hauteur de ses services.

— Il a reçu une promotion ?

— Leurs Majestés lui ont accordé une résidence très bien située, il n'a plus à se soucier de rien.

— Il a donc pris sa retraite ?

— Absolument. Il a cessé toutes ses activités. Il jouira d'un repos mérité, aux frais de Leurs Majestés, jusqu'à la fin de ses jours.

Ti vit un heureux présage dans le fait que son prédécesseur fût si bien traité par la hiérarchie. Nul doute qu'il pourrait compter à son tour sur un sort identique s'il se montrait à la hauteur.

Premier exercice confié à sa compétence, Ti devait assurer la sécurité d'une cérémonie au cours de laquelle un petit groupe de criminels d'État allait être exécuté en présence d'un ministre. L'information déconcerta le mandarin. Il avait cru comprendre que la garde sud se chargeait de ce genre de chose.

— Assurer la sécurité, répéta-t-il, c'est-à-dire...

Zhang Jiawu lui assena la vérité sans la moindre pitié :

— Superviser le travail des espions répartis dans la foule pour écouter les conversations privées. On attend de nous la dénonciation des mécontents, des médisants, des rares individus imperméables à la grandeur du gouvernement voulu par le Ciel. L'idéal serait de débusquer quelques opposants déterminés à bouleverser la parfaite harmonie de notre société. Le ministre de la Guerre sera présent.

Ti se dit que, pour déplacer un tel personnage, ce ne devait pas être n'importe qui qu'on exécutait. Il s'enquit de l'identité des condamnés.

— Nous avons des déserteurs, des fraudeurs, deux ou trois voleurs dont le butin dépasse la limite permise, et, bien sûr, l'immonde Nian Changbao, ce rat putride, notre précédent chef.

Ti ne put s'empêcher de recracher une partie du thé délicieux acquis par l'homme dont on venait de citer le nom. Le premier clerc expliqua sur un ton plein de fatalisme que M. Nian avait été convaincu d'enrichissement au service de l'État ; non que s'enrichir fût interdit, mais ce haut fonctionnaire s'était directement servi dans les profits destinés à la Cour, ce qui avait déplu :

— Il a organisé de petits trafics, ici et là, dont il s'est mis le produit dans la manche, murmura Zhang Jiawu.

— Ah, je vois. C'est très répréhensible.

— Pas en soi, non. Mais il a omis de partager les bénéfices avec ses supérieurs. Ils en ont été indisposés.

C'était certes un grand tort envers les préceptes de Confucius que de privilégier son intérêt personnel au point d'oublier l'esprit de groupe. Par ailleurs, on n'avait pas retrouvé le magot, même après la promesse d'une commutation de sa peine en exil à vie. Le chef de la police était bien placé pour savoir que ces « exils » en des terres malsaines amenaient rapidement la mort de l'exilé ; et s'il ne périssait pas assez vite de maladie ou de mauvais traitements, on l'y aidait discrètement. Cette perspective avait dû priver l'offre de tout poids.

L'idée de voir exécuter son collègue épouvanta le magistrat. Pour une fois, qui n'était d'ailleurs pas la première de sa carrière, il fit un vœu pour qu'un criminel échappât à sa juste punition. Le clerc, qui n'était pas un imbécile, suivit parfaitement ses pensées :

— La seule chose qui pourrait le sauver, ce serait un miracle, dit-il avec une expression de regret assez légère pour n'avoir pas l'air d'excuser le crime de son ancien patron.

Ti songea tout à coup qu'il pourrait peut-être utiliser ses indéniables facultés de réflexion pour disculper ce dernier, si c'était possible, bien que le délai parût fort court, même pour un enquêteur aussi doué que lui. Il s'informa des circonstances dans lesquelles les prévarications avaient été découvertes.

Il apparut que « l'immonde Nian Changbao » allait avoir le curieux privilège de périr en même temps qu'un assassin qu'il avait laissé filer. Celui-ci, rattrapé par les autorités militaires, l'avait dénoncé sous la torture. Le directeur avait truqué l'enquête et l'avait envoyé se faire oublier à la campagne ! L'assassin avait commis l'erreur de revenir, c'était ce qui leur coûtait la vie à tous les deux.

— Mon indigne prédécesseur s'était donc laissé corrompre ? supposa Ti.

L'assassin jurait que son bienfaiteur ne lui avait pas demandé un sou, qu'il lui avait même laissé tout son butin pour financer sa fuite. Confié aux mains expertes des bourreaux, Nian Changbao avait affirmé avoir agi ainsi par haine de Leurs Majestés, qualifiées d'adjectifs si orduriers qu'ils n'avaient pas été consignés dans le rapport !

Ti comprenait mieux qu'on insistât tant pour lui faire surveiller les pensées de leurs concitoyens. Il devinait aussi en quoi avait consisté la fameuse « méthode personnelle ». Voilà comment cet homme réduisait la virulence de la délinquance ! En se moquant du monde ! En dévoyant l'équité qui faisait l'orgueil de tout bon mandarin !

Malheureusement pour le criminel, la capitale avait connu au même moment quelques émeutes, en réaction à la corruption des

douaniers de l'octroi. Désigné comme responsable de tous les vices et livré à la vindicte populaire, le chef de la police allait payer pour tout le monde.

Ti estima qu'il avait fait assez de découvertes pour une seule journée. Il laissa Zhang Jiawu organiser leurs espions comme il en avait l'habitude et remonta dans son palanquin pour rentrer chez lui.

Le trajet fut beaucoup plus long qu'à l'aller, en cette mi-journée où les citadins se pressaient de toutes parts. Même les étendards impériaux ornant son véhicule ne suffisaient plus à lui ouvrir un chemin à travers cette masse grouillante de marchands, de colporteurs et de charrettes. Il lui fallut presque une heure pour rallier le quartier paisible où se trouvait sa confortable demeure de fonction.

Comme dans la plupart des propriétés des nobles, le mur d'enceinte servant de coupe-feu était badigeonné de rouge, couleur de l'élite administrative. Les gens de la plèbe étaient, eux, désignés sous le nom d'« habitants des maisons blanches ». Le majestueux portail était flanqué à gauche d'un lion à la patte posée sur une boule représentant la puissance ; la lionne de droite caressait son petit en signe de prospérité et de descendance.

Le portier informa son maître que les enfants jouaient dans la cour. Ti quitta son palanquin pour ne pas les déranger. Il enjamba le seuil surélevé, dont la planche transversale empêchait les esprits malfaisants de pénétrer chez les honnêtes gens. Les gamins de la maisonnée étaient en effet en pleine partie de balle-au-pied[8]. Il regarda un moment les deux équipes s'opposer pour envoyer le ballon dans un filet fixé au sommet d'une perche.

Le portier avait couru prévenir les trois épouses de son retour. Quand il les vit, prêtes à l'accueillir à l'entrée du pavillon principal, Ti traversa la cour sans être remarqué par les enfants et échangea avec elles les salutations des dix mille bonheurs.

Comme il n'avait pas déjeuné, elles firent apporter les plats qu'on tenait toujours prêts à la cuisine. Il faisait déjà un peu frais en cette mi-automne. Le papier imperméabilisé à l'huile d'abrasin dont les fenêtres étaient tendues permettait de conserver la chaleur des braseros qu'on avait pris la précaution d'allumer.

Ses trois compagnes n'avaient pas mis longtemps à adapter leur nouveau standard aux possibilités offertes par la capitale. Le repas fut servi dans ces porcelaines de kaolin « bleu et blanc » dont la vogue était si forte qu'on commençait à les exporter au Japon, en Inde, en Perse et jusque dans ce pays si improbable que les Chinois avaient du mal à croire en son existence, que les voyageurs nommaient « Égypte ». Dans une coupelle, on avait mélangé des morceaux de melon frais avec des raisins secs, deux produits importés de Turfan, que leur cuisinier exotique se procurait chez ses compatriotes du

marché.

— Je suis heureux de soutenir le commerce ouïgour par mes facultés gustatives, dit Ti, qui préférerait ne pas se demander combien ces fantaisies hors saison avaient coûté.

Il y avait aussi du *nang*[9] tout chaud, sorti de son four à charbon. La pâte garnie de rondelles d'oignon avait doublé de volume grâce à l'excellente levure ouïgoure. On avait préparé du riz du désert aux légumes sautés. Tout était en vrac dans le même plat, ce qui allait à rencontre de la cuisine chinoise classique, où les aliments devaient être présentés dans des récipients distincts.

— Ne devrait-il pas y avoir des morceaux d'agneau découpés au poignard, dans ce sauté ? s'étonna Ti, qui commençait à s'y connaître.

— Il y a en ce moment une célébration bouddhiste de je ne sais plus quoi, répondit sa Première. Notre cuisinier refuse de servir de la viande pendant les fêtes. Vous digérerez mieux, de toute façon.

Ti était mieux disposé à soutenir le commerce ouïgour que la culture d'importation qui allait de pair. Leur Ouïgour, comme tous les siens, était fervent bouddhiste, une religion que les fonctionnaires confucéens ne portaient pas dans leur cœur. On termina avec du pain au miel et du thé noir, au lieu de la petite soupe traditionnelle.

S'il parvenait à peu près à s'habituer à cette nourriture, Ti aurait préféré que son auteur s'abstînt de surgir en fin de repas. Il ne s'en privait hélas jamais, heureux de se laisser complimenter par ses patronnes, que toute innovation enthousiasmait. Chaque dégustation se concluait donc par l'apparition de la face brune, rebondie, luisante, aux cheveux gras et au gros nez épaté du cuisinier, totalement dépourvu de cette grâce naturelle qui caractérise les Chinois de souche. De plus, il était toujours prompt à baragouiner avec son affreux accent altaïco-turque.

— Maître content nourriture aujourd'hui ?

— Maître extrêmement satisfait, mon bon... machin.

Ti, qui avait dû gérer tant de monde tout au long de sa carrière, n'était jamais parvenu à retenir le nom de son serviteur des steppes.

— Bouddha content dans ciel, alors, conclut celui-ci avec un geste dont on supposa qu'il s'agissait d'une invocation bénéfique venue tout droit de Turfan.

Ti se consola en savourant le seul produit qu'on avait, à son avis, raison de faire venir de ces régions : un vin doux issu des vignes des oasis.

Ses trois épouses étaient enchantées de son nouveau statut, qui rejaillissait sur tout le clan.

— Qui sait où vous pourrez monter, à présent ? se félicita sa Troisième. L'an prochain, vous pouvez être ministre, gouverneur, ou même Premier chambellan chargé de la toilette impériale !

« Ou bien perdre la tête sur l'esplanade du Sud », compléta Ti en son for intérieur.

Sa Première, toujours curieuse de la situation politique, fit rouler la conversation sur ces conflits incessants avec leurs voisins des plaines et des montagnes, dont la guerre avec les féroces Tibétains était le dernier avatar.

— On désigne toujours les gens des frontières sous le nom de « peuplades sauvages ». Quelqu'un est-il jamais allé voir sérieusement ce qu'il en était ?

« Tant que ce n'est pas moi qu'on y envoie... » songea Ti, qui partageait sans réserves les *a priori* de sa nation à cet égard.

— Imaginez, reprit dame Lin, que ces « peuplades » soient moins « sauvages » qu'il n'y paraît : nous aurions des soucis à nous faire !

En bon mandarin nourri de lectures classiques, Ti trouva cette idée totalement grotesque :

— Comment ces gens pourraient-ils rivaliser avec Lao Tseu et Confucius, dont la pensée exceptionnelle nous éclaire depuis plus de mille ans ?

Dame Lin espéra que la pensée de Confucius serait suffisante pour les protéger de toute arme nouvelle jamais inventée par ces êtres mystérieux dont les dieux s'étaient plu à cerner le monde civilisé, le monde chinois.

II

Ti dirige une équipe de truands ; il assiste à une évasion légale.

Puisque ses supérieurs avaient confondu « sécurité » avec « surveillance » dans l'énoncé de ses fonctions, Ti se résigna à organiser le quadrillage de sa ville au cours des déplacements de foule suscités par la décollation. Cet événement comptait au nombre des réjouissances populaires les plus prisées, la tâche s'annonçait immense.

Le barrage militaire du poste sud était presque aussi désagréable que la veille, et l'endroit tout aussi désespérant. Seule l'amabilité avec laquelle l'accueillit son premier clerc lui rendit un peu de la dignité à laquelle il pouvait prétendre.

— J'ai préparé pour Votre Excellence une entrevue avec des personnes qu'il lui faut absolument rencontrer dans l'exercice de ses nouvelles fonctions, annonça Zhang Jiawu.

Ti s'attendit à recevoir quelque personnalité de l'administration impériale, un de ses pairs venu l'assurer de sa confiance.

On introduisit dans son beau bureau de bois laqué une ribambelle de clochards, de tire-laine, de vide-goussets et de pochetrans, si nombreux qu'ils y tenaient à peine.

— Voici le nouveau directeur qui va diriger vos opérations, annonça le clerc. Vous devez lui montrer le même respect qu'à vos père et mère !

Tout le monde s'inclina comme il put malgré quelques jambes de bois, le manque d'usage et une consommation d'alcool généralisée. Ti s'y connaissait assez en individus louches pour voir qu'il avait devant lui un ramassis de traîne-savates de la pire espèce. Chacun avait un style différent, du faux éclopé au vrai voleur, en passant par les marchands des rues. Ce qui les reliait, c'était un air sournois qui aurait dû éloigner tout comploteur à dix lis[10] à la ronde.

— Sont-ce là les hommes engagés par mon prédécesseur ? demanda-t-il avec une grimace.

— Je supplie Votre Excellence de croire qu'ils ont fait depuis longtemps la preuve de leur efficacité, affirma M. Zhang.

« Oui, et on sait comment cela s'est terminé », se dit le mandarin. Le plus triste était de penser que chacun de ces personnages avait passé le barrage de l'entrée en déclarant qu'il venait voir

l'honorable Ti Jen-tsie. Il comprenait mieux l'opinion qu'avaient de lui les militaires.

Le premier clerc était ennuyé de voir ses efforts mis en doute. Il fit signe à l'un de ses protégés. Celui-ci, qui avait tout du mendiant fripon comme Ti en avait mis des centaines sous les verrous, prit la parole pour déclamer sur un ton monocorde :

— Au quartier de « Paix ascendante » vit le général-duc de King-ye, ministre de la Guerre. Depuis trois mois, il délègue ses fonctions afin de passer plus de temps avec une petite femme du nom de « Lentille d'eau », dont il a acheté la virginité et qu'il entretient sur un grand pied dans le Hameau du Nord[11].

Un deuxième espion, à l'allure de ces marchands de salaisons à qui mieux valait ne rien acheter si l'on tenait à son estomac, prit la suite.

— Le prince Huang-Fu des Li prétend avoir passé les deux derniers mois dans une ville d'eaux. En réalité, il a tenu maison ouverte dans son domaine de campagne, où il a reçu tous ceux qui résistent à la coterie de l'impératrice.

Ti commença d'être surpris par l'efficacité de ces ruffians dans le domaine de l'indiscrétion scandaleuse. Il trouva tout cela fort instructif, jusqu'au moment où un troisième larron, à l'air encore plus décafé que les autres, débita son topo :

— Au quartier de « Nouvelle Splendeur » vit l'ex-vice-ministre des Travaux publics, département des eaux et forêts. Sa troisième épouse est la fille d'un poète dévoyé qui mourut sous la hache, de même que son premier mari. Ses femmes dépensent une fortune en ces colifichets qu'affectionnent les parvenus. Il loge en ce moment un Ouïgour de la religion bouddhiste, ce qui laisse penser qu'il adhère à ce mouvement subversif d'origine étrangère. Il a rapporté d'un long et obscur séjour en province la réputation d'un monte-en-l'air irrespectueux des obligations de son rang, prêt à toutes les bassesses pour mener à bien ses investigations. Hier encore, on disait de lui à la conciergerie du palais que...

Ti manqua s'étouffer. Le département des eaux et forêts était sa précédente affectation. Le premier clerc s'empressa d'interrompre la présentation.

— Votre Excellence conviendra que nos hommes connaissent leur métier, susurra-t-il.

— C'est le moins qu'on puisse dire, approuva leur nouveau chef avec un regard mauvais en direction de l'insolent en guenilles.

Ordre fut donné à ses précieux auxiliaires de rallier le lieu de l'exécution capitale. Ti leur laissa une bonne avance pour n'avoir pas à quitter la caserne en même temps que ces subordonnés crasseux, qu'il aurait préféré ne jamais avoir à côtoyer.

Comme son palanquin franchissait la porte du Sud, il dut s'écarter pour laisser le passage à une petite troupe de cavaliers empanachés qui se hâtaient vers la Cité interdite. Le ciel était parfaitement bleu au-dessus de la majestueuse muraille qui entourait la métropole des Tang.

— Quel dommage de gâcher un temps splendide par un acte aussi sinistre, dit son premier clerc, qui marchait à côté de l'équipage.

Ti était pensif depuis l'apparition de l'estafette montée.

— Qui sait ? Peut-être aurons-nous une bonne surprise ?

L'énergie négative qui se libérait au moment d'une mort violente ne devait pas souiller le sol de la cité. Aussi les exécutions avaient-elles lieu sur une esplanade hors les murs. On avait dressé une tribune à l'intention des dignitaires de première classe. Au centre du groupe se tenait le ministre de la Guerre, représentant de l'empereur, en grande tenue pourpre à ceinture d'or.

Les condamnés avaient été triés, non pas selon la gravité de leur crime, mais selon leur origine sociale. Les gens du peuple étaient passibles des tortures préalables, les nobles avaient droit à la hache, les criminels d'État seraient étranglés. Le premier clerc se pencha sur son maître pour lui désigner Nian Changbao, conformément à sa promesse de le lui présenter. Ti ne put voir sans horreur l'homme dont il avait récupéré le fauteuil presque encore chaud et dont il buvait le thé. Le directeur de la police n'avait pas grand air. Il avait les mains entravées dans le dos et n'avait pas été coiffé. Signe d'avilissement, ses cheveux en désordre étaient collés sur son front moite. On lui avait fait endosser une robe toute simple qui le rabaissait au rang de simple citoyen, terrible humiliation dans cette civilisation où le costume proclamait le statut de celui qui le portait. Il avait obtenu qu'un bonze l'accompagnât pour réciter des soutras à son oreille, ultime privilège qui devait moins à son rang perdu qu'à la protection de l'impératrice envers les moines de cette religion.

Un héraut rappela la loi : « Tout fonctionnaire qui, dans le cadre de ses fonctions, aura accepté un pot-de-vin d'au moins vingt rouleaux de soie pour détourner la loi encourra la peine de strangulation. »

— En tout état de cause, il devrait être étranglé plusieurs fois, vu la somme détournée, nota Ti.

Il était d'usage d'expédier les condamnés voués à une mort rapide avant de passer aux malchanceux qui allaient endurer la mort lente, c'est-à-dire un découpage en lanières qui pouvait durer plusieurs heures si le bourreau était habile, et ceux de Chang-an étaient les meilleurs de l'empire. Son ancienne qualité de mandarin valut à Nian Changbao de passer le premier. Il s'assit sur la paille et posa sa tête sur le billot. Le bourreau approcha, un lacet à la main.

Un silence haletant se fit dans l'assistance. Même si le supplice

paraissait bien léger, ce n'était pas tous les jours qu'on voyait périr un si haut personnage. L'attention générale, parvenue à son comble, fut soudain détournée par un bruit de cavalcade. Un messenger de la Cour en uniforme d'apparat fendit la foule pour parvenir jusqu'à la loge des personnalités. Il sauta de sa selle et grimpa quatre à quatre les quelques marches pour s'entretenir avec le ministre. Celui-ci haussa les sourcils, conféra quelques instants avec ses pairs, donna des instructions à l'un de ses secrétaires et quitta l'estrade pour remonter dans son véhicule chamarré.

Le secrétaire fit rouler le tambour pour réclamer le silence. Il se posta sur le devant et annonça au peuple suspendu à ses lèvres que la guerre contre les sauvages des montagnes de l'Ouest était gagnée. La nouvelle fit sensation. Cela signifiait que les échanges avec les barbares allaient reprendre au meilleur prix, ce qui était synonyme d'emploi pour les plus pauvres et de bénéfices pour les autres. « Voilà la preuve que les dieux sont en parfait accord avec le gouvernement du Grand Dragon », déclara le second du ministre. Il donna le coup d'envoi de réjouissances qui dureraient plusieurs jours, avec distribution de nourriture aux frais de la Couronne, afin que tout le monde partageât la joie publique. Leurs Majestés étaient déjà en route pour apporter en personne leur offrande aux divinités, l'empereur au sanctuaire du dieu de la Guerre et son épouse à la pagode du Bouddha. La perfection n'étant pas de ce monde, les badauds étaient en revanche privés d'exécution : on ne pouvait laisser la mort ternir un jour glorieux.

Les condamnés furent emmenés, la foule commença à se disperser et Ti rentra à la caserne. Une circulaire lui confirma bientôt la nouvelle : les armées impériales avaient remporté une victoire éclair sur les insurgés. Les oasis avaient été reprises et la route de la Soie rouverte pour le bien de l'État. Afin de marquer ce jour d'une pierre blanche, l'empereur accordait son pardon à un millier de détenus selon le principe du « Grand Acte de grâce », Ti demanda si « l'ignoble Nian Changbao » était parmi eux.

— *L'honorable* Nian Changbao a cette chance, en effet, dit le premier clerc.

Son ancien patron venait de recouvrer une part de sa dignité. Le mandarin espéra qu'on n'allait pas lui rendre son poste par la même occasion, bien qu'il se vît chaque jour plus enclin à lui abandonner ce métier d'espion en chef.

Ti ne fut pas invité à faire partie des maîtres du pays qui paraderaient lors de la cérémonie de grâce. Pas question cependant d'aller chasser le lapin dans les prairies de la région. Comme le lui dit Zhang Jiawu : « Nous en profiterons pour surveiller un peu l'état de l'opinion. »

L'opinion ne devait pas être trop hostile, en cette période de fête populaire. Pour se donner moins l'air d'un vigile en chef, Ti décida d'emmener avec lui ses trois épouses, en palanquin.

La porte monumentale de l'Oiseau-Pourpre fermait la Cité interdite au sud. Dès l'aube, les dignitaires en robe de cour s'alignèrent le long de l'avenue, officiers à droite, mandarins à gauche, en robe pourpre, lavande ou verte selon leur catégorie. Entre les deux se bousculaient les citadins à pied, en voiture ou montés sur des chevaux frappant le pavé de leurs sabots.

La muraille rouge était parée de banderoles proclamant la liesse générale. La grâce impériale allait répercuter la bénédiction céleste qui s'était étendue sur l'empire. Le devoir de compassion réaffirmait l'unité du Ciel et de la terre. Il permettait par ailleurs de désengorger les prisons et de montrer que la volonté du Dragon s'imposait à la justice elle-même.

La porte de la Cité interdite s'ouvrit en grand. Les dames Ti écartèrent les rideaux de leur litière pour profiter du spectacle. En tête du cortège, un bataillon disposé en carré avançait en brandissant des étendards. Il précédait le palanquin ouvert où se tenait le Fils du Ciel, en robe jaune, couleur de l'immortalité, couleur divine, couleur de celui qui siégeait au centre de la terre comme le soleil au centre du ciel.

— Sa Majesté est très majestueuse, aujourd'hui, remarqua madame Troisième.

Le monarque était assis en tailleur sur un plateau carré soutenu par seize eunuques en robe grise. Au-dessus de lui, un mâât, brandi à bout de bras par deux serviteurs, supportait un dais rond à longues franges. Les prêtres, munis de lanternes à sa gloire, lui faisaient une haie d'honneur doublée par deux rangées de gardes armés de lances. La tête de l'empereur était surmontée d'un haut couvre-chef d'où pendaient deux rubans rouges et, sur le devant, un rideau de perles dissimulant ses traits.

— On pourrait croire qu'il s'est fait remplacer : n'importe qui peut se cacher sous ces perles, remarqua madame Deuxième.

— S'il avait envoyé un sosie, il l'aurait pris en meilleure forme, dit la Première.

Au moment où le souverain rejoignit l'avenue triomphale, le personnel du palais se mit à scander « Longue vie à Sa Majesté ! » d'une voix puissante. Les gens du peuple venus à pied s'agenouillèrent pour le ko-téou, triple prosternation qui s'effectuait en touchant le sol de son front en signe de respect et de gratitude. Un ordre bref les autorisa à se relever.

Apparut alors la voiture de la Grande Épouse impériale, toute de soieries bleu et or, avec huit fenêtres tendues d'étoffes pourpres. Le

toit et les roues étaient peints en vermillon. On avait garni les côtés de plumes de faisan, symbole des reines de Chine. Le harnachement des chevaux brillait de mille feux. Elle était précédée de porte-étendards et de cavaliers en uniforme de cérémonie. Les esprits fins ne purent manquer de noter que l'empereur était en quelque sorte arrivé à pied, tandis que sa chère moitié, sous prétexte de se cacher de leurs sujets, circulait en char attelé.

Le vice-ministre en charge des prisons amena solennellement les détenus aux mains liées. A leur approche, les tambours commencèrent à frapper un millier de coups, un pour chacun, si bien que la place ne résonna plus que de ce bruit. Les graciés rejoignirent la place qui leur avait été attribuée et se tournèrent vers leur monarque, devant qui ils s'aplatirent, semblables à un immense tapis de mille corps.

Devant la porte de l'Oiseau-Pourpre se dressait un mât surmonté d'une petite plateforme d'où pendaient des cordes écarlates. Le mât soutenait le Poulet doré, une statue dotée d'une tête en or, dont le bec tenait une bannière en soie. De jeunes acrobates de l'École impériale des arts du spectacle saisirent les cordes pour y grimper. Le premier à atteindre la plateforme s'empara de la bannière, qu'il rapporta en bas pour y recevoir le titre envié d'« Aliment de Poulet », ainsi qu'une prime versée sous forme de grain.

Un mandarin se détacha du groupe des officiels pour lire à haute voix le « Grand Acte de grâce ». Que leurs crimes soient légers ou lourds, qu'ils leur vailent la peine capitale ou non, qu'ils aient été découverts ou soient encore ignorés, jugés ou en attente de procès, les prisonniers présents étaient tous amnistiés et pardonnés.

Dès que les derniers mots de l'édit eurent résonné sur la place, les gardes ôtèrent les fers qui entravaient leurs prisonniers. Ceux-ci se mêlèrent à la foule et s'égaillèrent dans les rues adjacentes.

— Paix et prospérité, dit madame Deuxième. Ce sont des jours comme celui-ci que l'on mesure la grandeur inégalée de notre empire.

Ti chercha des yeux le bonnet de son prédécesseur, mais celui-ci n'est déjà plus visible. En tant que citoyen, il était enchanté de voir son gouvernement faire preuve de mansuétude. En tant que magistrat, il espéra ne pas avoir à regretter ces largesses.

III

Ce qu'on croyait blanc se révèle noir ; il arrive que le noir connaisse des nuances encore plus sombres.

Deux jours s'écoulèrent. Au matin du troisième, Ti reçut une note confidentielle revêtue du sceau de la chancellerie. Il manqua d'abord lâcher le document, puis dut le relire trois fois pour que les caractères cessent de s'embrouiller devant ses yeux. La première phrase était d'une violence que sa simplicité même rendait insupportable :

« La guerre est perdue. »

Comment était-ce possible ? Il avait vu lui-même l'estafette apporter le communiqué de victoire totale et définitive ! Une contre-attaque avait-elle permis aux fourbes Tibétains de l'emporter sur les forces chinoises, gênées par leur légendaire esprit de loyauté ?

La suite du message était pire encore. Ti était sommé de faire en sorte que cela ne se sache pas ! Il devait arrêter quiconque répandrait la fâcheuse information. Tout propagateur de mauvaise nouvelle serait considéré comme ennemi de l'État et traité avec la plus grande sévérité.

La colère remplaça bientôt la perplexité. Après le travail de vigile, la répression politique ! À lui de réparer les bévues des militaires ! Pas question de laisser ce fardeau peser sur ses seules épaules ; il savait très bien sur qui s'en décharger.

— Zhang ! clama-t-il d'une voix si forte qu'on aurait pu croire qu'il appelait à l'aide les pompiers cantonnés à l'autre bout du quartier.

Dès que son premier clerc fut accouru en glissant aussi vite que possible sur ses chaussons de feutre, Ti lui fit jurer sur sa vie de garder le secret :

— Nous sommes les deux seuls à être au courant. Si ceci filtre à l'extérieur de ce bureau, je vous arracherai le cœur de mes propres mains.

Tout en prêtant serment, Zhang Jiawu se demanda quel grand mystère pouvait justifier un tel affolement, dans un service où l'on voyait défiler les pires turpitudes de l'empire. Son chef lui tendit le billet, et le visage du clerc se décomposa à sa lecture.

— Par les trois cent quatre-vingts furies du Tao ! laissa-t-il

échapper.

Sa main se tendit malgré lui vers la tasse de son maître, qu'il vida d'un coup, bien que le liquide fût loin d'avoir eu le temps de refroidir. Ti lui demanda s'il croyait leur service capable de retenir une information pareille. Zhang répondit qu'il l'espérait, et Ti ne put discerner s'il faisait cette réponse en toute franchise ou simplement parce qu'il était inconvenant d'opposer une fin de non-recevoir à la requête d'un supérieur.

On convoqua quelques espions, ceux en qui l'on avait le plus confiance, bien que Ti les prît tous autant qu'ils étaient pour des suppôts des puissances infernales égarés parmi les honnêtes gens. Il les trouva mieux nourris que la fois précédente ; les distributions de nourriture décrétées par Leurs Majestés n'étaient pas un vain mot.

Ces hommes n'avaient pas vu dans leur directeur un ange de bonté à leur première rencontre ; la figure sinistre qu'il arborait à présent leur donna à penser qu'il souffrait d'une maladie du foie ou d'une hypocondrie congénitale.

Le diagnostic se confirma quand il leur annonça que la fête était finie pour eux. Tout le monde devait se remettre au travail. Que pensait la population de la manière dont la guerre était conduite ?

La question surprit par son imbécillité.

— Elle est ravie, seigneur ! répondit leur porte-parole. C'est la fête partout !

— Bien, dit Ti. C'est ce qu'il faut.

Il les chargea de passer la consigne : il convenait de guetter tout bruit désobligeant à propos de cette guerre, qui était une réussite éclatante telle que l'empire n'en avait pas connu depuis vingt ans.

Zhang Jiawu, qui ne voulait pas être le seul à avoir la tête sur le billot, répercuta l'avertissement dont il avait été l'objet : la moindre divulgation d'information pouvant nuire à l'État serait considérée comme une trahison et conduirait son auteur sur le champ des exécutions.

Les espions quittèrent la caserne avec l'impression que leur métier devenait aussi difficile qu'incohérent, en plus de leur conviction que le nouveau patron ne valait pas la moitié de l'ancien.

Ti fit de son mieux pour surveiller tout le monde sans avoir l'air de rien. Au risque d'alimenter sa réputation de « monte-en-l'air », il se rendit lui-même de par les rues sous un déguisement, pour tâter le pouls de ses administrés.

Le peuple allait bien finir par soupçonner quelque chose : des messagers ne cessaient d'aller et venir entre les principaux centres du pouvoir métropolitain. Il avait tout de même fallu divulguer la nouvelle auprès de ceux qui pouvaient quelque chose pour réparer cet échec ; la sauvegarde du secret requérait des efforts encore plus

grands que la préparation de cette guerre.

L'ambiance avait changé dans les ministères. Les fonctionnaires au courant étaient comme glacés par un invisible givre. C'était à croire qu'on avait promis la hache au premier qui bougerait. Il fallait que le peuple fût totalement absorbé par ses réjouissances pour qu'il ne s'aperçût de rien. En réalité, le département des cultes, qui dirigeait les fêtes, avait ordre de redoubler de générosité, et les crédits avaient été multipliés par trois.

Ce qui irritait le plus Ti, c'était d'ignorer les tenants et aboutissants de cette épouvantable erreur. Il eut beau employer les espions les plus aguerris et payer de sa personne, il trouva la meilleure source de renseignement chez lui, dans ses appartements privés. Ses épouses étaient parties en expédition chez deux ou trois dames du premier rang. Si elle restait inconnue de certains ministères, la mauvaise nouvelle courait les gynécées, se murmurait derrière les paravents et traversait les murs rouges des demeures patriciennes comme s'il s'était agi de cloisons en papier.

Ti apprit ainsi de ses compagnes que la victoire avait été annoncée alors que la bataille n'avait même pas encore eu lieu ! On croyait en haut lieu que c'étaient ces réjouissances anticipées qui avaient indisposé les dieux et provoqué la défaite.

Zhang n'avait cessé de se montrer nerveux depuis qu'ils devaient étouffer un renseignement d'importance majeure. Leur tâche habituelle consistait au contraire à percer les secrets des autres. Cette mission allait à l'encontre de sa vie même. Sa langue le brûlait.

Il n'osait plus dormir avec sa femme. Il s'était inscrit lui-même sur sa liste de suspects à surveiller et ne parvenait pas à vivre ainsi, dans la crainte de révéler ce à quoi il pensait tout le temps sans avoir le droit d'en prononcer le premier mot.

Il leur arriva une nouvelle directive, émanant cette fois du censeur. On souhaitait remettre la main sur l'ancien directeur de la police civile, qui était introuvable.

Ti crut que son premier clerc allait perdre connaissance.

— Les dieux sont en colère contre nous ! L'harmonie de l'univers est détruite ! L'enfer s'ouvre sous nos pas !

Il lui demanda s'il avait une idée de l'endroit où le chercher.

— L'infâme Nian Changbao n'a jamais été pour moi qu'un donneur d'ordres sur qui je crache aujourd'hui ! affirma Zhang Jiawu avec une hargne inaccoutumée.

Le disparu avait d'autant plus vite cessé d'être honorable qu'il était à l'origine de la seconde calamité qui s'abattait sur eux. Ti se demanda pourquoi on désirait récupérer ce fonctionnaire déchu. M. Zhang supposa que la défaite avait provoqué la suppression de l'Acte de grâce. Dans ce cas, songea le mandarin, pourquoi ne pas attendre

que la fausse nouvelle ait été annulée par une victoire véritable ? Qu'est-ce qui pressait tant ses supérieurs ?

Ti se rendit chez le général en charge de leur garnison afin de coordonner leurs efforts.

— Savez-vous pourquoi l'on souhaite retrouver au plus tôt mon éminent prédécesseur ? demanda-t-il.

Le *wei* éructa.

— Mon rôle n'est pas de me poser des questions hors de propos ! grogna-t-il d'une voix rogue.

Ti sut donc pour quelle raison on avait cru bon d'associer un civil à ces recherches.

— Il nous incombe de retrouver ce rat puant, ajouta le *wei*, et je retournerai chaque pierre de cette ville s'il le faut ! J'ai toujours pensé que c'était une crapule de fonctionnaire, de toute façon.

Son regard suggéra à Ti qu'il en avait autant à son égard. Il ne ferait pas bon tomber entre ses pattes, le jour où la disgrâce s'abattrait sur le pauvre mandarin. C'était un homme à étrangler tout lettré de ses doigts épais pour le plaisir de débarrasser la terre d'un parasite.

Ils disposaient cette fois d'un rapport un peu plus étoffé. Le directeur, rentré chez lui, avait été l'objet d'une surveillance constante. Le lendemain, on avait retrouvé son ange gardien égorgé, et le condamné s'était évaporé on ne savait où. Le contrôle des portes avait immédiatement été renforcé, les sorties étaient filtrées, nul ne pouvait quitter la capitale sans un examen attentif et les chariots étaient fouillés.

La hiérarchie avait prévu un volet pour la police civile : Ti devait perquisitionner le domicile de tous ceux qui appartenaient à la famille ou aux amis du fuyard.

Il passa le reste de la journée à regarder la garde du sud ravager des demeures où les femmes pleuraient et suppliaient. Il ne savait qui il méprisait le plus, de ceux qui ordonnaient pareilles brutalités, de ceux qui les exécutaient, ou de l'ancien directeur, qui n'avait qu'à paraître pour les faire cesser. Il s'aperçut en fin de compte que c'était lui-même qui remportait la palme de son propre dégoût, parce qu'il n'avait rien à faire là, qu'il n'appartenait pas à cet univers de répression, et qu'il n'avait pas consacré zèle et assiduité à traquer le crime, tout au long de ces années, pour en arriver là.

Dès qu'il put se libérer, il courut chez lui et fut presque surpris de trouver la maison en ordre et ses habitants en bonne santé. Ses enfants jouaient gaiement dans la cour et cela lui fit honte. Ses épouses virent qu'il n'allait pas bien. Même les brochettes d'agneau des steppes à la mode ouïgoure échouèrent à le déridier.

Il retourna à la caserne du Sud, le lendemain, en hésitant à donner sa démission. Pareille attitude signifierait la perte de tous ses

avantages, logement de fonction, titres, rang... Il serait chassé de l'administration et ne retrouverait jamais d'emploi à sa mesure. Il n'aurait plus qu'à investir ses compétences dans une quelconque activité commerciale qui jetterait sur son nom l'opprobre attaché à la classe des marchands, la plus décriée de l'échelle sociale chinoise.

Une surprise l'attendait. Zhang Jiawu avait réceptionné un pli du censorat. Le lendemain même de ces horribles perquisitions, Ti recevait l'ordre d'y mettre fin. Son clerc avait comme lui trop d'expérience pour se méprendre sur la signification de ce contrordre :

— Les catastrophes ne cesseront plus ! Les dieux nous ont tourné le dos ! Ce service est maudit !

Ti était d'accord sur ce point depuis l'instant où il avait mis les pieds dans ce décor miteux. Il n'y avait qu'une seule interprétation possible : malgré les efforts de la garde du sud, le fugitif avait quitté la ville, et la Cour le savait.

Il avait par ailleurs remarqué qu'on ne prenait pas la peine de pourchasser un à un le millier de détenus libérés en même temps que Nian Changbao. Le directeur félon représentait donc un gibier qui en écliprait tout autre.

Un mois passa ainsi. La nervosité de la Cour était presque palpable. Il semblait que le ciel dût s'ouvrir en deux un jour prochain pour mettre enfin un terme à cette attente insupportable.

IV

Ti reçoit un cadeau unique ; on le prie de tout abandonner en échange.

Le ciel ne s'ouvrit pas en deux, mais Ti fut convoqué au Yushitai, le censorat. Cet organe de la haute administration avait pour tâche de pointer les actes de corruption les plus graves. Comme il n'avait pas souvenir d'avoir été gagné par le démon du lucre qui avait apparemment emporté son prédécesseur dans l'inframonde, il supposa qu'on allait lui délivrer l'un de ces ordres de mission inextricables dont ses supérieurs avaient le secret. À moins qu'on n'eût décidé de le relever de ses fonctions pour incompetence. Dans ce cas, le soulagement compenserait l'humiliation.

Alors qu'il pénétrait dans l'enclave des ministères qui précédait le domaine privé de l'empereur, Ti vit des porteurs de sabre quitter la Cité interdite au pas de course. Il connaissait bien ces silhouettes munies d'un long étui de soie à l'emblème de la famille régnante. Tout mandarin redoutait d'en trouver un sur le pas de sa porte. Chacun de ces émissaires transportait une arme magnifique, faite de l'acier le plus fin, au manche recouvert du cuir ouvragé le plus rare, cadeau personnel de l'impératrice. Ce baiser du cobra était une manière élégante de signifier à son destinataire qu'il devait se tuer. Il n'y avait ni décret, ni lettre, ni même un message oral ; on savait que l'impératrice ne tenait pas commerce d'armurerie.

Leurs Majestés s'impatienzaient, c'était très net.

Ti eut le privilège d'être reçu par Son Excellence Hu Zhaohui, deuxième assistant du troisième secrétaire du censeur adjoint, privilège insensé, que seule une situation d'extrême urgence pouvait justifier. Les censeurs impériaux *Sheren* étaient surnommés les « Yeux et Oreilles du Fils du Ciel ». Ils délibéraient sur les affaires d'État, contrôlaient tous les fonctionnaires de l'empire, et pouvaient même parfois se permettre de faire des remontrances à leur souverain, ce qui exigeait une fermeté d'âme peu commune. C'étaient eux qu'on chargeait de réprimer les abus mandarinaux. En présence d'un personnage aussi puissant que le deuxième assistant du troisième secrétaire de l'adjoint d'un si grand maître, Ti s'empressa de s'agenouiller pour accomplir le ko-téou qui s'imposait.

L'homme à la ceinture de jade paraissait tout à fait accablé par

le poids d'une si haute charge.

— Je pense que vous avez déjà idée du motif de votre présence, dit avec un regard en coin Son Excellence Hu Zhaohui, jusqu'auquel la petite réputation de sagacité du magistrat était parvenue.

— S'il m'est permis d'émettre une hypothèse, je dirais que Votre Excellence va me confier une mission dont dépend la vie des hommes à qui l'on vient d'envoyer les sabres, supposa Ti.

Son interlocuteur poussa un soupir qui exprimait à peine la lassitude immense dont les grands de ce monde étaient accablés.

— Non, Ti. Eux sont condamnés. C'est votre tête à vous qui est suspendue à l'accomplissement de votre tâche.

Il lui résuma la situation en quelques mots. Les cavaliers venus annoncer la victoire sur les Tibétains sanguinaires étaient des imposteurs stipendiés par l'ex-directeur de la police. En déclenchant le processus de la grâce impériale, l'infâme pourceau avait pour l'instant réussi à préserver sa misérable vie, au prix d'une indécatesse qui faisait de lui un paria sur la terre comme au ciel.

Les généraux et fonctionnaires qui auraient dû éviter au Dragon d'être victime d'une telle humiliation allaient expier leur faute dès réception de leur petit cadeau. À l'énoncer de leurs noms, Ti constata avec horreur qu'il connaissait au moins de vue plusieurs d'entre eux. Il y avait le général-duc de King-ye, ministre de la Guerre, jusqu'ici couvert d'honneurs ; le marquis de Yingchuan avait fourni le contingent de nobles composant l'estafette de liaison avec l'armée – il était jugé responsable de l'usurpation, car c'étaient ses étendards qu'arboraient les imposteurs. Sans oublier le *wei* de la garde du sud, qui avait échoué à empêcher le directeur de quitter la ville. L'impératrice avait joint à la liste un prince des Li, sa belle-famille, qui était déjà tombé en disgrâce, et avec lui quelques imprudents restés fidèles à son mari, ainsi qu'un de ses propres courtisans, qui avait déplu.

— Notre impératrice sait changer un mal en bien, conclut Son Excellence Hu avec gravité.

La Cour avait su que le fuyard était parvenu à franchir les fortifications. On savait même quelle direction il avait prise : on avait des raisons de croire qu'il avait caché son butin dans le district de Liquan, au nord-ouest de Chang-an. C'était donc cet endroit qu'il avait dû vouloir rallier pour récupérer le magot. Ti était dubitatif :

— Notre homme a disparu depuis un mois. Qui nous dit qu'il n'est pas déjà passé le prendre ?

Ti péchait par orgueil en imaginant qu'il était le premier à avoir été désigné pour cette entreprise. Après un nouveau soupir qui devait avoir vidé jusqu'au plus infime alvéole de ses poumons, Hu Zhaohui évoqua le véritable motif de sa contrariété. Le censorat avait envoyé

de multiples hommes à sa recherche. La tâche avait d'abord été confiée à un groupe de soldats d'élite armés jusqu'aux dents, qui avaient survécu à la guerre contre les Mongols. Sans nouvelles d'eux, on avait délégué des émissaires en comités plus restreints, des espions patentés, des enquêteurs chevronnés, et même un ou deux tueurs professionnels, bien que l'assassinat fût bien sûr une pratique réprouvée par un gouvernement chinois épris de justice et d'équité. Nul n'avait donné signe de vie après son départ.

— C'est pourquoi nous avons décidé de nous adresser au meilleur d'entre eux, conclut M. Hu.

Ti faillit se retourner pour voir qui se tenait derrière lui. Puis il comprit que c'était à lui qu'on faisait allusion, et sut que les *Sheren*, ayant épuisé leurs ressources, s'étaient résignés à employer le dernier maillon de la chaîne.

— Vous débusquerez ce ver immonde afin d'ôter à Leurs Majestés le désagrément dont elles souffrent. On nous a beaucoup vanté un certain talent de déduction dont vous seriez doté. Je n'ai pas besoin de vous dire que, en cas de retour bredouille, vous seriez privé de tous vos rangs et titres avant d'être mis à mort, ainsi que tous les vôtres, pour laver cet affront.

Ti déglutit péniblement. Il dut faire un effort pour rester debout, car les murs du Yushitai vacillaient autour de lui.

— Pardonnez mon outrecuidance, dit-il, mais n'est-il pas d'usage, dans ce genre de cas, de prendre en otage la famille du délinquant ?

Un nouveau pli apparut sur le front du haut fonctionnaire, signe qu'une erreur d'apparence légère, mais aux conséquences funestes, avait été commise.

— C'est pourquoi nous avons institué depuis peu un nouvel usage : ne pas nommer à un poste important un individu sans proches parents. La plupart des siens ont péri lors de la dernière épidémie. Nous disposons bien de ses cousins, mais suffira-t-il de les mettre à mort pour le faire revenir ? Les gens ont si peu de sens moral, de nos jours !

Ti sentit une allusion dirigée contre sa propre famille, certainement plus résistante aux épidémies qu'elle ne le serait à la fureur impériale. Hu Zhaohui frappa dans ses mains.

— Afin de ne pas réitérer nos erreurs, nous avons décidé de vous doter d'un avantage exceptionnel dont ne disposaient pas vos collègues. Nous allons vous remettre un trésor.

Ti s'attendit à recevoir une dotation somptuaire pour lui permettre d'enrôler des troupes, d'offrir une récompense et d'encourager les dénonciations. Il avait une préférence pour les lingots d'or, moins encombrants que les rouleaux de soie couramment utilisés

pour les gros transferts.

La porte s'ouvrit à deux battants pour livrer passage à un eunuque en robe grise chargé d'un plateau d'argent. Ce plateau était recouvert d'un coussin de soie où reposait un gros livre flambant neuf. Sur la couverture de cuir fin et souple qui l'enveloppait, Ti put lire la mention « Maximes de sagesse à l'intention des mandarins ». Le deuxième assistant couva l'ouvrage d'un regard ému, comme s'il remettait au magistrat l'herbe d'immortalité gardée par les sept sages du mont Huangshan.

— Ce mauvais sujet a enfreint toutes les règles de notre société. C'est par ces mêmes règles que vous le vaincrez. Vous transporterez avec vous l'éthique de notre corps tout entier ; elle ne vous quittera jamais et sera pour vous la lumière qui vous indiquera la voie.

On attendait de lui qu'il restaurât l'ordre du Ciel par le triomphe du code administratif sur l'anarchie criminelle. Il devenait l'épée vivante du corps mandarinat dans un combat du bien contre le mal. Ti s'inclina devant le recueil avec tout le respect possible, bien qu'il eût préféré un peu moins d'intelligentes maximes et beaucoup plus de soldats en armes.

M. Hu lui remit son certificat officiel de « Tchao siuan che », commissaire-inspecteur chargé de propager la majesté et d'exterminer les récalcitrants. Dès qu'il l'eut entre les mains, cette expédition suicide se mua pour Ti en réalité concrète et imminente. Il convenait de gagner du temps afin de s'y préparer :

— Je me lancerai avec toute mon énergie à la poursuite de l'odieux bandit, dès que la date propice aura été établie par les astrologues.

Le deuxième assistant balaya cet argument avec la sérénité de celui dont le métier consiste à tout prévoir :

— Ne vous donnez pas cette peine. Nous les avons consultés pour vous : la date propice pour votre déplacement est demain matin, au point du jour.

L'eunuque déposa l'inestimable florilège entre les mains de Ti, qui le reçut comme un dépôt sacré. En complément, Hu Zhaohui annonça qu'on lui attachait M. Ruan, fonctionnaire de septième rang, pour lui en lire un extrait chaque matin.

— Vous verrez, il est aussi laid que le cul d'un singe, mais c'est un homme en qui nous avons toute confiance.

Ti ne se méprit pas : c'était un gardien qu'on lui adjoignait. La réussite de cette enquête devant valider les maximes, on voulait être sûr qu'il s'en servirait ; il avait tout de même, en plus du reste, une petite réputation de forte tête.

Quand il rentra chez lui, son manuel sous le bras, ses épouses savaient déjà qu'il était allé au Yushitai, ce sommet de

l'administration impériale. Elles avaient été averties par la Principale du vicomte de Shanyin, qui le tenait de la concubine du chambellan Su, qui l'avait appris en prenant le thé avec Mme Hu elle-même. Ti leur annonça la bonne nouvelle : il avait été choisi pour accomplir une mission de confiance et devait traquer à travers la campagne le criminel après qui tout le monde courait depuis un mois.

— Les meilleures choses ont une fin, dit sa Première avec mélancolie, en contemplant le décor luxueux dans lequel ils vivaient depuis leur retour dans la capitale.

Dame Lin était trop au fait des usages pour ne pas deviner que l'existence de toute la famille, épouses, enfants, serviteurs, était désormais liée à cet exploit. La Deuxième entrevoyait elle aussi la catastrophe :

— Il court un bruit sur ce qui arrive aux filles et aux veuves des mandarins déchus. On dit que l'impératrice les emploie comme esclaves. Elle aime le personnel stylé.

— Soyez tranquilles, dans ce cas, répondit leur mari avec aigreur : vous ne risquez rien.

Madame Première s'abstint d'ajouter un mot, mais décida en son for intérieur de prendre elle aussi des mesures pour la sauvegarde de leur clan.

Après le dîner, Ti alla voir ses enfants. Les plus jeunes jouaient avec une « lanterne à cheval courant ». C'était une petite installation mobile constituée d'un cylindre de papier décoré. La chaleur d'une lampe à huile faisait tourner l'ensemble indéfiniment grâce à une hélice, projetant des ombres à travers l'obscurité. Le père de famille les embrassa pour leur souhaiter une bonne nuit. En réalité, il ignorait s'il les reverrait jamais, ou s'il serait assez habile pour leur épargner le sort terrible qui les attendait en cas d'échec.

Il retrouva sa Première dans sa chambre afin de lui donner ses instructions. Dame Lin était assise sur son kang, vaste lit de briques chauffé par-dessous grâce à un conduit de cheminée. Elle s'appuyait du coude sur son oreiller en céramique vernissée et lisait l'un de ces « menus propos », ces mélanges de racontars et d'histoiettes « colportés de par les routes et les ruelles », qui avaient fini par se muer en récits de fiction à usage récréatif. Ce genre entaché de vulgarité était méprisé des vrais lettrés tels que Ti, qui leur préféraient la littérature en langue classique, celle de l'histoire et des traités.

— Quand partez-vous ? demanda son épouse.

— Dès que le corbeau d'or[12] sera revenu dans le champ du ciel.

Sa seule consolation était de ne pas les laisser « sans rien sous l'oreiller », c'est-à-dire sans argent. Pour le reste, il était plus inquiet qu'il ne voulait l'avouer, ce dont sa Première était bien persuadée. Il

avait besoin de faire le point, aussi discutèrent-ils longuement, pour finir par s'endormir côte à côte sur le kang, tout habillés.

Le lapin de jade[13] occupait encore le firmament quand le valet personnel de Ti, qui n'avait pas fermé l'œil, de peur de manquer le passage du crieur, vint le réveiller, conformément à ses instructions. Après avoir effectué une rapide toilette et avoir endossé son costume de voyage, le mandarin alla s'incliner devant l'autel familial, qui occupait un angle dans la plus grande pièce de la maison. Sur une feuille de papier jaune, il inscrivit quelques formules sacrificielles à l'intention de ses ancêtres, auxquelles il joignit une supplique par laquelle il les pria de soutenir ses efforts. Puis il brûla le texte à la flamme de sa lampe afin que sa fumée immatérielle portât le message dans l'au-delà.

Quand il eut fini de « brûler du jaune », il vit par la fenêtre que l'obscurité nocturne commençait à pâlir. Le Yang suprême remplacerait bientôt l'astre du grand Yin. Il était temps de se mettre en route.

Ses compagnes l'attendaient dans le vestibule. Les deux épouses secondaires étaient en pleurs, comme s'il s'en était allé vers son tombeau. Bien que troublée, elle aussi, sa Première parvint à conserver la dignité qui seyait à son rang :

— Vous resterez pour toujours dans mon foie[14], lui assura-t-elle en s'inclinant.

Ti leur recommanda d'accomplir en son nom les trois sacrifices, qui consistaient à offrir aux dieux les « Trois Animaux », du porc, du poulet et du poisson – ou de plus grosses bêtes si la requête était plus impérieuse.

Il rejoignit enfin ses hommes, qui l'attendaient dans la cour. Le condamné en fuite pouvait avoir encore des séides dans tout l'appareil policier, aussi Ti ne se fiait-il à personne. Il avait décidé de voyager en petit groupe, à la différence de ses collègues malchanceux, qui étaient partis en troupe ou bien seuls. Il emmenait avec lui ses deux lieutenants, que quinze années dans son sillage avaient préparés au pire, ainsi que l'habituel escroc recueilli dix ans plus tôt, dont l'absence totale de moralité rendait souvent bien des services.

Il y avait parmi eux un visage inconnu. Le nouveau venu salua le mandarin. C'était le fonctionnaire du septième rang chargé de lui lire chaque jour quelques maximes à son réveil. Ruan Boyan était un homme d'une cinquantaine d'années, dont l'allure tenait plus du serviteur parfaitement stylé que de l'employé du censorat. Ti comprit ce qu'avait voulu dire Son Excellence Hu en le prévenant qu'il était laid, bien que ce jugement lui semblât exagéré : son visage était barré d'une vilaine cicatrice qui partait du menton et s'achevait en haut du front, sous les cheveux. On lui avait déjà remis le bréviaire, qu'il avait

soigneusement enveloppé dans plusieurs feuilles de soie, comme s'il s'agissait d'un recueil de soutras de la main même du Bouddha.

Pour bien débiter la journée, le balafre écarta les diverses couches d'étoffes afin de prodiguer à son maître sa première maxime de sagesse. Sans demander son avis à quiconque, il se mit à lire d'une voix claire et sonore, à la manière de ces lecteurs professionnels dont les vieilles personnes aisées et les hauts fonctionnaires à la vue basse faisaient grand usage.

— « Un bon juge doit assurer ses arrières en toute occasion et ne pas se jeter tête baissée dans l'inconnu ; il doit se défier des pièges sournois tendus par les ennemis du bien public. Les indices évidents sont souvent trompeurs, aussi importe-t-il de ne pas dévier de la voie définie à l'avance par les règles de la prudence et du bon sens. »

La lecture achevée, Ti resta un instant interdit. Elle avait été plus courte que prévu, ce qui était une bonne nouvelle. Néanmoins, le conseil de survie ne dépassait pas le niveau d'un de ces proverbes millénaires dont les Chinois aimaient à meubler leur esprit. Si tout l'ouvrage était du même acabit, il pourrait lui-même y ajouter quelques commentaires de son cru, s'il avait la chance de revenir vivant. Il doutait cependant que ces maximes de piètre qualité aient une quelconque part dans sa réussite, si elle se produisait.

— Je suppose que toute aide sera bienvenue pour affronter la région la plus dangereuse de Chine, admit-il dans un souci de conciliation.

— Oh, mais Liquan est un district très tranquille, seigneur commissaire ! le détrompa M. Ruan d'une voix onctueuse qui allait être parfaite pour égrener jour après jour les chapitres du pensum. Les rapports à son sujet sont extrêmement flatteurs. C'est simple : jamais il n'en émane de demande d'exécution capitale, aucun condamné n'est envoyé dans les mines, au point que nous sommes obligés d'en trouver ailleurs pour les faire tourner. C'est l'endroit le plus calme du monde, je n'en voudrais pas d'autre pour ma retraite.

Le fuyard avait donc couru se réfugier dans une petite ville sans histoire. C'était très fort. Mais, dans ce cas, où étaient passés les émissaires envoyés à sa recherche ?

V

Cinq hommes se lancent dans une quête ; le gibier se révèle tout à fait hors de portée.

Le petit groupe d'hommes à cheval, Ti en tête, parcourut une bonne partie de l'avenue transversale de l'Essor-Bienfaisant, qui mesurait presque dix kilomètres, franchit la porte de l'Ouest gardée par deux lions géants en pierre blanche, et s'engagea sur la route des monts empruntée par le fuyard un mois plus tôt. Chacun emportait dans son paquetage les objets sur lesquels il comptait pour défendre sa vie. Ti avait accroché à sa ceinture l'épée de ses aïeux, l'invincible Dragon de pluie qui l'avait tant de fois tiré d'un mauvais pas, bien que le bâton eût généralement sa préférence. Tsiao Tai portait dans un fourreau le glaive persan acquis dans l'échoppe d'un de ces antiquaires qui écoulaient les trophées conquis par les glorieux soldats de l'empire. Ma Jong lui préférait son épais gourdin, qu'une bonne centaine de crânes avaient contribué à polir depuis qu'il était au service du magistrat, et même avant cela. Tao Gan, qui n'avait que mépris pour tous ces accessoires de la force brutale, se reposait sur les ressources de son intelligence, assez rarement prise en défaut pour qu'il fût encore vivant malgré le nombre infini des rapines auxquelles il s'était livré. Quant au lecteur, il avait enfoui le précieux manuel dans une poche en cuir solidement arrimée à l'arrière de sa selle.

Ils ne s'autorisèrent ni halte dans l'une des confortables auberges qui jalonnaient les accès à la capitale, ni même un arrêt dans un caravansérail, où l'on trouvait toujours un coin libre pour y dérouler sa natte. Le soleil déclinait déjà sur l'horizon quand ils abordèrent la forêt au-delà de laquelle se dressaient les murs de Liquan. Ti retint son cheval pour arriver à la hauteur du lecteur.

— Je suppose que vous avez consulté les cartes ? Aurons-nous le temps de traverser ce bois avant la nuit ?

— Cette forêt est très profonde, seigneur, répondit Ruan Boyan. Il faudrait aller aussi vite que la flèche pour accomplir un tel prodige.

Plus ils s'enfonçaient entre les arbres, plus les lieutenants guettaient avec nervosité une végétation dont les formes s'estompaient à chaque pas. Ti lui-même regrettait de n'avoir pas écouté la voix de la prudence qui lui conseillait de se reposer dans l'un des établissements prévus à cet effet, au lieu de courir avec intrépidité

vers l'inconnu. La brume qui s'éleva de la terre humide fondit le paysage en un magma vague et mystérieux. C'était tout à fait ce genre d'ambiance que redoutaient les voyageurs : elle donnait l'impression que tout pouvait arriver, jusqu'à l'impensable. Les ombres faisaient surgir des silhouettes fantastiques dignes de l'imagination fertile des conteurs, et les cris des animaux leur prêtaient des accents rauques ou stridents.

Il fit bientôt complètement noir. Tsiao Tai exprima l'opinion générale quand il signala à leur maître que les chevaux ne voyaient plus où ils posaient leurs sabots : il était temps de trouver un espace un peu dégagé pour y camper.

Ti savait que certains d'entre eux, si courageux fussent-ils, craignaient déjà de voir paraître ces créatures monstrueuses qui peuplaient les lieux écartés. Les règles de la civilisation ne s'appliquaient plus, si loin des villes et des bénédictions sans cesse renouvelées par leurs prêtres. Ils étaient à la merci de quelque fantaisie des dieux ou des divinités non domestiquées qui nichaient sûrement dans ces branchages.

Ce sentiment ne fut pas loin d'assaillir à son tour le mandarin quand un tintement fluet parvint à ses oreilles. Ce son obstiné était particulièrement incongru : c'était celui produit par les clochettes des moines bouddhistes au cours de leurs défilés. Il était d'autant plus inquiétant que les fidèles l'associaient aux puissances magiques qu'il était censé repousser. Ils eurent la certitude qu'un petit cortège cheminait au loin, sur un sentier, derrière les arbres. On ne voyait rien.

— Il y a au moins cinq bonzes, noble juge, dit Ma Jong, dont une longue pratique de la survie en milieu hostile avait aiguisé l'ouïe.

— Y a-t-il un sanctuaire, par ici ? demanda Ti. Nous pourrions nous y arrêter !

— La carte ne dit rien de tel, seigneur, répondit M. Ruan, dont l'assurance de fonctionnaire zélé s'était effritée.

Le grelin tintinnabulant ne cessait pas. La procession semblait errer parmi les arbres. À bout de nerfs, le mandarin tira sur ses rênes et quitta la route pour s'engager de ce côté, le reste de sa troupe derrière lui. Se rappelant soudain la maxime de sagesse qui l'engageait à la circonspection, il décida de laisser quelqu'un derrière eux pour aller chercher du secours en cas de problème. Il désigna le lecteur : c'était le moins utile, avec son traité judiciaire pour toute protection.

Ils errèrent un long moment entre les troncs faiblement éclairés par une demi-lune, à la poursuite de la procession fantôme. Elle se faisait entendre d'un côté, puis de l'autre, comme si les bonzes avaient eu le pouvoir de se transporter instantanément à travers l'espace.

— Ils ne volent pas, tout de même ! s'écria Ma Jong, irrité.

Ti lui ordonna de se taire. Ils firent silence, et le tintement revint.

— Par là, noble juge ! dit Tao Gan avant de lancer sa monture sur sa droite.

Ils suivaient la clochette, mais ne pouvaient la rattraper.

— C'est sorcellerie, seigneur ! chuchota l'ancien escroc.

C'était, du lot, celui qui avait la langue la mieux pendue, mais les autres étaient du même avis. Ti se dit que tout cela n'avait pas de sens. Mieux valait regagner la route. Ils ne voyaient hélas plus, autour d'eux, que des arbres semblables les uns aux autres.

— Nous sommes perdus, noble juge ! gémit Tsiao Tai, que son maître n'avait jamais vu si déconcerté.

— Notre seule chance est de rejoindre ces religieux, suggéra Ma Jong, afin qu'ils nous guident vers leur pagode. Nous y passerons la nuit au sec, tout ira mieux demain !

Ti aurait volontiers abondé dans ce sens s'ils n'avaient laissé derrière eux le lecteur avec, dans ses sacoches, le précieux livre confié par le censorat. Le *Sheren* ne lui pardonnerait pas d'avoir perdu l'ouvrage si son porteur devait connaître un sort funeste par sa faute.

— Cherchons encore ! Nous n'avons qu'à appeler : Ruan nous répondra !

Ils se mirent à crier son nom d'une voix où perçait la panique, mais la seule réponse fut le son de la clochette à éloigner les démons.

— Au moins, au temple, nous ne risquerions pas de rencontrer un diable, bougonna Tao Gan, qui se voyait mieux composer avec n'importe quelle brute ou quel moine plutôt qu'avec les puissances d'outre-tombe.

Ses compagnons s'obstinèrent à réitérer leurs appels. « Ici ! » leur répondit une voix. Ils s'apprêtaient à bifurquer dans cette direction, quand, soudain, leur épouvante franchit un cap. « Ici ! » fit une autre voix, du côté opposé.

— Ce sont les *t'ien-kou*^[15], seigneur, dit Ma Jong, la voix tremblante, bien qu'il ne fût pas homme à se laisser impressionner.

On n'y voyait rien, et le lecteur lui-même semblait s'être dédoublé de manière à les héler aux quatre points cardinaux. Ils aperçurent une lueur dans le lointain.

— Allons par-là ! décréta Ti, davantage pour mettre fin à leur effroi que dans l'espoir de trouver un refuge.

Ils cheminèrent avec nervosité parmi les frondaisons noires qui leur griffaient la figure et leur donnaient l'impression d'être frôlés par des chimères démoniaques. Tao Gan, qui talonnait sa monture d'un mouvement frénétique, fut le premier à découvrir le lecteur, toujours assis sur sa selle, pas plus rassuré qu'eux. Il avait eu la présence d'esprit d'allumer une lanterne, qu'il agita désespérément dans leur

direction. Les quatre cavaliers le rejoignirent sur la route à peine visible, soulagés d'avoir échappé à l'emprise des spectres qui les pourchassaient dans l'obscurité. Quant à la clochette, elle s'était évanouie, comme si elle n'avait jamais existé.

— Qui organiserait une marche religieuse en pleine nuit, dans un endroit sauvage, noble juge ? demanda Ma Jong d'une voix sombre.

Tous connaissaient la réponse : des ectoplasmes affamés de chair humaine, déterminés à les attraper pour les démembrer avec leurs crocs.

— Le premier qui dit des sottises aura affaire à moi ! prévint Ti, qui souhaitait moins que tout laisser ses lieutenants céder à la frayeur.

Comme on n'y voyait rien et qu'ils craignaient de se signaler s'ils s'aidaient de lampions, ils profitèrent du premier endroit un peu dégagé pour bivouaquer.

— Vous ne désirez pas manger chaud, n'est-ce pas ? demanda Ti, qui jugeait peu opportun d'allumer du feu.

Ils firent « non » du menton.

Après un repas frugal de galettes et de légumes secs arrosés d'alcool fort, ils préparèrent leur couchage. Ti n'eut pas besoin d'ordonner à ses hommes de main de veiller sur leur sommeil. Ils se mirent d'accord d'emblée pour monter la garde à tour de rôle, grimpés sur une branche afin de voir approcher quiconque – ou quoi que ce soit – à qui viendrait l'envie de les attaquer.

Quand Ma Jong réveilla Tsiao Tai pour son tour de garde, il l'avertit qu'il avait aperçu des ombres fugaces dans les bosquets, des fourrés avaient frémi, des oiseaux de nuit s'étaient tus sans raison apparente, et il avait entendu des chuchotements qui n'avaient rien du feulement d'un tigre : les esprits étaient tout près et les surveillaient.

Bien qu'il ne fût fervent adepte d'aucune religion, Tsiao Tai murmura sous forme de litanie une invocation taoïste, ainsi qu'un soutra que les bouddhistes estimaient très efficace contre les forces du mal.

À leur réveil – il serait plus juste de dire « quand le jour se fut levé », car aucun d'entre eux ne parvint à fermer l'œil bien longtemps –, ils furent presque surpris d'être encore en vie.

Ils virent alors qu'ils n'étaient pas les seuls à avoir élu cette minuscule clairière comme lieu de bivouac. De précédents voyageurs avaient aménagé un feu de camp dont les cendres subsistaient au milieu de quelques pierres noircies. Ti remarqua qu'il n'y avait pas que des pierres, mais aussi des os, semés ici et là.

— Les prédateurs sont féroces, dans la région, dit le lecteur, qui contemplait un long fémur dont il ne pouvait définir s'il avait appartenu à une biche ou à une chèvre.

Un cri perçant les fit tous bondir. Dans un réflexe que sa nuit blanche n'avait pas entamé, Tsiao Tai sauta de son perchoir, le sabre à la main. Ma Jong saisit son gourdin, qu'il brandit au-dessus de sa tête, prêt à fracasser sans pitié le crâne du premier démon qui aurait l'audace de se présenter en pleine lumière. Seul Tao Gan n'avait pas bougé. Il tenait entre ses doigts ce qui ressemblait fort à une mâchoire humaine.

Un rapide examen leur démontra qu'ils avaient dormi au milieu d'ossements humains. Ruan Boyan désigna d'un index tremblant un écusson métallique à demi enfoui dans la terre. C'était un insigne du censorat.

— Ils ont été mangés par les monstres-*gui* ! déclara Ma Jong.

Esprits fantômes des légendes chinoises, les monstres-*gui* empruntaient souvent une forme animale.

— Une famille d'esprits renards, sans doute, dit Tao Gan avec autant de conviction que s'il avait côtoyé toute sa vie ce genre d'hybride.

Ti, qui avait observé les os de plus près, doutait que les démons eussent besoin d'un couteau denté pour découper leurs victimes. Il avait entendu parler de cas de cannibalisme dans les régions abandonnées des dieux et de l'administration mandarinale, mais n'aurait jamais cru en trouver un exemple si près de la capitale. L'enseignement de Lao Tseu et la pensée de Confucius étaient censés avoir dompté les instincts primaires de l'être humain. Mieux valait ne pas émettre pareille hypothèse tant qu'ils ne seraient pas tirés d'affaire. Elle lui semblait plus inquiétante que celle des « âmes affamées », et il ignorait comment réagiraient ses compagnons. Aussi opta-t-il officiellement pour les exactions de la famille renard.

Renouant avec ses habitudes d'enquêteur, il choisit quelques vestiges pour les étudier plus à loisir. Il ne pouvait imaginer qu'une telle infraction aux règles de la terre et du ciel pût rester impunie. Il lui tardait de rallier des lieux civilisés, afin d'ouvrir une instruction dans les formes.

Ils remontèrent en selle sans qu'aucun d'entre eux eût émis le désir de manger un morceau. Comme le lecteur tendait la main vers sa sacoche, Ti le prévint qu'à la moindre tentative pour lui assener un chapitre de son livre, il l'abandonnerait sans hésiter aux appétits de la famille renard.

Au bout de deux heures d'une chevauchée silencieuse, ils atteignirent l'orée du bois. La prairie qui s'étendait devant leurs yeux leur parut la plus belle du monde. Ils n'auraient pas été plus émerveillés s'ils étaient parvenus aux abords du séjour promis aux bienheureux auprès de l'Empereur jaune.

Quand cet enthousiasme fut un peu retombé, Ti entendit ses

lieutenants conférer à mi-voix, d'un cheval à l'autre, pour déterminer si les esprits qu'ils avaient pourchassés la veille étaient des morts-vivants *jicingshi*, de sadiques *hanba*, affreuses femmes chauves qui tourmentaient les mortels pour le plaisir, ou, pire, des *bei*, démons aux jambes atrophiées, incapables de marcher, qui passaient la plupart de leur temps dans les arbres, se déplaçant de branche en branche grâce à leurs bras musclés, ou lançaient des razzias, montés sur des loups de l'enfer.

Le mandarin maudit à haute voix le destin qui l'avait envoyé vers la mort, armé d'un manuel inutile, là où un régiment d'élite n'aurait pas été de trop.

— Votre Excellence a tort de blâmer cet ouvrage éclairé, lui objecta Tsiao Tai. Qu'il me soit permis de lui faire humblement remarquer que les événements correspondent assez bien à ce qui lui a été lu avant le départ : jamais nous n'aurions dû affronter l'inconnu sans y être préparés, ni nous écarter du droit chemin.

« Ce n'est pas faux », songea Ti. Il appela Ruan Boyan pour s'en faire lire un nouveau passage. Le lecteur, enchanté de voir renaître le crédit de son précieux recueil, le tira avec précaution de son enveloppe de soie et commença sa lecture.

— « Un bon juge se gardera de se départir de sa dignité, quelle que soit l'occasion. Il se méfiera des personnes faussement chaleureuses, elles parlent souvent un double langage, et se fiera à son intuition de lettré, guidé par la raison du maître Confucius. De même, il s'abstiendra de lier amitié avec des étrangers douteux : on n'en retire jamais que des ennuis. »

« Fort bien, pensa Ti. Tous mes problèmes sont résolus. » Il remercia le lecteur et se demanda s'il aurait la chance qu'un démon cannibale le débarrasse de l'importun avant que l'agacement ne lui fasse commettre un acte irréparable.

VI

Ti visite la ville idéale qu'il aurait rêvé d'administrer ; il s'aperçoit que le magistrat local en use tout différemment de lui.

La ville de Liquan se signalait dès les faubourgs par un portique d'honneur, petit arc de triomphe en bois peint qui enjambait la rue. Le sommet, constitué d'une large poutre transversale délicatement décorée, portait une plaque avec le nom du dédicataire.

— « Au Grand Protecteur Phénix renaissant », déchiffra Ti. Une célébrité locale, sans doute.

— Irons-nous loger au yamen ? demanda Tsiao Tai, qui, avec l'âge, avait pris goût au luxe des lits chauffés.

Le lecteur jugea opportun de réciter un article de son cher manuel, dont il avait pris la peine d'apprendre par cœur certains passages, pour leur plus grande joie :

— « L'enquêteur ne doit pas rencontrer les fonctionnaires locaux, les lettrés, les mages, les bonzes ou les prêtres taoïstes. Il doit se garder de toute tentative de corruption et prévenir toute accusation de ce genre[16]. »

— Cap sur l'auberge ! déclara Ti. C'est là qu'on apprend ce qui se passe en ville.

Tout au long de l'artère principale, on accédait par trois marches de pierre à des maisons de plain-pied, aux toits de tuiles grises joliment arqués, serrées les unes contre les autres. Des cantonniers étaient en train d'aligner des pavés de bois, luxe important dans un pays où les pluies changeaient le sol en fleuve de boue.

Sur un panneau réservé aux proclamations des nouvelles lois et des bulletins à l'usage du peuple, une affiche promettait cinq rouleaux de soie pour l'arrestation du « rat puant Nian Changbao, fonctionnaire traître à son serment ».

— Voilà qui devrait nous faciliter le travail, dit Ti. La conscience morale ne perd jamais à être stimulée par une petite récompense.

Sur la grand-rue se succédaient de nombreux estaminets, signalés par une pièce d'étoffe flottant au vent. Il n'y avait en revanche qu'une seule auberge, à l'enseigne de l'Ours endormi, promesse d'un repos paisible. Par chance, elle était pimpante, avec ses murs blancs repeints de frais et ses balustrades en bois sombre. Ils laissèrent leurs montures à un valet d'écurie et pénétrèrent à

l'intérieur de la salle commune. Un gros bonhomme à la peau grasse s'avança pour les saluer. Tsiao Tai présenta son patron comme un importateur de grains qui voyageait pour ses affaires avec son comptable, son premier commis et deux hommes d'escorte. L'aubergiste leur fit écrire leurs noms sur son livre, conformément à la loi d'un pays où « confiance » rimait avec « surveillance ».

— Vous n'auriez pas eu un client du nom de Nian Changbao, par hasard ? demanda Ti d'un air détaché.

Leur hôte émit un bref ricanement pour toute réponse. Nul doute que, s'il avait su où trouver le fuyard décrit sur la pancarte, il n'aurait pas manqué d'aller réclamer la prime.

Comme d'ordinaire dans ce genre d'endroit, on ne fournissait pas les couvertures, que les voyageurs transportaient dans leur paquetage. Au reste, l'auberge de l'Ours endormi était plus luxueuse et confortable que la moyenne des établissements du même genre qui parsemaient la Chine. Au lieu de l'habituel dortoir où les ronfleurs gênaient tout le monde, de petites loges particulières étaient réparties autour d'une cour arborée propre et saine.

L'aubergiste leur signala la proximité des bains publics, ce qui était aussi très commode. Tao Gan et son maître décidèrent de s'y rendre sans tarder pour effacer les fatigues du voyage. Le lecteur préférerait faire des courses. Quant aux hommes de main ils se renseignèrent sur l'emplacement du temple le plus proche, où d'urgentes dévotions les appelaient.

La vaste maison de bains se composait d'un enchevêtrement de couloirs desservant les différentes salles d'eau, de massages et de repos, où l'on pouvait aussi se faire servir à manger. Elle n'offrait pas seulement de quoi se décrasser dans des bains chauds, tièdes ou froids, mais aussi une panoplie complète d'exercices physiques destinés à rétablir l'harmonie intérieure, conformément aux préceptes du Tao. Ti et son secrétaire déposèrent leurs vêtements sur les étagères de l'antichambre de déshabillage et pénétrèrent dans une pièce pourvue de bacs dans lesquels des employés versaient des seaux d'eau bouillante.

Tao Gan était maigre et osseux ; Ti, plus rembourré et solidement bâti. On pouvait deviner leur statut social à leur apparence physique encore plus sûrement qu'à leurs habits : la maigreur de l'un trahissait l'homme d'action ; les bourrelets de l'autre, le riche lettré gagnant sa vie en position assise. Ils se glissèrent avec volupté dans l'une des baignoires de bois remplies d'un liquide parfumé.

— Les auteurs des *Maximes* ne seraient pas contents de voir Votre Excellence sans armes ni vêtements, nota Tao Gan.

— Ce n'est pas dans une maison de bains de bonne tenue que je risque quoi que ce soit ! répliqua son maître, peu désireux de renoncer

à la torpeur de l'eau tiède pour contenter les grincheux du censorat.

Il ne fallut qu'un instant pour lui montrer qu'il se trompait. Des mains viriles le tirèrent hors de son baquet pour une friction du dos. Dès que le masseur eut posé ses doigts sur lui, le mandarin regretta de n'avoir pas plutôt affronté les vampires forestiers.

Tandis que Ti et son assistant subissaient un vigoureux nettoyage, les deux lieutenants couraient à la pagode pour s'y laver d'une autre sorte de souillure, celle due à la proximité des démons sylvestres, sans parler des ossements humains au milieu desquels ils avaient dormi.

Le temple de la Cité était un bâtiment en bois ouvert au sud, afin que la statue du dieu fît face au soleil à son zénith. Des ruptures architecturales témoignaient d'un agrandissement récent. Ils acquirent de l'encens et pénétrèrent dans la cour, où ils s'inclinèrent trois fois en direction de l'autel, que l'on apercevait par les portes ouvertes. Puis ils fichèrent les baguettes odorantes dans un vaste brûle-parfum. Deux prêtres de la religion populaire qui les guettaient depuis leur entrée attendirent qu'ils eussent fini pour venir les saluer. Les lieutenants de Ti dédaignèrent les habituelles prières et babioles que la pagode distribuait en échange d'offrandes. Ils demandèrent quel était le sanctuaire de la forêt, et furent très surpris d'apprendre qu'il n'y en avait aucun.

Le récit de leur nuit d'horreur plongea les deux religieux dans la perplexité. Une seule explication s'imposait :

— Vos seigneuries auront dérangé des *chimei*. Ce sont des créatures démoniaques à grandes canines qui vivent dans les endroits inaccessibles. Ils singent notre comportement, sont friands de chair humaine et ne reculent devant rien pour s'en procurer.

— Il faut exterminer ces créatures ! s'écria Ma Jong.

— Si vous y parvenez, nous aurions une requête à vous soumettre, dit l'un des prêtres.

Grands connaisseurs de la magie taoïque, les *chimei* possédaient parfois des collections étonnantes d'ouvrages occultes, que les prêtres eussent volontiers récupérés. Les hommes de Ti promirent de leur rapporter les livres en même temps que la peau des démons. Alors qu'ils quittaient le sanctuaire, ils croisèrent deux femmes qui apportaient une caisse de vin dans le pavillon d'habitation. Ils en conçurent un doute quant à la qualité mystique des deux prêtres, qui n'étaient pas censés céder aux plaisirs de ce monde.

Quand ils se furent arrachés aux mains des masseurs, Ti et Tao Gan décidèrent de faire un tour en ville. Il y régnait une ambiance douce et agréable, une ambiance de paix. À la différence de Chang-an, les portes étaient ouvertes, les marchandises attendaient au bord de la rue, comme si les habitants n'avaient pas craint les voleurs. Le

mandarin n'y respira aucune odeur de crime, de peur ou de malheur, et il s'y connaissait.

— C'est propre, c'est neuf, c'est paisible... dit-il. Cette ville est un modèle pour notre pays !

— Cela sent l'argent à plein nez, dit Tao Gan, doué d'un sixième sens pour ces sortes de choses.

Ils arrivaient justement devant l'échoppe d'un prêteur sur gages. C'était l'un de ces endroits où l'on pouvait trouver des vêtements tout faits, n'importe quel ustensile et des liquidités. Les maisons de prêt étaient indispensables à la vie chinoise, les riches usuriers jouaient le rôle de banquiers. C'était le lieu idéal pour prendre le pouls d'une cité. Ti poussa la porte, suivi par un Tao Gan aux aguets.

Pendant une demi-heure, ils se firent montrer les articles sans rien remarquer de suspect. Ti prétextait un achat pour ses compagnes. On lui présenta un bel éventail de pendeloques, des anneaux de jade, et maints petits objets en pierres semi-précieuses à suspendre à sa ceinture au moyen d'un ruban de soie, qui s'entrechoquaient pour produire d'agréables tintements.

Ils visitèrent ensuite un commerce de thé, dont le chambranle était surmonté d'un panneau peint où l'on pouvait lire dans une élégante calligraphie « Extase des Bienheureux ». Sur le sol étaient empilées de grosses mottes de feuilles séchées et agglomérées. On y vendait des théières des lieux de fabrication connus, et aussi celles de la région, modelées dans l'argile locale. Le marchand leur vanta cette matière poreuse, non vernie, qui retenait le meilleur de l'arôme et du tanin, si bien que le breuvage s'en enrichissait année après année.

Partout ils demandèrent si l'on avait vu passer des soldats de la capitale. Personne n'en avait entendu parler.

— C'est curieux, dit Ti, comme ils rentraient à l'auberge. Ce n'est tout de même pas une ville d'aveugles !

— Il y a des gens qui ne font pas attention, répondit Tao Gan, dont le visage, curieusement, avait pris une expression satisfaite.

Le mandarin désigna un beau cheval, dont les rênes étaient attachées à un poteau, en face de l'auberge :

— Dans ce cas, explique-moi comment il me suffit, à moi, de passer une heure dans cette ville pour y rencontrer une monture de l'armée impériale qui n'est sûrement pas venue ici toute seule ?

Dès qu'il eut pénétré dans l'auberge, Ti fut abordé par un homme en costume gris. Il en avait trop vu, tout au long de sa carrière, pour ne pas reconnaître immédiatement un clerc du tribunal. Celui-ci s'inclina plus bas que le mandarin ne l'aurait souhaité pour la discrétion de sa mission, sous l'œil suspicieux de l'aubergiste, déconcerté de voir les employés de leur « père et mère du peuple » lécher les bottes d'un simple commerçant[17].

Le clerc présenta au voyageur un « document protocolaire », une carte de visite en papier rouge au nom du fonctionnaire de sixième ordre, première catégorie, « Son Excellence honorable d'une vertu droite[18] » le sous-préfet de canton Ning Yutang, qui désirait le rencontrer.

Ti s'interrogea. Comment cet homme savait-il qu'il était autre chose qu'un marchand de grains ? Le temps était clément, aussi le visiteur l'attendait-il dans la cour arborée, où il s'était fait servir le thé. L'aubergiste se montra aux petits soins et surveilla lui-même sa servante, une jeune fille que le juge local couvait d'un œil bienveillant. M. Ning était assez grand, très enveloppé. Ti supposa qu'il aimait la bonne chère et peut-être les agréments de toute sorte. Dès qu'il vit paraître le commissaire-inspecteur, le juge local fit signe au personnel de les laisser.

— Pardonnez-moi de ne pas vous présenter ma carte d'importateur de graines, dit Ti, mais les renseignements inscrits dessus ne vous instruiraient en rien.

— Les présentations sont inutiles, de toute manière, dit M. Ning, tout sourire. Mes fonctions m'obligent à me tenir au courant des personnes qui nous font l'honneur de séjourner parmi nous.

La rencontre était curieuse. Depuis qu'il occupait une haute position dans l'administration centrale, Ti appartenait au troisième ordre, deuxième rang, avec titre d'« Excellence d'une considération ordinaire ». Il se situait bien au-dessus de celui à qui il parlait, mais ne pouvait révéler son statut, aussi fut-il contraint de s'abaisser en apparence devant ce simple sous-préfet cantonal. Le visage éclairé d'un sourire qui se voulait chaleureux, celui-ci, insista pour loger le voyageur au yamen, conformément aux obligations d'hospitalité entre mandarins :

— Votre Excellence honorerait incroyablement ma très modeste demeure.

Ti n'avait aucune envie de s'enterrer dans une demeure très modeste. Au reste, il se trouvait mieux parmi la population pour traquer le fuyard. Il prétextait la brièveté de son séjour pour décliner l'invitation et demanda au juge Ning ce qu'il comptait faire pour éliminer les malandrins qui attaquaient les passants dans sa forêt. Cette question suscita chez le magistrat un étonnement qui avait l'air sincère :

— Des malandrins ? Dans ma forêt ? Des loups, peut-être, rien de plus. Votre Excellence se sera laissé abuser par une illusion.

Ti ordonna à Tao Gan de lui apporter le sac aux reliques.

— Et cela ? demanda-t-il en brandissant la mâchoire noire de suie. Est-ce le produit d'une illusion ?

Ning Yutang se déclara extrêmement surpris, présenta ses

excuses pour son inimaginable incompétence, et promit de faire le nécessaire dès que le préfet de région lui aurait accordé des troupes supplémentaires, ce qui rejetait toute opération dans un futur lointain.

Puisqu'on en était aux réclamations, Ti demanda des nouvelles du groupe de soldats qui avait dû passer par là un mois plus tôt. Son collègue ouvrit de nouveau des yeux ronds et prétendit n'avoir rien vu de tel. Il devait commencer à croire que la capitale lui envoyait un inspecteur pour le mettre à l'épreuve. Il déclara qu'il ne souhaitait pas déranger plus longtemps son éminent supérieur et se leva pour prendre congé. Sur le point de s'en aller, il hésita.

— J'ai ouï dire que Votre Excellence tentait de réhabiliter d'anciens malfrats, et je l'en félicite de tout cœur, dit Ning. Voilà une attitude très conforme à la doctrine du maître Confucius, pour qui aucun combat n'est perdu d'avance. Je me permettrai cependant de lui conseiller de veiller aux récidives.

Ti se demanda ce que ce discours voulait dire jusqu'à ce que son interlocuteur donne l'estocade :

— Votre Excellence doit savoir qu'il n'y a pas de bandit, chez nous. On m'a récemment signalé quelques escamotages. Notre prêteur sur gages aimerait récupérer une paire de bijoux qui lui manque depuis qu'il a reçu la visite de votre secrétaire.

— Je suis sûr que le boutiquier qui vous a rapporté ce fait s'est trompé, dit Ti.

— C'est ce que j'aurais cru s'il avait été le seul. Mais un de ses confrères m'a fait la même réclamation. Il s'agit d'un marchand de thé connu pour son honnêteté.

Ti rougit de confusion. Il avait oublié que Tao Gan ressortait rarement d'une boutique sans emporter un souvenir. Le sous-préfet posa une main sur son bras.

— Jamais je ne me serais permis de vous ennuyer avec ce détail. Comme vous le savez, le peuple nous juge souvent d'après la conduite de nos domestiques. C'est pourquoi il m'a paru nécessaire de vous avertir.

Son interlocuteur résolut de s'en tirer avec un mot d'esprit :

— Que voulez-vous ! répondit Ti. Votre ville est si tranquille, si dépourvue de délinquants, que j'ai dû apporter les miens avec moi !

La plaisanterie fit bien rire le juge local.

— Votre esprit caustique est un plaisir. J'espère avoir le bonheur de vous conserver longtemps chez nous.

Ti nourrissait lui aussi l'espoir que son séjour ne s'achèverait pas de manière brutale, impromptue et définitive. Dès que le sous-préfet se fut retiré, il se rendit dans la loge de l'ancien pickpocket. Sur la table, il avisa une babiole en verre coloré et une petite tasse à thé en terre cuite à la mode locale. Tao Gan prétendit les avoir achetés

comme souvenirs.

— Allons, Tao ! Tu es bien trop pingre pour acquérir le moindre ustensile ! Ma Deuxième se plaint assez de voir disparaître sa vaisselle ! Quant à ces boucles de femmes, je ne vois pas ce que tu pourrais en faire, sinon les revendre !

Tao Gan se prosterna, face contre terre.

— L'insignifiant ver de terre que je suis implore le pardon de Votre Excellence. Il arrive parfois que l'exemple de votre splendeur ne soit pas suffisant pour contenir les mauvais génies qui me tourmentent. Je vous supplie de croire que je suis le premier à souffrir de mes manquements !

Ti avait tout lieu d'en douter. À aucun moment, il ne s'était leurré au point de croire en la repentance de son assistant, dont les petits talents l'avaient servi en maintes occasions. Il avait seulement nourri le vain espoir que ces exactions n'engageraient jamais son honneur de mandarin.

Restait un point très surprenant : Tao Gan était un voleur exaltant, il ne se faisait jamais prendre ; sans cela, il aurait croupi depuis longtemps dans une geôle de Chang-an. Les commerçants de la capitale faisaient quotidiennement les frais de ses petites manies, comme en témoignait son logement chez son patron, véritable caverne au trésor digne du palais lacustre où vit le roi-dragon. Seuls les escrocs connaissaient ces façons de procéder. S'il avait été repéré par le prêteur, puis par le marchand de thé, c'était peut-être que ces derniers avaient appartenu à la confrérie. Dans le cas présent, la dénonciation du crime dénonçait la victime elle-même.

En temps normal, la conduite à tenir aurait consisté à faire fouetter le mauvais serviteur en place publique, pour montrer à la population que son maître ne plaisantait pas avec la moralité. En l'occurrence, Ti avait d'autres projets pour le délinquant. Il allait l'envoyer surveiller ces marchands si subtils.

Tout le monde se retrouva à l'auberge pour le souper. Le lecteur n'avait pas l'air content de la marche des choses.

— « Les lieutenants de l'enquêteur doivent être fermement prévenus qu'ils ne peuvent quitter la compagnie du fonctionnaire, de peur qu'ils n'acceptent des pots-de-vin », récita-t-il.

— C'est dans ces moments que l'on sent combien nos fautes nous ont attiré la colère des dieux, répondit Ti. Allons manger !

Tsiao Tai demanda à l'aubergiste quelle était la meilleure table de la ville.

— Votre Seigneurie veut dire « après mon établissement » ? répondit leur hôte, pincé.

Il leur indiqua l'échoppe de son cousin Ma :

— Je ne sais pas si la nourriture y est meilleure qu'ici, mais

nombre de nos citadins aiment à s'y retrouver avant de rentrer chez eux. Je crois que les coussins sont confortables.

Alors que les villes de province étaient généralement obscures la nuit, hormis dans le quartier des femmes-fleurs, celle-ci était presque aussi éclairée que Chang-an et beaucoup plus festive. De nombreux porches étaient ornés d'un lampion blanc où l'on avait peint un curieux signe noir.

— Sans doute un emblème local, dit Ruan Boyan. Il faut voyager pour se rendre compte combien notre empire est divers et riche de traditions !

La salle du cousin Ma était pleine d'hommes occupés à tremper leurs baguettes au milieu d'un brouhaha de conversations. L'odeur mêlée des fritures et ragoûts était avenante, quoique forte. Ils se félicitèrent de leur choix et prirent place autour d'une table inoccupée.

On leur apporta les plats du jour, dont une cassolette d'oiseaux de la forêt si bien préparée qu'elle valait presque la peine d'avoir couru mille dangers. Les voyageurs n'oubliaient pas la raison de leur présence. Tout en dînant, ils jetèrent des regards discrets à ceux qui les entouraient.

— Il y a là-bas un homme qui nous espionne, noble juge, dit Tsiao Tai.

Ce devait être un colporteur, car il avait à côté de lui, contre le mur, une perche où étaient accrochées des calebasses. Il était aussi intéressé par eux qu'eux par lui. Les lieutenants penchèrent pour un voleur.

— Gardez-vous de montrer combien vous avez d'argent sur vous ! prévint Tao Gan.

— Il m'a l'air particulièrement louche, dit Ma Jong.

— Naturellement, répondit Ti : c'est un policier. Je penche pour un fonctionnaire du troisième niveau, avec dix ans d'ancienneté, vu son âge et sa manière de manger sans nous quitter des yeux, ce qui réclame un long entraînement. Va l'inviter, Tao ! Nous lui épargnerons cet exercice périlleux !

Tao Gan se leva et alla s'adresser au colporteur en imitant la composition d'un serviteur zélé :

— Mon maître serait heureux de vous avoir à sa table, honorable inconnu.

L'homme leur jeta un coup d'œil soupçonneux, saisit son bol et s'approcha. Ils lui firent une place. Ti l'engagea à s'asseoir près de lui.

— Je vous félicite pour votre déguisement, déclara le mandarin. Cependant, vos mains ne sont pas celles d'un artisan.

Comme le colporteur restait interdit, Ruan Boyan s'empessa de présenter son maître :

— Commissaire-inspecteur du censorat Ti Jen-tsie, en mission

spéciale.

Leur invité les jaugea un à un, et s'attarda sur la figure barbue du commissaire. « Nous aurons l'air fin s'il s'agit d'un véritable colporteur », pensa Ma Jong.

L'examen parut concluant.

— Je suis là pour la même chose, chuchota leur invité. Je me nomme Lu Pei. J'appartiens aux forces spéciales du Yushitai. Pardonnez-moi si je ne vous rends pas les honneurs dus à votre rang. J'ai la conviction que nous sommes épiés. On ne peut jamais savoir à qui se fier, dans cette ville. J'ai vu plusieurs de mes collègues disparaître de façon inexplicable, depuis que je suis ici !

Les deux fonctionnaires poursuivirent leur conversation à voix basse, tandis que les autres continuaient de faire un sort aux volailles des bois, pour donner le change. Ti demanda s'il avait vu passer la troupe lancée aux trousses de l'« infâme Nian Changbao ». Lu Pei fit « non » de la tête.

— On m'a envoyé après eux. Ils ont dû poursuivre sans s'attarder, car je n'ai pas trouvé trace de leur passage. Moi, j'ai préféré rester ici : il y a de quoi faire.

Il rendit grâce aux dieux : enfin son enquête avançait.

— Vraiment ? répondit-il, l'oreille tendue.

Le policier déguisé était certain d'être sur la bonne piste.

— Je me ferai un plaisir d'informer Votre Excellence dès que j'aurai des faits tangibles à lui fournir. Pour l'instant, je me garderai bien de l'ennuyer avec des recoupements oiseux.

Surtout, il ne voulait pas leur dévoiler ses conclusions, afin de se réserver la récompense. Le message était clair. L'homme opérait en solitaire. Comme s'il avait craint d'en avoir trop dit, il remercia le commissaire pour son accueil et s'éclipsa. Ti et ses hommes poursuivirent leur repas, qu'ils terminèrent par une dégustation des vins locaux. Le lecteur n'avait visiblement pas l'habitude ; il était un peu émêché.

— « Quand vient le soir, bredouilla-t-il, lieutenants et assistants doivent faire leur rapport. L'enquête peut s'interrompre pour la nuit. »

— Vous m'en voyez ravi, dit Ti, amusé. Nous pouvons aller dormir, alors ?

Le portier de nuit leur remit à chacun une lampe à huile allumée et leur souhaita un sommeil paisible. Avant de se mettre au lit, Ti se remémora la maxime qui lui avait été lue au matin. Il fallait garder sa dignité, se méfier des étrangers... Eh bien ! Il avait fait tout le contraire et rien n'avait marché de travers ! Ces conseils d'un bon sens un peu niais étaient tout à fait inutiles, comme il le savait depuis le début.

Après réflexion, il passa son épée dans l'anneau de la porte afin

de se barricader.

VII

Tsiao Tai rencontre une déesse ; son maître est attaqué par un héron.

Dès qu'il eut ouvert les yeux et constaté que le soleil était levé, Ti frappa à la cloison pour avertir les ronfleurs d'à côté qu'il ne dormait plus. Alors qu'il s'attendait à l'entrée d'un valet chargé du plateau de sa collation matinale, comme c'était le cas chez lui, il eut la déplaisante surprise de voir surgir le balafré du censorat, muni de son inévitable recueil de proverbes moisissés. Par bonheur, la fréquentation assidue de Confucius engageait les mandarins à une patience presque céleste. Il subit la litanie d'une oreille distraite, en tâchant de deviner de quoi pouvait bien se composer le déjeuner servi dans cette auberge.

— « Autant l'enquêteur suivra à la lettre les recommandations de ses supérieurs, autant il se gardera de se fier aveuglément aux dires de ses subordonnés : la hiérarchie sociale reflète celle de l'univers, elle doit être respectée en toute occasion. Jamais on n'a vu le moucheron se conduire plus sagement que l'araignée qui le dévore. Lapin et renard peuvent avoir la même fourrure, c'est toujours le même qui l'emporte sur l'autre. »

Au terme de cette illustration poétique de la vie judiciaire, Ti congédia son lecteur, que les lieutenants furent étonnés de voir une fois encore quitter vivant les parages de leur patron.

Ti les envoya glaner des renseignements sur le fuyard ou, à défaut, sur les émissaires du censorat mystérieusement évanouis. Il se demandait si l'ancien directeur de la police n'avait pas mis la main sur une fortune assez considérable pour lui permettre de stipendier ses poursuivants. Dans ce cas, Ti devait s'attendre à recevoir ce même genre de proposition. Ce serait l'occasion de mettre la main sur leur proie. Combien fallait-il pour circonvenir un soldat de la garde ? Les magistrats n'avaient pas tous la chance de disposer comme lui de serviteurs incorruptibles.

Le serviteur incorruptible répondant au nom de Tsiao Tai parcourut les rues de Liquan jusqu'aux limites de la ville. Il acheta en chemin des galettes fourrées et des crêpes salées à différents vendeurs ambulants, et en profita pour les interroger. Nul ne savait rien. Ce n'était pas une ville d'honnêtes gens, mais une réunion de sourds-muets. C'était à croire que les renseignements du censorat étaient erronés et que ses envoyés avaient pris une autre route.

Il trouva en revanche, en fin de parcours, quelque chose de beaucoup plus intéressant qu'un gros directeur corrompu ou qu'un soldat puant la sueur.

La dernière maison avant les champs était une petite ferme propre, bâtie autour d'une cour pleine de volatiles. L'œil exercé du policier y vit la marque évidente d'une femme : des fleurs poussaient le long du mur, de jolis lampions encadraient la porte, et les fenêtres avaient été pourvues de croisillons ouvragés. On apercevait, en outre, de l'autre côté de la barrière, un délicat jardin de sable garni de rochers gris dédié à la méditation. Cet univers paradisiaque fut bientôt le cadre d'une apparition divine. Une personne d'environ quarante ans, aux formes opulentes, sortit de la grange avec une bêche. Elle s'employa à creuser un trou avec une grâce qui n'excluait pas la fermeté. Elle n'était pas de la toute première jeunesse, mais Tsiao Tai, qui avait lui-même passé depuis longtemps l'adolescence, n'avait pas de goût pour les jeunettes évaporées.

La belle personne entreprit de déplacer des pots qui semblaient peser fort lourd. N'écoutant que sa bonne éducation, Tsiao Tai se hâta d'offrir son aide.

— Je vous remercie infiniment, honorable étranger, dit la fermière. Parfois, j'aurais bien besoin d'un homme pour ce genre de tâche !

On pouvait en douter. Elle déposa l'un des pots comme s'il ne pesait plus rien.

— Vous vous débrouillez à merveille, répondit le lieutenant, qui avait un faible pour les femmes à poigne.

Il était évident que ces formes harmonieuses étaient composées de muscles. Un homme qui n'aurait pas été sous son charme aurait pu croire qu'elle avait feint d'avoir du mal pour se donner un prétexte de faire entrer cet inconnu.

Une fine pluie d'automne commençait à tomber. Elle l'invita à s'abriter sous l'auvent en attendant la fin de l'averse. Ils avaient sous les yeux le beau jardin minéral, qu'un gamin était en train de ratisser avec soin. On avait installé, sur le côté, un petit autel consacré aux âmes des défunts. La fermière, qui se nommait Bu Jiao[19], expliqua qu'il s'agissait d'un des trois enfants que ses maris successifs lui avaient laissés avant de rejoindre les mânes de leurs ancêtres. Une fillette de douze ans leur apporta le thé. Tsiao Tai s'assit sur un banc, à côté de son hôtesse, un bon endroit pour admirer ses charmes. En plus de ses mains potelées, son vêtement dévoilait un bras adorablement rondouillard, promesse de formes généreuses. Il avait l'impression d'approcher la déesse de la maturité en personne.

La déesse soupira. Elle regrettait de ne pouvoir s'appuyer sur un bon et vigoureux mari. Les enfants étaient encore petits. Elle avait eu

un valet, dont elle précisa par souci de pudeur qu'il dormait dans l'annexe. Encore avait-elle dû le chasser, car il buvait !

— Mais je vous ennuie, avec mes histoires, ajouta-t-elle. Je sais que vous travaillez pour un riche marchand. Ma vie doit vous sembler bien terne !

Tsiao Tai se dit que les nouvelles allaient vite, à Liquan. Il craignit que la position d'escorte pour commerçant ne le mît guère en valeur. Si elle voulait de l'excitant, il allait lui en donner.

— Pouvez-vous garder un secret ? demanda-t-il.

Il lui confia qu'il était en réalité le bras droit d'un très puissant fonctionnaire de Chang-an, venu arrêter un dangereux criminel. La belle Jiao était captive. Comme ils terminaient leur thé, elle poussa un petit cri. Une espèce de clochard les guettait depuis la rue, appuyé à la barrière.

— C'est lui, ce fou de Ren, mon ancien valet !

Dépit, ivre la plupart du temps, il errait constamment aux alentours. À deux reprises, il avait franchi la limite de sa propriété, armé d'elle ne savait quelles intentions néfastes. La déesse avait de la peine.

Tsiao Tai s'indigna qu'un malotru se permît de pénétrer chez une femme seule, bien que celle-ci n'eût guère l'apparence d'une victime. De fait, Jiao l'avait poursuivi jusque chez le juge et n'avait pas hésité à dénoncer le harcèlement dont elle était l'objet. Malheureusement, leur magistrat, une bonne pâte, s'était contenté de lui infliger une amende qui n'avait servi à rien.

— C'est un dangereux dément à enfermer au plus vite ! assura-t-elle en pressant de ses doigts gracieux le bras musclé du lieutenant.

Il fallait faire quelque chose pour cette faible femme. Tsiao Tai décida d'aller raisonner sur-le-champ le mauvais serviteur. Cette conduite inexcusable ne pouvait avoir qu'une seule explication : Ren-le-fou était amoureux de son ancienne patronne, au mépris des préventions de classes qui fondaient la société chinoise. Il en conçut lui-même une certaine jalousie qui l'aiguillonna.

Quand Ren vit ce robuste gaillard se diriger vers lui d'un pas décidé, il commença par reculer, puis prit carrément la fuite, ce qui démontra qu'il n'était pas si soûl qu'on le prétendait. Tsiao Tai avait l'habitude de courser les bandits. Il le rejoignit en quelques enjambées et lui tomba sur le poil, à moitié pour l'impressionner, à moitié par colère. Ils roulèrent tous deux dans la boue laissée par la pluie.

— Larve infecte ! rugit-il en empoignant sa proie par le col.

— Ne me tue pas ! supplia l'ancien valet. Elle te tuera, toi aussi !

Cette assertion dépourvue de sens confirma au lieutenant que le valet avait perdu l'esprit. Comment osait-il tenir de tels propos sur la fleur délicate qu'il venait de quitter ? Il relâcha son étreinte. Pour

avoir longtemps fréquenté le tribunal du juge Ti, il savait que la folie était la seule circonstance atténuante admise par le code des Tang. Aussi devait-il s'abstenir de l'assommer, mais se contenter d'une sévère réprimande.

— Elle n'aurait pas dû me congédier, reprit Ren-le-fou en frottant ses membres endoloris par le contact avec la masse de chair qui leur était tombée dessus. Je sais trop de choses. Et si je parle...

Tsiao Tai se mit à le secouer comme un sac de noix.

— Eh bien, parle ! Ou cesse tes médisances ! C'est un crime contre la loi !

Il s'avavançait un peu, d'autant que son patron n'était pas en charge de cette ville. Dès qu'il l'eut lâché, Ren-le-fou s'enfuit. Le lieutenant renonça à le poursuivre. Il espérait que sa semonce avait porté, et surtout que ce dément aurait la bonne idée de s'en plaindre à la belle Mme Bu. Si elle apprenait comme il prenait à cœur ses intérêts, peut-être aurait-elle la bonté de lui montrer l'étendue de sa reconnaissance ?

Tsiao Tai n'était pas le seul lieutenant du juge Ti dont une femme occupait les pensées. Ma Jong en avait une à l'esprit, lui aussi. Alors qu'il sollicitait une chambre plus éloignée de celle de son compère, dont le ronflement évoquait parfaitement l'ours endormi de l'enseigne, on lui avait répondu que le premier étage avait été loué en entier par une dame de haute noblesse qui ne souhaitait pas être dérangée. C'était, disait-on, la veuve d'un puissant fonctionnaire de la capitale, qui voyageait *incognito* en compagnie d'une domesticité réduite. L'aubergiste était néanmoins parvenu à apprendre de sa suivante qu'elle avait été la Principale du duc de Belle-Vallée, grand personnage récemment décédé au service de Leurs Majestés. Elle avait obtenu l'autorisation de quitter la cour de l'impératrice, qu'elle fréquentait quotidiennement, pour se rendre au chevet d'une parente malade, de l'autre côté de la montagne.

— Le duc de Belle-Vallée ? dit le mandarin quand Ma Jong lui eut répété ce discours. Jamais entendu parler. Un nom inventé, certainement !

L'apparition de cette aventurière était terriblement louche. Malgré tous leurs efforts, il leur fut impossible d'approcher de la suite où la voyageuse s'était installée. Le moment était propice à l'élaboration d'un de ces plans habiles qui étaient la spécialité du magistrat. Ils contournèrent l'établissement. Dans la ruelle adjacente gisaient de vieilles potiches en terre cuite de production locale, du genre que l'on voyait partout en ville. Ils les entassèrent les unes sur les autres jusqu'à former une sorte d'échelle branlante. Tandis que le mandarin soutenait de son mieux l'assemblage, Ma Jong se hissa à hauteur d'une fenêtre de l'étage pour tâcher d'apercevoir la suspecte.

Il la vit en effet, assise sur son *kang*. Elle lisait, vêtue d'une belle robe de brocart épais. Ses cheveux étaient noués en un agencement compliqué, à la mode des femmes fortunées.

— Oh ! C'est une honte ! s'écria l'homme de main.

— Quoi donc ? demanda Ti, qui avait du mal à tenir les potiches ensemble, étant donné le poids considérable d'un lieutenant qu'il regrettait d'avoir si bien nourri.

— Elle a obtenu le meilleur lit de l'auberge ! Avec des draps propres et des couvertures ! On m'avait dit qu'il n'en restait plus ! L'argent compte davantage que le mérite, de nos jours !

Ti voulut lui ordonner de se concentrer sur le sujet de leurs efforts. Joignant le geste à la parole, il lâcha son tas de vieux pots, qui connut immédiatement une inclinaison fatale à l'usage qu'ils en faisaient. Ma Jong s'effondra avec eux, au risque de se cogner durement sur le sol si son patron n'avait amorti le choc. Ti n'avait pas compté parmi les risques de son métier celui de recevoir un énorme postérieur tombé du ciel.

— Ma conviction est faite, seigneur ! affirma Ma Jong dès qu'il fut sur ses pieds. Il s'agit d'un homme déguisé ! Il est bien trop gauche et hommasse pour passer pour une vraie femme !

L'hypothèse était intéressante. Il pouvait s'agir d'un allié du malfaiteur qu'ils pourchassaient, ou même du directeur en personne, caché sous un habile déguisement. Dans ce cas, leur enquête avait des chances de s'achever très vite. Il fallait en avoir le cœur net avant qu'il ne leur file entre les doigts.

Ils retournèrent à l'intérieur, montèrent l'escalier et, puisqu'on leur avait refusé l'accès à l'étage, ils en ouvrirent la porte sans s'annoncer. L'heure n'était plus aux finasseries, leur enquête justifiait toutes les audaces, et les membres endoloris du mandarin ne le mettaient pas d'humeur très conciliante.

La première pièce était vide, hormis les coffres à vêtements déposés sur le dallage. Ti s'était attendu à ce que leur raffut attirât du monde. Nul ne vint. Le seul indice d'une présence fut un frôlement dans la chambre attenante. Ti mit un doigt sur sa bouche et poussa doucement la porte.

À peine eurent-ils pénétré dans cette salle que les coups se mirent à pleuvoir sur leur tête. Embusquée derrière la porte, une domestique leur jetait à la figure tous les meubles et objets qui lui tombaient sous la main. Avant qu'ils n'aient pu reprendre leurs esprits, ils furent assaillis par un autre genre de typhon. Des pieds et des poings s'abattirent sur eux à un rythme si soutenu qu'ils ne purent d'abord définir si leurs agresseurs étaient au nombre de dix ou de vingt. Il leur fallut quelques instants pour voir qu'il s'agissait d'une femme toute seule.

— Que vous disais-je, noble juge ? couina Ma Jong. C'est un homme !

Leur assaillant s'interrompit soudain.

— Ti Jen-tsie ?

Le commissaire-inspecteur abaissa le bras dont il se protégeait le visage. Force lui fut de constater, malgré un maquillage et une toilette plus élaborés que de coutume, que sa Première se tenait devant lui, dans la position dite du « héron », sur une jambe, genou levé, pointe du pied tendue, une attitude qui autorisait des frappes rapides à répétition. Pour sa main droite, elle avait adopté la technique dite du « cougar », qui en faisait une arme redoutable. Son mari se souvint qu'elle avait pris des leçons auprès de nonnes, lors d'un séjour dans une communauté bouddhiste [20], mais il avait pensé, jusque-là, qu'il ne s'agissait que d'innocentes parades défensives.

Tandis que la suivante l'aidait à remettre de l'ordre dans sa toilette, tout en se confondant en excuses plus humiliantes encore que les coups de tabouret qu'il avait reçus, il pria sa Première de lui expliquer par quel miracle elle se trouvait sur les lieux de son enquête.

— Cela me paraît évident, seigneur : je suis venue vous aider.

Il lui demanda depuis quand les magistrats de l'empire avaient besoin de l'assistance de leurs épouses.

— Depuis qu'ils mettent en péril l'avenir de leur famille par des missions dont ils ont peu de chances de sortir victorieux, répondit-elle placidement.

Elle avait eu le temps de se préparer à l'entretien. Elle se déclara heureuse de le trouver encore en vie. De fait, il commençait probablement à dépasser la moyenne de survie de ceux qui l'avaient précédé.

— Le plus dur est derrière moi, dit-il avec ironie. Maintenant que vous êtes là, mon succès est assuré !

Satisfaite de le voir dans des dispositions moins revêches qu'elle ne l'avait craint, elle l'invita à prendre une collation. Ils s'installèrent de part et d'autre d'une petite table qui avait retrouvé sa place sur le sol et échangèrent des amabilités devant Ma Jong, qui remettait de l'ordre dans la pièce. La petite suivante engagée pour le voyage commanda quelques plats, que le personnel de l'auberge monta de la cuisine. La conversation se déroula à mi-voix, avec autant de raideur que s'ils se rencontraient pour la première fois. Il contempla le décor ; elle était beaucoup mieux logée que lui.

— Vous avez loué tout l'étage ! s'offusqua-t-il. Veuve d'un haut magistrat, hein ? Votre place est dans notre demeure de Chang-an, avec nos enfants !

— Ma place est partout où je puis m'assurer que nos enfants ne seront pas vendus comme esclaves à la suite d'une mission manquée.

Il s'aperçut qu'elle portait ses plus beaux bijoux, notamment ses bracelets de jade à incrustations d'or.

— Êtes-vous folle ! Voyager avec vos bijoux !

— Il fallait bien soutenir noblesse. Et puis, ils ne risquent rien, puisque c'est vous qui assurez désormais ma sécurité.

Elle était venue dans une voiture de louage, sorte de petite boîte à deux roues tirée par deux chevaux.

Un cocher les avait menés tandis qu'elle se tenait dans l'habitable avec sa suivante. Une horrible appréhension s'empara du magistrat :

— Dites-moi, êtes-vous passée par la forêt qui s'étend au-delà de la porte monumentale ?

— Un endroit magnifique ! Nous ne nous sommes pas arrêtés, il faisait trop humide. J'ai ordonné au cocher de pousser ses animaux pour arriver ici avant la nuit.

Elle ne savait pas à quel point elle avait eu raison. Ti éprouva *a posteriori* une terrible peur qui se mua en colère contre l'inconsciente. Il tâta entre deux doigts la superbe étoffe dont elle était parée.

— Où vous êtes-vous procuré ces habits ?

D'après son ton, il semblait craindre qu'elle n'eût endetté la famille pour plusieurs générations.

— J'ai dû emprunter quelques tenues décentes à des amies. Je n'ai rien d'aussi correct dans mes coffres, vous le savez bien.

— Vos amies savaient-elles que vous comptiez promener leurs brocards dans des régions dangereuses ?

Ma Jong lui apporta un message du sous-préfet.

« Nous fêtons aujourd'hui les Neuf Empereurs. Après la cérémonie officielle, Ning Yutang compte sur la présence du « marchand de grains » dans son yamen pour un banquet offert aux notabilités. »

Il était difficile de refuser une seconde fois sans être impoli. Ce serait l'occasion de rencontrer les personnalités locales.

Ti décida d'aller fureter en ville en attendant l'heure des agapes. Il hésita un instant à laisser Ma Jong devant la porte de son épouse, au cas où quelque danger surviendrait. S'il se fondait sur leurs retrouvailles, elle avait moins besoin de protection que lui. Aussi fit-il signe à son lieutenant de l'accompagner.

Comme ils traversaient le vestibule, l'aubergiste héla le « marchand de grains » du plus loin qu'il le vit. Sur un ton à peine poli, il rappela qu'il tenait un établissement correct : il ne s'agissait pas de séduire les voyageuses sans défense. Ses employés avaient dû lui rapporter le souper fin entre la duchesse et le commerçant. Ti fut tenté de rétorquer qu'il n'avait nulle envie de séduire cette personne, par ailleurs pourvue de tous les moyens de défense imaginables.

— Ne craignez rien, répondit-il. J'ai fait vœu auprès du Bouddha de ne pas me commettre avec des femmes de mauvaise vie. Celle-ci demande trop cher, de toute façon.

— Femmes de mauvaise vie ? Trop cher ? répéta l'aubergiste, tandis que son client franchissait la porte, un sourire satisfait sur les lèvres.

Avec un peu de chance, Ti apprendrait à son retour qu'on avait fichu dehors la prostituée.

VIII

Ti Jen-tsie change de nom ; il prend une leçon de gouvernement.

Ti et Ma Jong parcoururent l'artère principale jusqu'à la place qui occupait le centre de Liquan. Le magistrat y repéra aisément ses lieutenants, en train de surveiller discrètement la boutique du prêteur sur gages. Près du panneau réservé aux communications officielles s'était installé un montreur de marionnettes. Un personnage barbu, en robe verte, recevait une volée de coups de bâton, tandis qu'une voix aigrette répétait : « Voilà pour toi, méchant juge ! Qu'il est vilain ! » Et l'assistance, ravie, de reprendre en chœur : « Vilain ! Vilain ! Frappe plus fort ! » Ma Jong se retint avec peine de rire avec les autres.

— Charmants, ces divertissements populaires, bougonna le magistrat.

Pris du besoin de passer ses nerfs sur quelqu'un, il rejoignit ses hommes pour voir si leur surveillance avait porté ses fruits. Ma Jong, dans son dos, leur fit signe qu'il convenait de s'aplatir aussi bas que possible. Ti vérifia que Tao Gan avait bien lavé l'affront fait à sa dignité et rapporté les babioles dérobées aux marchands. Tsiao Tai crut se mettre en valeur en relatant ses efforts pour libérer une pauvre veuve du harcèlement dont elle était la victime. Ti le félicita de jouer au redresseur de torts au lieu de faire progresser une enquête capitale. Il reprit son tour des commerces, suivi par trois assistants à la mine déconfite.

Devant l'une des boutiques, des banderoles aux couleurs flamboyantes vantaient l'intérêt de porter un nom en harmonie avec sa personnalité profonde. Les bourgades chinoises de quelque importance possédaient souvent des échoppes spécialisées dans ces questions. Les lettrés, par exemple, avaient coutume de s'attribuer un nouveau prénom au cours de leurs études, pour mettre en valeur leur talent le plus éclatant. La plupart des gens ressentaient le besoin, à l'âge adulte, de quitter le surnom désuet par lequel les avaient désignés leurs parents. De même, les étrangers, nombreux en cette période d'expansion militaire et commerciale, désiraient s'affubler d'un nom chinois plus facile à prononcer que celui de leur langue barbare d'origine.

Ti fut un peu surpris de trouver ce genre de commerce dans une petite ville dont les habitants, artisans ou paysans pour la plupart,

devaient avoir des goûts simples et peu changeants. Ses lieutenants voulurent entrer. Ces endroits étaient toujours une source d'amusement, et les lieux de plaisirs n'étaient pas très variés, à Liquan, une fois éliminé le théâtre de marionnettes.

L'échoppe était décorée de peintures représentant les symboles de la cosmologie taoïste, de chiffres stylisés avec leur signification mystique, et d'animaux-totems, survivance du chamanisme. Le spécialiste des noms était un homme d'âge mûr, voûté par l'étude, pourvu d'une fine barbiche blanche. Ti décrocha de sa ceinture quelques ligatures de sapèques qu'il déposa sur la table.

— Nous sommes curieux de profiter du grand talent vanté par votre bannière. Quelque chose de commode suffira. Vous n'avez qu'à commencer par celui-là, dit-il en désignant Ma Jong.

Son lieutenant s'avança pour la consultation, la face ravie. Le nom de « Gros Dadaï » surgit irrésistiblement dans l'esprit du mandarin.

Le spécialiste, qui n'était pas loin de penser la même chose, avait heureusement de la ressource pour effacer ses premières impressions. Il disposait de tout un arsenal destiné à l'aider à déterminer le nom qui convenait le mieux à chaque client. Il demanda à Ma Jong sa date de naissance. Sa décision fut bientôt arrêtée :

— Le seigneur bien bâti que j'ai devant moi répond au signe du bœuf, dont il possède par ailleurs la force majestueuse et la souplesse. Je proposerai le nom de « Taureau vigoureux ».

Ti se dit qu'on n'avait pas besoin de convoquer les astres pour trouver pareille idée. Le physique décharné de Tao Gan, dont la joue s'ornait d'une verrue à trois poils peu ragoûtante, nécessita l'abandon de la physiognomonie au profit d'une science plus abstraite. Ce fut la numérologie. La combinaison des chiffres liés à sa mise au monde orienta la recherche vers la terre, l'obscurité et les animaux sans pattes. Ses vertus étaient celles du reptile, son caractère le portait à la solitude, sa couleur était le noir, et sa température, le gel ! Un pli barra le front du spécialiste, abîmé dans ses réflexions, les yeux clos pour n'être pas troublé par la mine contrariée de son client. La quête d'un quelconque point positif parmi tout cela semblait désespérée.

— « Vipère maligne » ! s'exclama-t-il finalement, content de sa trouvaille. C'est un animal très prisé, dans la région ! assura-t-il. On le mange en salade.

Tao Gan était aussi glacé que la bête en question. Ses acolytes pouffèrent. Le surnom n'était pas près d'être oublié, l'ancien escroc allait regretter longtemps d'avoir mis les pieds dans cette échoppe.

Pour Tsiao Tai, on arriva plus facilement à « Guerrier loyal », principalement parce que sa stature et le glaive persan qui pendait le long de sa jambe n'engageaient pas le commerçant à prendre de

risques. Les hommes du juge Ti insistèrent pour que leur patron conclût la séance, bien que Ti estimât en son for intérieur cette plaisanterie indigne de lui. Il eut la prudence de déposer une nouvelle ligature de sapèques sur le comptoir, afin d'éviter toute allusion animale.

Le spécialiste examina la figure grave de l'inconnu qui le jugeait. L'air sévère qu'il affectait, sa barbe à l'imitation de celle des mandarins annonçaient le personnage aisé et gonflé d'importance. Il convenait de passer au stade supérieur. Le fengshui s'imposait. « L'art du vent et de l'eau », dérivé du taoïsme, était très en vogue à ce moment.

— « Barbu grincheux » me paraît approprié, souffla Tsiao Tai à son compère le bœuf.

Le spécialiste se livra donc à une analyse fengshui de son client. Il déduisit son caractère de sa façon de se tenir, ses aspirations de ses choix vestimentaires, et ses angoisses de sa pilosité. Pour finir, il réclama d'examiner ses mains. Ti craignit qu'elles ne trahissent le lettré n'ayant jamais effectué de travaux manuels. L'un de ses doigts portait en revanche un cal caractéristique de ceux qui manipulent chaque jour le pinceau. Voilà qui ne sentait guère le marchand de grains. Le spécialiste avait heureusement coutume de garder ses constatations pour lui.

— Voilà une main comme j'en vois peu, se contenta-t-il de dire. En fait, j'en ai vu une qui lui ressemblait assez, mais c'était il y a quelque temps.

Au regard qu'il lui jeta, Ti devina qu'il n'était pas dupe de sa couverture. Son métier consistait à percer à jour la personnalité de ses clients, il savait pertinemment qu'il avait devant lui un important fonctionnaire de Chang-an. Il connaissait parfaitement la nature orgueilleuse de ces mandarins et leur obsession de l'intelligence, dont ils se croyaient les seuls récipiendaires. La réponse lui apparut d'elle-même.

— « Montagne qui pense », annonça-t-il, bien que ce fût là un curieux nom pour un commerçant.

Un sourire se dessina enfin sur les traits du magistrat. Il n'avait pas été si bien servi lors de ses études, durant lesquelles ses camarades l'avaient impitoyablement surnommé « Obsédé du détail ». Il se dérida, c'était tout ce que cherchaient ses subordonnés.

— Ne vous montez pas la tête, les prévint Ti quand ils eurent quitté l'échoppe : ces lettrés au petit pied ont l'habitude de flatter leurs clients en leur attribuant des vertus imméritées.

Tao Gan acquiesça avec énergie, bien qu'il fût celui dont le surnom semblait le plus proche de la réalité.

La rue était plus animée qu'à leur entrée dans la boutique. Ils se

souvinrent que c'était la fête des Neuf Empereurs. Des vendeurs ambulants proposaient des gâteaux de châtaignes cuits à la vapeur, agrémentés de pignons de pin et de fruits secs.

Le son des tambours précéda l'arrivée de la procession, en route pour le temple de la Cité. Les autorités locales allaient prier l'Empereur jaune d'accorder aux gens de Liquan des jours encore meilleurs. Ils virent passer les prêtres coiffés de véritables tiares rutilantes, chargés des emblèmes de leur religion, de livres et de fleurs. En tant que représentant et même incarnation du souverain, le sous-préfet menait le cortège, ainsi que Ti l'avait fait maintes fois du temps où il occupait ce type de poste.

— Toute ma jeunesse... dit-il avec nostalgie.

Il accompagna sa remarque d'un profond soupir, bien qu'il n'eût quitté son dernier tribunal que six mois plus tôt.

Ti laissa se dérouler le sacrifice au sanctuaire des Murs et des Fossés. Il rentra à l'auberge enfiler les plus beaux habits dont il disposait. Il n'avait pas pensé que cette chasse au malfrat se transformerait en réceptions mondaines. Il recouvrit sa robe de soie d'un long manteau de voyage, afin de ne pas paraître plus suspect qu'il ne l'était déjà aux yeux de l'aubergiste.

Au reste, la ville était en fête. Nul ne lui porta la moindre attention. Parvenu au yamen, il déclina son identité auprès du garde de service, qui lui indiqua le pavillon où avait lieu la réception.

De longues torches se consumaient dans la cour. Des lampions ornés de mentions bénéfiques étaient accrochés en guirlandes pour décorer le promenoir. L'endroit rappela à Ti bien des souvenirs. À l'entrée des appartements privés étaient suspendues des claquettes de bois. Combien de fois avait-il entendu leur son clair et puissant, lorsqu'on les entrechoquait pour solliciter une audience !

Il pénétra dans un bâtiment d'un luxe inattendu. Des meubles ouvragés soutenaient une belle collection de porcelaines roses ou bleues. Il n'aurait pas décliné l'invitation de s'installer dans ce palais s'il avait pu se douter de la chance qu'avait M. Ning. Jamais lui-même n'avait bénéficié d'un logement de fonction si agréable.

Un majordome lui fit traverser le pavillon pour rejoindre un jardin, au fond duquel s'élevait un kiosque dans le goût moderne, avec toit très relevé et panneaux de papier peint. Il eut l'impression de découvrir une annexe de la Cité interdite.

La petite dizaine de convives était répartie derrière trois longues tables, entre lesquelles se faufilaient de jolies servantes. Tout le monde se leva. On attendit que le nouveau venu eût été conduit à la place d'honneur, à la droite de leur hôte, pour se rasseoir. On l'accueillait en invité de marque. Le sous-préfet avait dû se vanter de recevoir un fonctionnaire métropolitain. M. Ning lui présenta leurs commensaux,

les plus riches habitants du cru, auxquels s'était joint son trésorier.

— Je constate que nos petites villes n'ont rien à envier à la capitale, dit Ti. Ce décor est merveilleux.

— Votre Excellence me flatte, répondit Ning Yutang.

La cuisine était à la hauteur du reste. Le premier service comprenait les « huit précieux oiseaux » de la cuisine mandarinale traditionnelle : l'hirondelle rouge, la gélिनotte, la caille, le cygne et autres volatiles sauvages. Ti remarqua que les servantes étaient toutes de belles personnes extrêmement parées. Il supposa qu'il s'agissait de présents offerts par des administrés reconnaissants. Dans la Chine des Tang, les concubines s'offraient en cadeau aussi bien qu'un cheval. Un homme riche se devait d'en posséder un certain nombre, qu'il logeait dans une cour réservée, à l'arrière de sa demeure. Ti les trouva charmantes, avec leur peau claire, bien qu'elles fussent d'une minceur qui n'aurait guère plu à Tsiao Tai. M. Ning remarqua qu'il les suivait des yeux.

— C'est mon péché mignon, admit-il. Je ne saurai bientôt plus où les mettre.

Ti songea qu'une collection de poèmes calligraphiés eût mieux convenu à son statut de mandarin. Il nota par ailleurs qu'elles ne souriaient pas. On pouvait même dire qu'elles faisaient triste figure, malgré leurs précieux atours. Il en conclut que le juge était meilleur hôte que mari.

Comme la conversation roulait sur le sujet des curiosités locales, Ti demanda qui était ce « Grand Protecteur Phénix renaissant » à qui faisait allusion la dédicace du portique, à l'entrée de la ville.

— Il y a une inscription, vraiment ? dit son hôte. Je ne suis ici que depuis trois ans, je ne connais pas toutes les célébrités de l'histoire locale. Quelque seigneur ancien ou mythique, je suppose.

Ti n'avait pas besoin de lui pour ce genre de supputation. Malheureusement, aucun des autres convives ne put l'éclaircir. C'était comme si l'on avait marqué n'importe quoi sur l'endroit le plus visible de leur cité, histoire d'y inscrire quelque chose. Ti aurait cru qu'on se moquait de lui si un silence embarrassé n'était tombé sur le kiosque, tandis que chacun baissait le nez sur ses bols.

Aux volailles succédèrent les « huit précieux produits de montagne », dont la bosse de chameau, la patte d'ours, la tête de cygne, les lèvres d'orang-outan, le placenta de panthère, la queue de rhinocéros et le tendon de cerf. Ti fut davantage impressionné par le coût de tout cela que par la saveur particulière des mets. Sa curiosité allait plutôt à des détails aperçus en ville, comme la signification du symbole représenté sur les lampions que certains habitants suspendaient au-dessus de leur porche.

— Je n'ai rien remarqué, dit M. Ning. Vous savez, les fabricants

y tracent n'importe quoi pourvu que ça fasse joli !

Ti jugea son manque de curiosité à la limite de la faute professionnelle. Comment pouvait-il espérer appréhender les délinquants s'il en savait si peu sur les mœurs de ses administrés ? Comme le disaient sûrement les maximes de sagesse dont on se plaisait à l'abrutir, la curiosité était la première qualité d'un enquêteur. Quant aux autres convives, ils ne lui furent d'aucune aide. Ils étaient là, pour la plupart, depuis moins de cinq ans. Ti supposa que l'expansion notoire de la région avait attiré de nouveaux habitants.

C'était la ville la plus tranquille de Chine, et pourtant Ti était là pour mettre la main sur le criminel le plus recherché de l'empire !

— Quelle chance ai-je eue de débarquer dans un lieu aussi paisible ! s'extasia-t-il.

Zi Liang, le trésorier, rougit violemment. Ti eut l'impression qu'il ne partageait pas tout à fait cet avis.

— En serait-il autrement ? demanda-t-il alors qu'on apportait les « huit précieuses plantes », l'hydne hérisson, la trémelle, la morille, le champignon à tête de cygne et leurs compagnons du sous-bois.

M. Zi jeta un coup d'œil à son supérieur.

— Je ne puis me permettre de contredire la bonne opinion que Votre Excellence a de notre petite cité.

Ti se tourna vers le sous-préfet.

— Ne craignez pas de me faire part de vos problèmes. Cela restera entre vous et moi, assura-t-il, ravi de voir se fissurer la façade trop lisse du juge local.

Ce dernier, surtout préoccupé de ses champignons rares, fit signe à son subordonné qu'il pouvait poursuivre. L'intéressé parut soulagé.

— Il existe un ruffian qui résiste à notre bonne volonté, avoua le petit fonctionnaire.

L'impôt qu'il se chargeait de récolter était régulièrement ponctionné par une main inconnue. Ces vols ne les empêchaient pas d'envoyer chaque année à la capitale la somme que le ministère s'attendait à toucher, aussi n'avaient-ils jamais eu de problème avec la hiérarchie. Pourtant, les taxes récoltées sur les entrées de marchandises, sur la dimension des propriétés et sur le nombre de bêtes étaient bien plus importantes.

Ti en déduisit que Chang-an ne connaissait pas la véritable richesse de cette ville. Se trompait-elle aussi sur d'autres paramètres ?

Les vols étaient chaque fois perpétrés dans la salle du trésor, qui était fermée, et dont seul le trésorier avait la clé. Comme c'était lui qui dénonçait le vol, Ti l'élimina de sa liste de suspects, qui se réduisit par conséquent à rien.

Il promit à son hôte d'étudier cette affaire en personne : ce serait

sa façon de lui montrer sa gratitude pour son accueil si attentionné. M. Ning le remercia pour la forme, mais l'invité sentit bien que le détournement des redevances ne l'intéressait pas davantage que les autres points de gestion évoqués par le commissaire. Ces exactions ne nuisaient nullement à son confort. On leur apporta une série de gâteaux, eux aussi très raffinés, qui n'auraient pas déparé la table d'un prince du sang. Il y avait de la purée sucrée de petits pois, des petits pains de farine de marron, un millefeuille, et une galette à la viande hachée dont Ti se fit remettre une part pour emporter : il connaissait, à l'auberge, une duchesse friande de douceurs qui avait bien besoin d'être amadouée.

Ce qu'il ne s'expliquait pas, c'était comment un magistrat aussi débonnaire avait pu faire de sa ville un exemple de prospérité. Il se demanda si sa propre façon de gérer ses districts n'avait pas été erronée depuis le début. Peut-être suffisait-il de créer une ambiance agréable pour voir les événements s'enchaîner selon le vœu du Ciel ? Tout cela avait quelque chose d'horripilant.

— Quel est le secret de votre réussite ? finit-il par demander.

— Le sel. La céramique, répondit son hôte d'un air mystérieux.

— Plaît-il ?

Le sous-préfet baissa la voix, comme s'il lui révélait l'un des huit secrets du Tao de Jade :

— Avec la glaise, nos fabriques produisent des récipients en terre cuite. Dans ces récipients, nous mettons le sel de nos puits. Nous envoyons le tout à Chang-an et vers les autres villes, et nous faisons d'une pierre deux coups !

Ti se demanda si cet homme se moquait de lui ou s'il avait véritablement trouvé la formule idéale pour enrichir toute une bourgade.

IX

Ti empêche un cambriolage ; il n'empêche pas un meurtre.

La nuit était avancée quand Ti rentra à l'auberge. Il avait feint un mal de tête pour quitter le banquet. De fait, l'énumération des vertus du sous-préfet aurait fini par lui donner réellement la migraine. Il remâcha son ressentiment tout au long du chemin. Une fois encore, les *Maximes de sagesse* se révélaient frappées au coin du bon sens. Elles lui avaient recommandé de se défier des personnages situés moins haut que lui ; c'était un conseil qu'il allait se faire un plaisir de suivre.

Muni de la lampe à huile prêtée par le portier, il se dirigea en grommelant vers la petite loge miteuse dont un fonctionnaire honnête avait le devoir de se contenter. Une lumière brillait à l'une des fenêtres du logement loué à grands frais par son épouse. Il éprouva le besoin de s'entendre rappeler combien il avait été un juge dévoué à ses administrés. N'ayant hélas que sa Première sous la main pour cet usage, il s'engagea dans l'escalier. La part de gâteau à la viande qu'il apportait fournirait le prétexte de cette entrevue nocturne.

À peine eut-il mis le pied sur la première marche qu'un bruit inattendu lui fit lever la tête. Une ombre déboula du premier en trombe, le bouscula violemment et poursuivit sa course vers la cour arborée.

C'était plus que Ti ne pouvait en supporter. L'aigreur accumulée au long de la soirée se changea en fureur. Ses doigts se crispèrent sur la lampe à huile, qu'il projeta de toutes ses forces en direction du fuyard. Celui-ci la reçut à l'arrière du crâne alors qu'il s'apprêtait à disparaître en direction du vestibule et s'effondra sur le dallage.

« Par la barbe de Confucius ! Je l'ai tué ! » se dit Ti avec horreur. Il représentait à lui seul toute la criminalité de cette petite ville ! Le portier, attiré par le bruit, se figea devant le corps étendu sur le sol.

— Un accident ! s'empessa d'expliquer le « commerçant en grains ». Cet homme courait, il est tombé. Y a-t-il une pièce où nous pourrions le déposer, le temps qu'il reprenne ses esprits ?

L'employé partit chercher la clé de la resserre du premier, où l'on entreposait le mobilier à réparer. Les lieutenants du magistrat surgirent à ce moment.

— J'ai tué un homme ! leur avoua-t-il à mi-voix.

Ils transportèrent le cadavre à l'étage en espérant que le valet ne

se montrerait pas trop curieux. Ti se demandait pour sa part comment il allait se tirer d'un si mauvais pas, dans une ville où le crime était presque inconnu avant son arrivée.

Un tintement attira l'attention de Tsiao Tai. Une paire de bracelets de femme venait de tomber d'une des manches du défunt. Il la ramassa et la coinça dans sa ceinture.

La resserre était une sorte de vaste placard pourvu d'une petite fenêtre et sentant la poussière. Le portier leur laissa deux lanternes et retourna à son poste, dans le vestibule.

Ils examinèrent le corps, bien qu'on y vît assez mal. L'homme était vêtu de noir, jusqu'au bonnet, et portait une culotte, à la manière des paysans, ce qui lui avait permis de se déplacer aussi vite.

— Il n'est pas mort, noble juge, dit Tsiao Tai. De plus, il y a tout lieu de croire qu'il s'agit d'un voleur.

Ti ordonna qu'on lui fît reprendre conscience. Ma Jong se mit à le secouer avec vigueur par les épaules jusqu'à ce qu'il ouvrît les yeux.

— Où suis-je ? articula l'inconnu.

— Dans les enfers réservés aux voleurs ! rugit le mandarin, d'autant plus en colère qu'il s'était cru coupable d'un meurtre par sa faute.

Avec sa longue barbe noire et son vêtement de soirée, Ti avait tout du dieu des enfers tel qu'on pouvait en voir des représentations dans les temples.

— Je supplie Votre Seigneurie de m'épargner ! dit l'ancien défunt. Je ne suis qu'un malheureux mendiant tenté par l'occasion !

Ti songea qu'ils devaient l'emmener au yamen. Cette histoire était du ressort du juge local. Et tant mieux si ses gardes le dérangeaient en plein banquet !

— Une petite ville sans histoire, hein ? ironisa-t-il.

Tandis que ses lieutenants liaient les mains du voleur derrière son dos, Ti remarqua un tatouage sur son bras. Il ressemblait à ceux qu'on se faisait faire lors de l'entrée dans une confrérie secrète. Depuis sa chute, sa chemise était ouverte sur un buste musclé, marqué de cicatrices longues et fines qui laissèrent le mandarin songeur. C'étaient les marques typiques d'un homme qui s'entraîne aux arts martiaux depuis l'enfance.

— Tu n'es pas un simple voleur, dit Ti. Tu es un assassin. J'en ai jugé des dizaines, comme toi !

L'expression du malfrat changea. Le rat d'hôtel se mua sous leurs yeux en criminel retors, faux et obstiné.

— Vous n'obtiendrez rien de moi, grogna-t-il. Aussi vrai que je me nomme « Éclair audacieux » !

Ce surnom flatteur rappela à Ti leur visite à une certaine boutique où l'emphase était une marque de fabrique.

— Ah oui ? Si tu ne parles pas, je te livre à « Vipère maligne », le fameux bourreau du Huabei. Le dernier dont il s'est occupé a mis trois jours à mourir. Il est tellement cruel que les juges ont renoncé à l'employer : le public s'évanouissait !

Leur prisonnier se tourna vers celui que le mandarin désignait. Son regard croisa celui de « Vipère maligne », que ce surnom rendait moins amène que jamais. Les yeux effilés de l'ancien escroc, qui le dévisageait en tirant doucement sur les trois poils de sa verrue, suscitèrent une grande appréhension.

— Dis-moi qui t'envoie ou je lui recommande de s'occuper de toi tout spécialement, menaça le maître du tueur pervers, qui paraissait déjà choisir parmi les mille tortures de son arsenal.

Après avoir dégluti péniblement, le voleur opta pour une attitude prudente.

— Même si je connaissais le nom de mon commanditaire, je ne pourrais pas vous le donner : c'est contraire à notre code d'honneur. Je peux seulement vous dire le nom de la cible.

C'était déjà ça. Ti fit signe à sa bête humaine de s'écarter. Visiblement soulagé, leur prisonnier leur révéla qu'il avait été engagé pour tuer une femme.

— Quelle femme ? demanda Ti, prêt à lâcher son fauve en cas de résistance.

— Une veuve, murmura le bandit à contrecœur.

Ce fut cette fois Tsiao Tai qui frémit. La belle Jiao lui avait bien dit qu'elle craignait pour sa vie ! Était-il possible que ce fou de Ren...

— Quelle veuve, crapule ! hurla-t-il dans les oreilles de l'assassin, à la grande surprise de Ti, qui l'avait rarement vu prendre aussi à cœur l'une de leurs enquêtes.

Le dément sanguinaire à la verrue fit un pas vers le prisonnier. Celui-ci tenta de reculer, mais se trouva acculé à la paroi.

— Une dame qui loge ici, dit-il.

Ti fut pris d'un affreux pressentiment. Il réclama les bijoux ramassés par Tsiao Tai. C'étaient les bracelets de jade de son épouse.

— Tsiao ! Ma ! Avec moi ! cria-t-il avant de se précipiter vers le logement du premier.

L'assassin se retrouva seul avec l'horrifiant « Vipère maligne », qui le contemplait de son regard meurtrier.

La suite de dame Lin était dans l'autre aile, et les deux corps de bâtiment ne communiquaient pas. Ils durent descendre au rez-de-chaussée, traverser la cour et courir dans l'autre escalier pour atteindre l'appartement. Ti frappa frénétiquement à la porte avant de se rendre compte qu'elle était ouverte. C'était un décor de catastrophe qui les attendait à l'intérieur. Les coffres étaient renversés, et leur contenu, éparpillé sur le sol. Il n'y avait personne. Où madame

Première pouvait-elle se trouver, à cette heure nocturne ?

— On s'est battu, ici, noble juge ! dit Tsiao Tai.

— Je ne pense pas, répondit son maître. Je crois plutôt que ce cloporte a tout retourné pour trouver des objets de valeur. Ma femme doit être de sortie : c'est la fête, en ville. Il en aura profité pour se servir.

Ils entendirent un grand fracas suivi d'un cri perçant.

— Tao Gan ! s'écria Ti.

Ils regagnèrent en toute hâte la resserre. La tête et les épaules de Tao Gan disparaissaient à travers la fenêtre, dont le papier huilé avait été complètement enfoncé. Il se redressa et posa sur son patron un regard désolé :

— Il a eu tellement peur de moi qu'il s'est jeté par la fenêtre !

— Il faut absolument le rattraper et le faire parler ! s'écria le mandarin.

— Le rattraper, c'est facile, dit son secrétaire. Pour le reste, je ne sais pas...

Ti se pencha à son tour. Le voleur, sans doute entraîné à sauter depuis de grandes hauteurs, se serait tiré d'affaire si des outils n'avaient pas été entreposés en contrebas. Il gisait à terre, immobile.

Quand Ti parvint dans la ruelle qui longeait leur auberge, il vit, à la lueur de sa lanterne, les dents d'une fourche qui traversaient la poitrine du fuyard. Les aveux étaient remis à une éventuelle rencontre dans le monde des ténèbres. Restait à retrouver madame Première, pour laquelle il était de plus en plus inquiet. Soucieux de laisser le corps à la garde de quelqu'un, il s'aperçut que le lecteur n'était pas avec eux. Le portier, en revanche, s'approcha à pas prudents. Il paraissait horrifié, et la présence de ces commerçants bizarres, capables de défenestrer les gens dans des endroits publics, n'était pas faite pour le rassurer.

— Je te confie ce cadavre, rugit l'étrange client. Tu m'en répondras sur ta vie !

L'employé acquiesça avec plus d'empressement qu'il ne l'aurait fait devant un magistrat. Il était à présent convaincu que ce marchand était en réalité un maître de la pègre qui venait de régler son compte à l'un de ses ennemis.

Le mafieux se fit apporter sa vieille épée « Dragon de pluie » et bondit dans l'avenue, à la recherche de son épouse, avec l'espoir que l'assassin n'avait pas eu le temps de commettre son odieux forfait.

Cette quête n'était pas facilitée par l'animation générale. Sous prétexte d'offrir des repas aux Neuf Empereurs, on faisait bombance de tous côtés. On vendait aussi de petits animaux pour l'agrément ou pour la cuisine. Ti remarqua notamment un lot d'adorables chiots de toutes les couleurs, près desquels s'arrêtaient les enfants et les

cuisiniers.

Ces réjouissances dégoûtèrent le mandarin. Comment ces gens pouvaient-ils s'amuser alors que des tueurs à louer se mêlaient à eux pour traquer leurs victimes ? Il aurait voulu battre le tambour pour ordonner à ces gens de rentrer se barricader chez eux.

Ils parvinrent au temple des Murs et Fossés, où dame Lin était peut-être en train de sacrifier aux empereurs célestes. Les fidèles qui éprouvaient plus de respect pour les divinités avaient suspendu au porche des bouts de papiers votifs rédigés par les prêtres. Ma Jong aborda l'un de ces religieux et lui demanda s'il avait vu « une femme hommasse, à l'air emprunté, dans des atours de fête trop voyants ». Son patron haussa le sourcil. Tsiao Tai reformula la question :

— Mon ami veut dire : une belle dame de la noblesse qui promène grand air, accompagnée de sa suivante.

Elle était venue, en effet. Après avoir effectué ses dévotions, elle s'était dirigée vers la rivière, où un orchestre jouait des airs connus. Les quatre hommes achetèrent des lampions et s'engagèrent sur le chemin sinueux qui descendait vers le cours d'eau.

Le sentier n'en finissait pas de tourner à flanc de coteau. Alors qu'ils traversaient un endroit plus sombre, un cri retentit. Tao Gan venait de remarquer des lambeaux d'écharpe en soie accrochés à un buisson. Ils portaient d'évidentes traces de sang. Ti reconnut le brocart de sa femme. Ses jambes lui manquèrent, il dut se raccrocher à Tsiao Tai.

— Malheur à moi ! gémit-il. Une si bonne épouse !

Ils entreprirent de fouiller les fourrés, bien que les lieutenants ne se fissent aucune illusion. Le tueur avait attaqué alors que les deux femmes ne pouvaient espérer aucun secours. C'était ce qu'ils auraient fait, à sa place. Il lui avait été facile de les poignarder. La technique de défense de leur patronne n'avait pas dû peser bien lourd face à un guerrier rompu à toutes les sortes de combats.

— C'est un crime d'une grande lâcheté, seigneur, dit Tsiao Tai en manière de consolation. Ce ver de terre aurait mérité de périr sous la lame du bourreau de Chang-an. Nous jetterons ses restes aux chiens, pour qu'il erre à jamais dans les limbes de l'inframonde !

Ti eut envie de le faire taire à coups de botte. On entendait le cours d'eau couler en contrebas. L'assassin avait dû y jeter les dépouilles pour cacher son forfait. Puis il était retourné à l'hôtel, bien certain de n'être pas dérangé dans son pillage.

Ils dévalèrent le talus. De là où ils se tenaient, on percevait de nouveau la musique dans le lointain. Les musiciens avaient abandonné les airs joyeux pour entamer une mélodie mélancolique qui, dans ces circonstances, prenait l'allure d'une marche funèbre.

Ti était encombré de son épée. À quoi servait la meilleure des

armes en l'absence d'un adversaire contre qui s'en servir ? Il se sentait ridicule. Il eut l'impression d'être en train de se perdre, faute de pouvoir rassembler ses esprits. Il interrompit ses recherches, s'immobilisa et tenta de visualiser la scène malgré l'obscurité. Le tueur les avait suivies jusqu'ici. Il avait attendu l'instant propice et les avait attaquées dans ce coin à l'écart de l'animation générale. Les deux femmes, blessées peut-être, avaient pu tomber à la renverse au bas de la butte.

Ti descendit sur la rive et baissa les yeux, aussitôt imité par ses hommes. Ils repérèrent effectivement dans la boue des traces de piétinements.

— C'est bizarre, noble juge, dit Ma Jong. Les pas vont jusqu'à l'eau, mais n'en reviennent pas.

— Tais-toi ! lui souffla Tsiao Tai. Il a dû les noyer et repartir tout seul.

Ti sentait confusément qu'il existait une autre éventualité. Il se frappa le front.

— Il ne sait pas nager ! C'est un homme des montagnes ! Il a reçu une formation d'élite, il est rompu à tous les arts martiaux, mais il ne sait pas nager !

Il se mit à parcourir la berge, le regard fixé au sol, qu'éclairait à peine son lampion.

— Il y a une chance que ma douce compagne soit encore en vie. Voyez ces empreintes ! Son assaillant a remonté le cours de la rivière dans l'espoir de rencontrer un pont ou gué. S'il n'y en a pas, elle a pu lui échapper !

Ils suivirent la berge sur une centaine de pas sans rien rencontrer. Comme ils commençaient à perdre espoir, ils entendirent des appels. C'était hélas une voix d'homme, celle de Tao Gan. L'ancien escroc avait eu l'idée de partir dans le sens opposé, en aval, et avait trouvé une barque. Tsiao Tai aida leur patron à y prendre place, tandis que Ma Jong entra dans l'eau pour les pousser. Ils eurent bientôt la confirmation que le lit de la rivière était trop profond pour le franchir à sec : un grand gaillard comme son lieutenant n'y avait pas pied.

Celui-ci les poussa jusqu'à la rive opposée, tout aussi boueuse que l'autre. Tsiao Tai soutint le mandarin jusqu'à la terre ferme, et ils se mirent à appeler dame Lin.

— Par ici ! fit une voix grave.

Ils échangèrent des regards perplexes : c'était un homme qui leur répondait. Ils se dirigèrent dans cette direction, la main sur leurs armes. Au bout d'un moment, une silhouette informe et trempée jaillit de l'ombre comme une sorcière lacustre d'un coquillage hanté. L'apparition, dont l'épaisse chevelure mouillée tombait sur le visage, s'avança vers eux d'un pas pesant. Les lieutenants eurent un

mouvement de recul.

— Les dieux soient remerciés ! s'écria Ti. Vous êtes saine et sauve !

— Vous le voyez, grogna la créature en repoussant une mèche qui l'empêchait d'y voir clair. Je suis gelée, j'ai cru me noyer, mes vêtements sont fichus, le souvenir de cette nuit ne s'effacera jamais de ma mémoire, j'ai dû tirer cette cruche – elle eut un geste vers sa suivante, tapie derrière elle – qui sait à peine nager, mais la divine Ba[21] et Ch'ang-O la Miséricordieuse[22] m'ont épargné le pire : je suis saine et sauve.

Tao Gan avait conservé le tissu maculé découvert dans les buissons :

— Mais... bredouilla-t-il. Le sang sur votre écharpe ?

La suivante se mit à pousser des gémissements lamentables.

— C'est elle qui est blessée ? demanda Ti avec un certain soulagement.

— Non, dit sa femme en l'écartant pour aller s'asseoir dans la barque, où elle se laissa tomber avec lourdeur. Ils vendaient des chiots, au marché. Roseau en a trouvé un mignon, je le lui ai acheté. Je l'avais dans les bras quand ce monstre s'est jeté sur moi avec son couteau. C'est l'animal qui a tout pris.

La suivante redoubla de sanglots.

— Nous ferons une offrande pour l'âme du chien qui vous a sauvé la vie, promit Ti.

Il ne s'expliquait toujours pas comment ces deux faibles femmes avaient repoussé un assaillant dont le métier était de donner la mort.

— Nous n'avons rien fait, dit sa Première en essorant sa chevelure par-dessus bord. C'est lui qui nous a sauvées.

Elle pointa l'index sur un personnage couvert de boue, empêtré dans les plantes qui bordaient la rivière. Ils reconnurent le lecteur balaféré.

Elles l'avaient rencontré alors qu'elles s'apprêtaient à quitter l'auberge. L'employé du censorat s'était présenté avec la plus parfaite politesse. Comme elle désirait s'attacher un entourage digne de son rang d'emprunt, madame Première l'avait invité à les accompagner dans leurs visites pieuses, qui avaient débuté avec une dégustation de gâteaux et auraient dû s'achever par le concert champêtre. Elle saisit la manche de son mari d'une main maculée de terre pour l'attirer près d'elle :

— Il est plus fort qu'il n'en a l'air. Vous devriez l'engager.

Au moment de l'attaque, il les avait poussées vers la rivière et était parvenu à retenir un moment l'assassin.

— Il lui a lancé deux phrases que je n'ai pas comprises, mais qui l'ont désarçonné, c'est sûr ! Quelque invocation magique, je pense.

Ces brefs instants leur avaient permis de s'engager dans l'eau noire et glacée, où l'assassin avait perdu leur trace. Ti alla s'incliner très bas devant ce petit fonctionnaire insignifiant qui venait de sauver son épouse.

— Je suis votre obligé pour la vie, assura-t-il. Quel que soit votre souhait, considérez-le comme exaucé.

Le lecteur voulut dire quelque chose.

— Oui, oui, je sais, le coupa Ti : vos maximes valent mieux qu'un glaive pour combattre les bandits, vous venez de le démontrer. Pour votre récompense, et pour me punir d'en avoir douté, vous m'en lirez deux chapitres demain matin.

Un sourire radieux illumina la figure de son subordonné.

De retour à l'auberge, ils virent que le portier avait fait prévenir le yamen. Un grand costaud en uniforme des sbires gardait l'entrée. L'arrivée de cette troupe dépenaillée, au milieu de laquelle se tenaient deux femmes trempées, lui parut infiniment suspecte. Il leur barra le passage.

L'heure n'était plus à l'incognito. Sur un signe de son patron, Tsiao Tai clama d'une voix forte, à la manière des hérauts qui précédaient les mandarins en déplacement :

— Écartez-vous devant Son Excellence Ti Jen-tsie, commissaire-inspecteur extraordinaire du censorat, chargé de propager la majesté et d'exterminer les récalcitrants !

Ces titres ronflants et le ton sans appel sur lequel ils étaient déclinés eurent sur le sbire l'effet voulu. Il s'écarta et s'inclina humblement devant ce qui ressemblait diablement à un marchand de grains en gros, ses employés débraillés et ses deux femmes sorties d'un bain forcé. Ce groupe improbable se hâta de pénétrer à l'intérieur pour aller se changer.

Comme Ti s'en était douté, le sous-préfet n'avait pas jugé bon d'abandonner ses invités pour un événement aussi bénin qu'un cambriolage suivi de mort violente. Au reste, peu de magistrats se déplaçaient aussi volontiers que lui. Seule une délégation de cinq ou six gardes armés de lances avait investi l'établissement. Leur première préoccupation avait été de porter le corps dans la cour, au grand déplaisir du mandarin, qui aimait toujours mieux examiner les morts sur les lieux et dans la position du décès. Ils l'avaient étendu sur une table en pierre, entre des flambeaux qui donnaient à tout cela une allure de veillée funèbre.

Ti voulait absolument identifier l'homme qui avait attenté à la vie de sa Première, aussi se livra-t-il à un examen en détail. Le vêtement noir recelait un nombre incroyable de poches et d'anneaux où dissimuler des armes en tout genre : lames de tailles diverses, lacets, fronde, et même un double bâton court, dont Ti connaissait

l'existence par ouï-dire. La peau portait de multiples cicatrices semblables à celles qu'il avait déjà vues. Autour de son cou était nouée une lanière de cuir à laquelle pendait un bijou en ivoire. Sur une face était gravée une tête de bœuf. Sur l'autre, l'artiste avait inscrit ces mots : « Valeureux frère Éclair audacieux ».

L'assassin n'avait plus rien à lui dire, sa confession était terminée ; Ti autorisa les gardes à l'emporter au yamen.

Il était temps d'aller voir comment son épouse se remettait de ses déboires. Ma Jong gardait la porte, sa massue à la main. Ti trouva dame Lin assise sur son lit, seule, au milieu du désordre qui régnait dans son appartement, et contemplait son intérieur sens dessus dessous d'un œil outré.

— Ma chère épouse se sent-elle mieux ?

— Cela va vous coûter une robe neuve, à notre retour. Toute en brocart. J'avais promis de la rapporter sans la moindre tache !

— Puis-je rappeler à ma chère épouse qu'elle est venue de son plein gré, contre ma volonté ?

Madame Première se mit à rognonner. Ses cheveux défaits tombaient épars sur ses épaules, un état insupportable pour une dame de sa qualité. Elle ne pouvait se coiffer elle-même, vu la masse. Or, elle avait envoyé sa suivante lui acheter une soupe chaude, dans la rue, et Roseau tardait un peu.

— Elle aura poussé jusqu'au temple pour remercier le chien d'avoir donné sa vie pour vous, dit Ti.

Il lui annonça qu'il avait deux excellentes nouvelles. Il lui rendit d'abord ses bracelets de jade, repris à son agresseur.

— Et la seconde excellente nouvelle ? demanda dame Lin.

Il tira de sa manche le petit paquet rapporté du yamen.

— Je vous ai gardé une part de gâteau à la viande.

X

Une chambre au trésor livre son secret ; Ti fait une curieuse cuisine avec du sel, des pots et une communauté de moines.

La première pensée du juge Ti, le lendemain matin, fut d'aller vérifier que la nuit de sa Première s'était mieux terminée qu'elle n'avait commencé. Il fut rassuré de voir sa chère compagne installée devant une collation de crêpes frites, qu'un valet de l'auberge était allé lui chercher. La petite Roseau, en revanche, n'avait pas reparu. Dame Lin ignorait comment elle allait agencer le chignon compliqué de sa coiffure. Elle en tirait des considérations désabusées sur la fidélité du personnel et le manque de vertu de l'être humain :

— Elle a eu très peur, hier. Elle m'aura quittée à la première occasion. Voyez comme on est récompensé des bontés qu'on a pour les gens !

Les hommes du mandarin avaient pour consigne de se relayer sur son seuil. Ti lui interdit de quitter l'étage sans le prévenir. Elle haussa les épaules. Dans l'état où elle était, hirsute, contrainte de se maquiller elle-même devant un miroir en bronze où il lui semblait qu'un monstre la dévisageait, vêtue d'habits froissés, elle aimait mieux périr sous le poignard d'un assassin que paraître en public.

Le lecteur entra à petits pas, son livre sous le bras. Il portait une robe impeccable et venait à l'évidence cueillir sa récompense, sourire aux lèvres :

— J'ai pensé que l'honorable épouse de mon maître serait heureuse de profiter de cet enseignement.

— Mais bien sûr ! répondit celle-ci. Je n'ai rien à refuser à mon sauveur.

Son époux songea qu'elle ne savait pas à quoi elle s'engageait de cette manière inconsidérée. Il fit signe au balafré de s'asseoir sur un tabouret et se recueillit en prévision du pensum. L'employé du censurat ouvrit le manuel sur ses genoux et commença sa lecture :

— « Quand l'enquêteur se trouve face à une énigme insoluble, c'est en général qu'il a négligé de prendre en compte la duplicité de la nature humaine, où se cache la solution à toute chose. Ce qui paraît blanc de prime abord se révèle noir lorsqu'on gratte la surface. De même, il se gardera des faux dévots, qui dissimulent leurs vices sous un vernis de religiosité, et plus encore des vrais dévots, chez qui la foi

prend le pas sur la conscience morale. »

Madame Première était stupéfaite. Il lui était difficile d'imaginer quelle lubie était venue au Yushitai pour infliger à son mari l'utilisation d'un tel manuel, alors qu'il avait arrêté tant de criminels par la seule force de son intelligence. C'était tout le paradoxe de leur civilisation, qui estimait davantage un grimoire rédigé par des lettrés que les efforts empiriques d'un homme de terrain.

— Eh bien ! Vous voilà bardé ! lança-t-elle gaiement à son conjoint, dont la sombre figure valait tous les spectacles de marionnettes.

Ti se leva. Le devoir l'appelait au yamen pour son enquête, et cela tombait bien, car il avait de l'acrimonie à dépenser contre les malfaiteurs.

Il commença par frapper à la porte de la loge occupée par Tao Gan. Ce repris de justice lui paraissait tout indiqué pour l'assister :

— J'ai une affaire de vol ! annonça Ti quand la face ensommeillée de son secrétaire apparut dans l'entrebâillement. C'est l'occasion de me faire oublier tes frasques de l'autre jour !

Il prit la direction du tribunal, suivi de son assistant. Celui-ci s'arrêta deux ou trois fois pour acheter des gâteaux des Neuf Empereurs, qu'il négocia à la moitié du prix, au motif que la fête était passée.

Le yamen de Liquean était encore plus charmant en début de journée qu'aux flambeaux. Ti s'aperçut qu'on avait tout repeint depuis peu et qu'une extension avait été ajoutée. Dans la cour, des jardiniers déchargeaient une carriole de plantes en pots. On aurait dit le palais de quelque noble plutôt que le siège d'une administration cantonale. Il se demanda avec regret si les chambres d'amis étaient aussi confortables qu'il le supposait.

Il fut reçu par le trésorier. Zi Liang, gêné, demanda s'il devait faire réveiller le sous-préfet, qui se remettait des « fatigues imposées par ses fonctions ». Ti devina qu'il payait ses excès de la nuit. Ces sortes de libations, un jour de fête qui plus est, pouvaient se prolonger jusqu'à l'aube. Le mandarin en avait même connu qui duraient trois jours. Il n'avait guère envie, de toute façon, d'entendre un juge migraineux lui expliquer que sa ville était un « modèle de tranquillité ».

Ti voulait voir le lieu du vol. On le conduisit à une énorme double porte garnie de fer.

— C'est un endroit secret où ne sont admises que des personnes de confiance, lui assura le trésorier en décrochant de sa ceinture une grosse clé qu'on ne pouvait guère lui dérober sans qu'il s'en aperçût.

Ti jeta un coup d'œil à Tao Gan, imperturbable malgré l'expression « personnes de confiance », qui n'était certainement pas

faite pour le décrire. L'argentier du district aurait eu un malaise s'il avait su quel genre d'individu il faisait pénétrer dans son sanctuaire inviolable.

La pièce était petite mais haute, et plongée dans la pénombre, étant donné l'absence de fenêtre. Les deux seules façons d'y pénétrer étaient de défoncer l'une des parois, ce qui aurait laissé des traces évidentes, et par la porte. Tandis que Zi Liang lui montrait les coffres, Ti ordonna à son secrétaire de palper les pierres du mur une par une pour débusquer un éventuel passage secret. Le plafond garni de grosses poutres pouvait être éliminé d'office, ainsi que le sol, recouvert de dalles épaisses. On aurait pu entreposer dans ce réduit les exemplaires originaux des Classiques du Tao sans craindre pour la perpétuation de la foi.

Le mandarin se pencha sur les serrures des coffres pendant que son secrétaire jouait les araignées le long des murs. Il s'agissait de caisses ferrées comme Ti en avait utilisé lui-même dans chacune des villes qu'il avait administrées : elles répondaient aux critères précis imposés par le ministère. Le trésorier en ouvrit une, qui était pleine de sabots d'argent, puis une seconde, remplie de rouleaux de soie couramment employés pour les grosses transactions.

— Nos concitoyens s'acquittent le plus souvent en sacs de grains, en épices rares, en animaux de la ferme et en étoffes tissées. Nous convertissons tout cela afin de livrer à Chang-an une somme commode et cohérente.

Ti en déduisit que ce fonctionnaire prenait son métier à cœur. Nombre de cités n'en usaient pas avec autant de zèle. Le problème en était d'autant plus épineux : comment pouvait-on piller une salle du trésor dont seul un homme honnête possédait la clé ?

— Qui entre ici pour déposer les fonds ? demanda Ti.

Zi Liang fit une mine d'enterrement.

— C'est moi, seigneur. Je supplie Votre Excellence de croire en mon innocence. Je suis prêt à expier mon inconséquence sous la hache s'il le faut.

— J'ai vérifié toutes les pierres à ma portée, annonça Tao Gan en tirant sur son habit pour lui rendre un aspect convenable.

— Eh bien, monte sur quelque chose et recommence, rétorqua son patron.

Afin d'atteindre les moellons les plus élevés, son secrétaire grimpa sur un coffre qu'il lui fallut déplacer de mètre en mètre, un travail fastidieux.

— Qui vous assiste dans ces dépôts ? demanda Ti.

— J'ai deux comptables, qui sont les seuls autorisés à manipuler les fonds. Les transferts importants s'effectuent en présence de Son Excellence Ning, évidemment, surtout depuis que ces disparitions ont

jeté une ombre déshonorante sur ma moralité. J'ai la chance que notre bon juge se montre clément envers mon incommensurable bêtise, mais je ne saurai supporter longtemps la honte qui s'abat sur moi. Seule la pensée d'abandonner une épouse, deux concubines aimantes et trois enfants, sans compter les filles, me retient de mettre fin à mes jours.

Il renifla pitoyablement. Ti détestait l'idée de laisser un bon fonctionnaire, mari de quelques femmes et père de trois enfants, sans compter les filles, se sacrifier pour les forfaits d'un voleur sans scrupule. Il le pria de mimer les gestes qu'il effectuait, en lui indiquant la place de chacune des personnes présentes.

Le trésorier suspendit à son cou une écritoire portative qui tenait par une lanière de cuir, et y posa le registre des entrées et sorties. Chaque fois qu'un de ses comptables tirait un objet de son sac, il devait en énoncer la nature à haute voix et attendre que Zi Liang eût coché la ligne correspondante, puis il le rangeait dans le coffre, sous les yeux du juge Ning. Une fois l'opération terminée, le trésorier refermait les caisses avec sa clé. La porte de la salle était alors verrouillée jusqu'à la séance suivante.

Ti reconstitua mentalement la scène tout en lissant d'un geste machinal les longs poils de sa barbe mandarinale.

— Je suppose que les sommes disparues concernent uniquement les sabots d'argent ? dit-il.

Zi Liang était ébahi.

— En effet, seigneur.

Le mandarin venait de comprendre de quelle manière avait été commis le vol et, donc, qui s'en était rendu coupable.

— N'ayez pas peur, Zi Liang. Votre affaire est entre de bonnes mains. Je vous promets de vous rendre justice avant de quitter cette charmante petite ville, dont les particularités locales sont de plus en plus intéressantes. Refermez bien cette grosse porte et ne vous inquiétez plus de rien.

L'intéressé s'inclina très bas avant de raccompagner les visiteurs, l'air aussi abasourdi que reconnaissant.

Ce qui intriguait le plus Ti, c'était qu'il y eût quelque chose à voler dans une bourgade située à l'écart des grandes voies commerciales, où l'agriculture n'offrait rien d'exceptionnel – ni rizières, ni grosses exploitations de vers à soie, par exemple. Elle n'exportait que de grosses potiches en terre cuite, il n'y avait pas de garnison, ce n'était pas un lieu de villégiature pour la noblesse... Autant dire que les dieux de la fortune, pour une raison inexplicable, avaient touché de leurs doigts bienveillants un trou perdu sans le moindre intérêt. Deux vasques en poterie locale trônaient dans le vestibule.

— Ainsi votre belle cité tire sa richesse de ses ustensiles et de

son sel ?

Le trésorier hésita.

— Euh... Oui, seigneur. Depuis que notre magistrat s'est installé ici, tout le monde s'est enrichi miraculeusement. Nos produits partent pour la capitale et l'argent coule à flots.

— Les prières de vos prêtres vous auront sans doute apporté la bénédiction divine. J'imagine que vous avez ici quelque monastère d'une grande élévation spirituelle ?

Si les dieux avaient fait de Liquan leur terre d'élection, ce n'était pas le cas des propagateurs de leurs religions.

— Hormis le temple des Murs et des Fossés, dit M. Zi, nous n'avons qu'une petite communauté installée sur la route de l'Ouest.

— Des bouddhistes, peut-être ? Ils sont partout, de nos jours.

— Non, non, fit évasivement le fonctionnaire.

— Des disciples de Lao Tseu, dans ce cas ? Je suis content de voir que le taoïsme est toujours bien implanté, si près de la capitale.

Zi Liang hocha la tête :

— Du tout.

Ti était à court d'idées. Le trésorier se décida à l'éclairer :

— Si Votre Excellence aime les cultes anciens, elle va être enchantée. Ces gens vénèrent d'antiques déités de notre religion populaire.

— Comme c'est intéressant, dit le mandarin. J'espère avoir le temps de leur rendre une petite visite.

— Je ne saurais trop vous conseiller de les prévenir à l'avance, seigneur. Ils reçoivent très peu, hormis les enfants qui leur sont confiés pour l'éveil à la conscience mystique.

Le mandarin remercia M. Zi de ces intéressantes précisions et prit congé. Une fois dans la rue, Tao Gan remarqua, dans l'œil de son patron, une lueur caractéristique.

— Votre Excellence a dissipé le mystère, n'est-ce pas ?

— Ah, mon bon Tao ! Si toutes les affaires étaient aussi limpides, mon travail serait pareil au champ de pavots où vivent les Huit Immortels.

Son assistant le supplia de lui donner un indice.

— Les vols ont commencé depuis que le juge Ning est entré en fonction, dit Ti ; c'est depuis cette époque que la ville connaît l'opulence. En traçant la ligne qui unit ces deux points, tu trouveras aisément la solution du problème.

Tao Gan, qui n'avait pas, comme lui, remporté de concours impérial dans la section des mathématiques, était complètement dépassé. Son maître finit par accéder à ses prières.

— C'est évident, voyons ! Par un moyen qu'il me faudra bien déterminer un jour, Ning Yutang est parvenu à changer en peu de

temps ce coin de province en une contrée florissante. Il a souhaité récupérer une large part des richesses qu'il engrangeait pour l'État. Il lui fallait donc la prélever avant le départ des fonds. L'honnêteté un peu niaise de son trésorier lui fournissait la meilleure couverture possible. Les deux comptables ne sont hélas pas aussi incorruptibles. Voici ce qui se passe lorsqu'on dépose l'argent dans la salle hermétique. Zi Liang a le nez dans ses écritures. Pendant qu'il est occupé à cocher la bonne ligne, les sabots d'argent passent de main en main. Mais, au lieu de finir leur trajet dans la caisse, certains d'entre eux atterrissent dans la doublure de l'épaisse robe de brocart que porte notre ami Ning. Les rouleaux de soie, trop encombrants, restent sur place. La capitale reçoit la somme habituelle, et si quelqu'un dépose une réclamation, le bon M. Zi est prêt à se sacrifier à la place des voleurs !

Tao Gan était éberlué tant par la simplicité du vol que par l'ingéniosité de son patron. Il ne put se défendre d'un certain regret. Comme il leur aurait été facile de s'enrichir eux aussi, si Ti avait été moins imprégné de ses devoirs !

— Pourtant, ma démonstration a un point faible, dit ce dernier.

— Lequel, seigneur ?

— Je n'ai aucun moyen de prouver son exactitude.

— L'infâme Ning Yutang va s'en tirer, alors ? s'exclama le secrétaire.

— Mon bon Tao, répondit le mandarin, si Confucius nous apprend quelque chose, c'est que les méchants sont toujours piégés par le poids de leurs mauvaises actions. Ning a alourdi sa conscience de ses méfaits. Je serais fort surpris qu'elle ne l'entraîne vers l'abîme d'une façon ou d'une autre. Surtout si un magistrat tel que moi se trouve là pour l'y aider un peu. Pour l'instant, j'aimerais voir d'un peu plus près en quoi consiste l'étonnante prospérité de Liquan !

Ils s'achetèrent des chapeaux de jonc tressé, quelques provisions et des Calebasses pleines d'eau, et s'en allèrent faire quelques pas dans la campagne.

Il ne leur fut pas nécessaire de s'éloigner beaucoup pour rencontrer les premières exploitations de sel. Ti avait déjà visité les grandes mines des montagnes, où des condamnés perçaient des galeries qui s'enfonçaient profondément dans les entrailles de la terre, à la recherche du précieux condiment. Les installations qu'il avait sous les yeux étaient plus rudimentaires, quoique d'un usage tout aussi fastidieux. Les paysans tiraient l'eau de puits creusés près de la rivière. Ils l'emportaient chez eux dans des barriques en bois et la versaient dans leurs cours, qui se changeaient en bassins. Ils laissaient la saumure se concentrer, puis la répandaient dans leurs champs, où l'eau s'évaporait sous le soleil pour laisser un résidu blanc qu'il

suffisait de ramasser. Tao Gan avait une théorie sur l'origine de cette matière :

— On dit que ce sel est le même que celui de la mer ; que, à une époque reculée, les eaux recouvraient toutes les terres, et que les hommes d'alors avaient des écailles et des queues de poisson.

— C'est vrai, confirma Ti. De plus, ils étaient muets, ce qui reposait les oreilles de leurs magistrats.

Il se baissa pour prendre une poignée de cristaux et la fit glisser entre ses doigts.

— Hum. Qualité courante. Ce n'est même pas ce précieux sel rose que l'on trouve sur cette montagne de l'Ouest que les barbares appellent Himalaya. Il doit falloir en vendre beaucoup pour faire fortune !

Un peu plus loin, ils tombèrent sur la carrière de terre glaise, avec ses ateliers de poterie et ses fours gigantesques. C'était de là que les potiches remplies de sel partaient pour l'exportation sur des chars à bœufs. Pour l'heure, tout était arrêté, l'endroit était désert en ce lendemain de fête. Un énorme pot attendait sous un auvent. Ti avisa des caisses en bois, qu'il empila. Puis il se munit d'un outil à long manche.

— Aide-moi à monter ! ordonna-t-il à Tao Gan.

Son secrétaire posa les deux mains sur l'auguste postérieur de son maître pour lui permettre de s'élever jusqu'au sommet de l'assemblage. Le juge atteignit le couvercle de la potiche, l'ôta et enfonça son bâton à l'intérieur. Ça ne passait pas.

— Il y a quelque chose, là-dedans, dit Ti.

Il descendit de son promontoire. Les deux hommes s'arc-boutèrent contre la céramique et poussèrent de toutes leurs forces. Comme la base était assez étroite, elle finit par se renverser, malgré son poids. Le sel commença de s'en écouler. Et, au milieu du flot de sel, une main apparut, puis un bras, qui se déplaça.

Après être restés un moment pétrifiés par l'horreur de ce spectacle, les enquêteurs saisirent le membre et tirèrent dessus pour dégager le cadavre.

— Oh, mais nous nous connaissons ! dit Ti. C'est l'honorable policier de troisième rang Lu Pei !

Une fois que son maître eut ôté une partie de la matière blanche dont le visage était couvert, Tao Gan reconnut à son tour l'espion rencontré dans le restaurant du cousin Ma.

— Nous ne saurons jamais quelle piste il suivait, finalement, remarqua-t-il.

Ti était très admiratif du procédé. Les assassins du pauvre Lu avaient répondu à la principale difficulté qui se présente aux meurtriers : que faire du cadavre ?

— Pourquoi s'en débarrasser, alors qu'on peut simplement le conserver chez soi dans la saumure ? Quel progrès pour l'art du crime !

— Jamais plus je ne mangerai de sel, noble juge, jura Tao Gan. Pourquoi ne l'ont-ils pas simplement enterré quelque part ?

Ti commençait à croire que la présence de cette dépouille n'était pas le résultat du meurtre, mais bien sa motivation :

— Si je te tuais, maintenant, d'un coup de couteau, j'aimerais bien qu'on me fournisse un défunt mort d'une chute, par exemple ; surtout si ce décès est plus récent et m'offre un alibi ! C'est magnifique ! Ceux qui exportent ces vases ont haussé le meurtre au niveau d'une industrie !

Il était encore plus enthousiaste que le jour où il avait découvert la finesse de la pensée confucéenne. Tao Gan en était presque effrayé.

— Je ne sais pas qui est derrière tout cela, dit Ti, mais c'est un adversaire à ma mesure.

— Le sous-préfet Ning, certainement, suggéra son assistant.

Ti balaya l'hypothèse d'un geste. Un homme qui se préoccupait tant de cuisine, de femmes et de métaux précieux ne pouvait être, à son avis, un assassin de génie.

— Ning Yutang est la plus grosse potiche de cette ville, assura-t-il.

À la grande surprise de Tao Gan, son maître reprit sa promenade dans la campagne.

— Ne devrions-nous pas rentrer en ville pour alerter les autorités ? s'étonna-t-il.

— Nous n'allons alerter personne, répondit placidement le mandarin. Je tiens avant tout à savoir quelle est cette communauté mystérieuse qui s'est établie un peu plus loin. Tu peux rester m'attendre ici, si tu préfères.

Tao Gan hésita, puis le rattrapa en trotinant : il ne tenait nullement à tenir compagnie aux cadavres.

Ils atteignirent un bâtiment entièrement ceint de murs peints à la chaux. Sur le fronton du portail, on avait représenté en bas-relief une tête de bœuf, symbole de puissance et de ténacité.

— C'est la bonne adresse, dit Ti, qui se souvenait très bien d'avoir vu la même figure sur le collier en ivoire pendu au cou de l'assassin de sa femme. J'ai des raisons de croire que ces lieux abritent des bandits d'une virulence inusitée.

Il jeta un coup d'œil alentour, à la recherche d'un point élevé.

— Tu as bien fait de venir, mon bon Tao. Ma robe n'est pas du tout commode pour grimper aux arbres.

Tao Gan, bien qu'il eût lui aussi passé l'âge de ce genre de plaisir, se hissa parmi les branches, tandis que son maître lui criait

« plus haut ! plus haut ! » chaque fois qu'il s'arrêtait pour jauger avec effroi la distance qui le séparait du sol. Parvenu aussi près de la cime qu'il était possible, il se tourna vers l'espèce de monastère dont les bâtiments se dressaient à ses pieds. Au centre, devant l'entrée d'une pagode, on avait érigé un dieu de pierre, vêtu d'une peau de bête, avec six bras, quatre yeux, une tête de métal de forme bovine et des sabots. À ses pieds reposait un petit tas de pierres.

— Ce doit être Chiyou, un ancien dieu de la guerre dont parlent des récits antiques, commenta le mandarin.

— Je vois un groupe d'enfants qui marchent en file.

— Sans doute les garçons qu'on leur confie pour les initier aux enseignements religieux.

— Drôle de religion, dans ce cas ! dit Tao Gan.

Il les voyait s'attaquer les uns les autres sous l'œil attentif de leurs maîtres. Des prises de combat à main nue, ils passèrent au lancer de couteau sur des cibles de forme humaine. Le secrétaire du magistrat en eut froid dans le dos. Le thème général de la leçon était très clair. Il s'agissait des mille manières efficaces d'assassiner son prochain. Il se baissa vers le mandarin et chuchota :

— Les maîtres sont en pantalon et veste noirs, comme notre tueur d'hier.

Ti se rembrunit.

— Dans ce cas, nous avons un problème bien plus grave que toutes les salaisons de cadavres du monde. Tu peux revenir.

Son assistant tomba de son arbre plutôt qu'il n'en descendit. Il était bien de l'avis de son patron.

— J'ai deux nouvelles de différentes natures, seigneur, annonçait-il. La bonne, c'est que vous aviez raison : nous sommes bien entourés de brigands sanguinaires. La mauvaise, c'est qu'ils ont une parfaite maîtrise des arts martiaux !

XI

Ti annonce à ses compagnons leur mort prochaine ; il assiste à un banquet de revenants.

Cette marche pour retourner en ville donna à Ti le temps nécessaire pour faire le point. Il aboutit à la conclusion qu'il avait été injuste envers son lecteur, une fois de plus. Les conseils de bon sens des *Maximes de sagesse* s'étaient parfaitement appliqués à sa journée. Ainsi qu'annoncé, la solution de l'énigme de la chambre forte résidait bien dans la duplicité humaine ; il avait dû gratter sous la surface des apparences pour découvrir le cadavre dans la potiche de sel ; quant aux membres de la communauté du bœuf, qu'il s'agît de vrais ou de faux dévots, ils représentaient un danger indubitable.

Le soleil teintait déjà les façades d'une lumière dorée lorsque les deux enquêteurs parvinrent à l'auberge. Ses lieutenants et le lecteur discutaient dans la cour, assis sous les arbustes. Tsiao Tai venait de demander à Ruan Boyan d'où lui venait cette cicatrice qui barrait son visage. L'employé du censorat expliqua qu'il avait été victime d'un accident de la circulation. Son char s'était renversé, une barre de métal lui avait entamé la face, il avait eu de la chance de ne pas perdre un œil, ce qui aurait pu constituer un handicap dans son métier.

— Je m'étais bien dit qu'un homme aussi paisible n'avait pas reçu cette marque au cours d'un combat à l'épée ! dit Ma Jong, que l'aptitude du lecteur à s'opposer aux tueurs de dames continuait de stupéfier.

— J'en déduis que la vie la plus paisible a aussi ses périls ! conclut son compère, sans se rendre compte qu'il se laissait contaminer par l'esprit des maximes.

Ils se levèrent à l'entrée du mandarin et lui firent leur rapport : la journée avait été calme, personne n'avait attenté aux jours de madame Première, que sa réclusion avait mise dans une humeur effroyable. Peu pressé, dans ce cas, d'aller saluer sa chère épouse, Ti leur résuma en quelques mots ses trouvailles de promenade : le pillage du trésor public, l'atelier de la mort et l'école du meurtre.

— Voilà certainement les personnages que nous avons entendus dans la forêt, noble juge ! conclut Tsiao Tai. Ils doivent se faire la main en égorgeant les voyageurs !

— Tu sais bien que c'étaient des esprits ! lui rétorqua Ma Jong. J'aurais mieux aimé des tueurs, ma foi !

Ti ne croyait pas avoir eu affaire à des esprits sylvestres, bien que, comme ses lieutenants, il eût préféré qu'il se fût agi de mercenaires.

— Question, annonça-t-il : comment se débarrasse-t-on d'un groupe d'assassins surentraînés, quand on est inférieur en nombre et en armement ?

Le lecteur du Yushitai brandit son livre, le visage éclairé de son sourire indéfectible :

— Avec ceci, seigneur ! Toutes les réponses y sont inscrites ! Confucius nous enseigne que la raison supprime toujours la force brutale ! Tenez, j'ouvre au hasard : « L'enquêteur se gardera de se livrer à tout excès de bouche ni d'aucune sorte. Il comptera sur un sommeil réparateur pour régénérer ses forces et les capacités de son esprit aiguisé. » On croirait cet ouvrage rédigé par les dieux eux-mêmes !

Ses compagnons le regardèrent avec accablement. Nul ne voyait comment se servir de ce manuel contre leurs ennemis, sinon à leur en infliger la lecture jusqu'à ce qu'ils périssent d'ennui. Bien sûr, ils se trompaient.

Ruan Boyan avait par ailleurs un message pour son maître. On avait apporté une invitation à un banquet privé. La lettre était anonyme. Une telle proposition était presque insultante. Comment un inconnu pouvait-il espérer qu'un magistrat tel que Ti se rendrait à ce repas sans savoir où il mettait les pieds ? Ce qui troubla le plus le mandarin fut le support lui-même. Le papier était le plus coûteux qu'on pût acquérir à la capitale. La calligraphie soignée était l'œuvre d'un lettré de haut rang : seul un homme ayant étudié durant de longues années pouvait posséder à ce degré l'art d'écrire. Et l'emblème tracé au bas du texte était du genre de ceux arborés par les familles de vieille noblesse. En un mot, il y avait de fortes chances pour que ce billet émanât d'un puissant personnage de la Cour. C'était en réalité l'invitation la plus alléchante que Ti pût se voir adresser, puisqu'elle contenait un mystère à élucider.

— On se dispute mes charmes, dit-il en fourrant le carton dans sa manche.

Il se tourna brusquement vers l'un de ses lieutenants :

— Parle, Tsiao ! Qu'as-tu à me demander ?

Le grand gaillard se tortillait en sautillant d'un pied sur l'autre, comme un écolier tourmenté par un besoin pressant. La belle Bu Jiao était terrorisée à l'idée de rester seule chez elle alors que Ren-le-valet-fou rôdait dans les parages. Ce valeureux guerrier, capable de résister à tout sauf aux larmes d'une jolie femme, s'était proposé pour passer

la nuit dans l'annexe. Il avait bien précisé que cela ne pourrait se faire qu'avec l'autorisation de son patron, l'éminent commissaire-inspecteur de Chang-an.

— Depuis quand demandes-tu ma permission pour dormir chez une femme ? répliqua Ti, goguenard.

Il ne faisait qu'exprimer la pensée de ses hommes, tous persuadés que leur compagnon saisisait l'occasion de coucher avec la veuve. Seul Ma Jong émit une objection :

— J'espère pour toi qu'elle a fini les trois ans[23], vieux frère. Autrement, t'unir à elle, même pour la nuit, te portera malheur !

Ma Jong accepta néanmoins de garder la porte de madame Première et donc d'affronter sa fureur. Ti leur recommanda à tous la plus grande prudence. Leur visite à l'atelier de céramique semblait passer étrangement inaperçue. Nul ne s'inquiétait du fait que le trafic de cadavres fût découvert – et par un commissaire-inspecteur de la capitale ! Cette paix avait tout du calme précédant la tempête.

— Une telle indifférence ne peut avoir qu'une seule explication, dit Ti. Les forbans savent pertinemment que nous ne pourrions en aucun cas quitter la ville vivants.

Ses adjoints sentirent leurs poils se hérissier le long de leur corps. Ils se voyaient déjà rentrer à Chang-an dans une potiche de sel. Triste retour !

L'adresse indiquée pour le banquet était le restaurant du cousin Ma, celui-là même où ils avaient dîné avec feu l'espion Lu Pei. Ce n'était pas un endroit du plus grand chic, mais la petite cité de Lique n'était pas non plus la métropole des Tang. La servante à qui s'adressa Ti lui fit traverser la salle déjà pleine de monde. Derrière l'établissement s'étendait un jardin agréable, garni de buissons taillés et d'une allée éclairée de part et d'autre par des lampions. À travers d'harmonieux méandres destinés à faire paraître les lieux plus vastes, le sentier menait à un pavillon de bois totalement clos par des volets ajourés. Même la porte était obturée par un lourd rideau. On n'entendait rien, ni éclats de voix, ni rires, ni flûtes ou cithares, accompagnements ordinaires des soupers fins. Ti se reprocha sa témérité, qui l'avait poussé à courir seul au-devant du danger, au lieu de se faire seconder par les grands gaillards qu'il employait.

La servante écarta la tenture. La pièce était illuminée. Ti adressa une invocation muette au dieu protecteur des magistrats et pénétra à l'intérieur.

En fait de guet-apens dans un recoin isolé, il découvrit une belle salle brillamment éclairée par des flambeaux. Les tables étaient disposées en fer à cheval. Les dîneurs le regardaient en souriant, sauf un, qui arborait une mine sinistre.

À leur vue, le mandarin crut qu'il était passé dans le royaume

des morts. Il pensa ensuite qu'il était devenu fou, ou qu'il rêvait. Mais les secondes s'écoulaient avec la lenteur d'une goutte de mélasse, et la scène demeurait bien réelle. Nulle divinité ne surgissait du sol ou du ciel. Il fallait trouver un sens à l'inexplicable : il était en présence d'un banquet de défunts.

Il avait, sur sa gauche, un général en grande tenue, robe de soie violette brodée d'or et cotte de mailles dorée. Le militaire avait posé sur la table son magnifique sabre au fourreau incrusté de pierres précieuses. Les guidons de cinq divisions jadis menées par lui à la victoire formaient un éventail multicolore à la pointe de son casque. Problème insurmontable, il s'agissait du duc de King-ye, l'ex-ministre de la Guerre. Ti avait vu partir le messenger chargé de lui signifier l'ordre de se suicider !

À côté du ministre se tenait le *wei* de la garde du sud, ce haut gradé déplaisant, lui aussi sur la liste de proscription pour avoir échoué à empêcher le directeur en fuite de quitter la ville. En face d'eux, sur la droite du mandarin, se tenait le marquis de Yingchuan, dont les étendards avaient été arborés par les imposteurs venus annoncer la prétendue victoire. Au centre était assis le prince Huang-Fu des Li, que l'impératrice avait enveloppé dans sa disgrâce pour s'en débarrasser.

Tous ces dignitaires avaient reçu les glaives du palais. Ils étaient donc morts depuis plusieurs jours. Comment pouvaient-ils dîner dans un pavillon de Liqian ?

Ti se jeta à terre pour toucher le sol de son front. C'était l'attitude protocolaire de rigueur en présence d'un membre de la maison impériale ou d'un fantôme. Cette position lui permettait aussi de ne plus contempler ce spectacle inimaginable, auquel sa conscience avait du mal à s'habituer.

— Allons, Ti, relevez-vous ! dit le prince avec bonhomie. Il n'y a plus ici de différences sociales. Nous sommes tous des convives qui partageons un excellent repas dans la bonne humeur.

Ti se redressa et, puisque l'ambiance était à la bonne franquette, il s'autorisa à dévisager ses interlocuteurs. Il pouvait s'agir d'une ressemblance pour l'un d'entre eux, peut-être, mais pas pour tous.

— Le courrier n'est pas arrivé ? supposa-t-il avec le vain espoir de donner quelque logique à la situation. Dans ce cas, j'aurais une mauvaise nouvelle à vous apprendre.

Le prince se mit à rire et le général à grogner dans sa barbe.

— Vous êtes le parangon de l'obéissance aux règles, Ti ! dit Li Huang-Fu. Nous autres, les courtisans, en usons avec plus de distance.

Ils en usaient très exactement avec une distance de quatre cents lis, celle qui les séparait de la Cité interdite, de la discipline, de leur honneur.

— Vous nous pardonneriez d'avoir commencé sans vous, dit le marquis, qui engloutissait de petits poissons frits par poignées entières.

On leur avait servi les quatre plats d'amuse-gueule. Assiettes froides et hors-d'œuvre chauds étaient déjà sur les tables. Le prince lui indiqua la place vide à côté du marquis. Ce dernier lui tendit aimablement un bol de vin de sorgho parfumé à la racine d'astragale, dont la forte teneur en alcool vint au secours de son esprit troublé.

— Puis-je humblement demander aux seigneurs assis autour de moi comment ils se trouvent dans la petite ville de Liquan, quand je les croyais au cimetière des nobles ?

— Mais pour la même raison que vous, Ti ! répondit le marquis de Yingchuan. Dans un éclair de génie, notre ami, le commandant de la garde du sud, ici présent, a eu l'idée qui seule pouvait nous tirer de ce mauvais pas.

S'il entendait par « mauvais pas » l'ordre expresse de mettre fin à leurs jours, il leur fallait au moins une idée directement issue de l'Empereur jaune Roi du Ciel.

— Nous sommes venus arrêter le fuyard ! décréta sur un ton martial le général-duc de King-ye.

Ils nourrissaient le fol espoir que cet exploit leur éviterait le suicide. Ils ne pouvaient pas ignorer le sort réservé à leurs clans s'ils ne se soumettaient pas au diktat impérial : il fallait réussir ou mourir, et le temps leur était terriblement compté. Au reste, leur enquête ne semblait pas être la grande préoccupation de la soirée.

— Nous avons bien fait ! C'est le paradis, ici ! s'écria l'ancien ministre de la Guerre.

L'expression était curieuse, venue d'un homme que Ti avait cru mort jusqu'à son entrée dans ce pavillon.

— La pénurie y est inconnue, reprit le général-duc. On y trouve de tout, la nourriture est délicieuse. Et je ne vous parle pas du quartier des plaisirs : petit, mais bien achalandé, pour une ville de province ! On ne regrette pas son déplacement !

Ils le regrettaient d'autant moins qu'ils étaient condamnés à mort, à Chang-an. C'étaient leurs familles qui allaient le regretter, s'ils ne revenaient pas au plus vite s'ouvrir le ventre conformément aux volontés impériales.

Ti était dans une position intenable :

— Vos Excellences se rendent-elles compte qu'il me faudra, dès mon retour, avertir le palais de l'endroit où elles se trouvent ?

Il crut qu'ils allaient éclater de rire, hormis le commandant de la garde, qui lui reprochait visiblement de ne pas avoir été compris dans la proscription.

— Mais faites donc ! lui enjoignit le marquis avec jovialité.

Notre intention n'est pas du tout d'enfreindre les lois sacrées du Fils du Ciel ! Faites votre devoir, Ti ! Nous vous sommes tous reconnaissants de votre loyauté envers notre vénéré souverain.

— Gloire et prospérité à l'empereur et à son épouse céleste ! clama le prince des Li en levant son bol de vin.

Ils trinquèrent à leurs assassins. Ti trempa poliment ses lèvres dans le breuvage, mais préféra se concentrer sur les huit plats principaux, tous excellents. Il ne savait où tremper ses baguettes, entre les sautés au sucre, les bouchées à l'étouffée, les choux nains à la vapeur, les fritures piquantes à l'huile, les grillades à la sauce aigre... Des garnitures de navets blancs ou de concombres sculptés rehaussaient l'attrait visuel. Tout cela constituait un vrai régal pour les yeux, le nez et le palais.

Le *wei* de la garde sud ne cessait de le cribler d'invisibles flèches. Ti se réjouit que cet homme ne fût pas devenu un fantôme : il eût employé toutes les ressources de l'au-delà pour le tourmenter. Nul doute que le commandant se ferait un plaisir de l'humilier en rapportant à sa place la tête du fuyard, surtout si cela signifiait l'exécution du mandarin en guise de sanction.

Bien qu'on ne lui eût rien demandé, Ti leur jura de tout faire pour rattraper le directeur de la police, afin de les sauver tous. Cette promesse lui coûtait, car, s'ils en recevaient le mérite, c'était lui qui se verrait en mauvaise posture. Promettre la vie sauve à ses hôtes lui paraissait néanmoins de la plus élémentaire politesse.

Le prince le remercia sans excès, comme s'il ne s'agissait là que d'amabilités. Les servantes apportèrent la suite du repas de gala, parmi quoi un lot d'insectes marinés et frits, des pattes de poulet, et même de l'ours des montagnes. Ils avaient dû commander tout ce que recelait la cuisine du cousin Ma.

— Savez-vous combien coûterait ce plat, à la capitale ? dit le marquis. Ici, bah ! C'est pour rien ! On y passerait sa vie !

Ti était convaincu que c'était exactement ce qui allait leur arriver : jamais ils ne parviendraient à arrêter le fuyard, et leurs jours s'achèveraient ici, dans la honte et la misère d'un suicide sans clinquant ou d'une chasse à l'homme qui ne leur laisserait aucune chance. C'était à lui qu'il revenait de leur épargner cette déchéance. Le pire était qu'ils en semblaient inconscients, uniquement préoccupés de leurs libations de plus en plus avinées.

Comme dans toute assemblée de lettrés, la littérature ne tarda pas à se mêler à la beuverie. On récita des poèmes à la gloire du vin, genre prisé des sociétés raffinées. On devait vider son verre à chaque erreur du récitant, et ceux-ci se trompaient de plus en plus souvent. L'alcool aidant, les toasts se mirent à contenir des remarques acerbes à l'encontre du pouvoir :

— A nos alliés du censorat, qui n'ont pas hésité à nous sacrifier sur l'autel de leur carrière ! lança le ministre failli.

Bien qu'il comprît tout à fait que ses hôtes nourrissent une certaine rancœur envers la Cour, Ti ne pensait pas pouvoir entendre pareils propos envers ses supérieurs. Les artistes allaient bientôt arriver pour le spectacle dont on pimentait habituellement ce genre de réunion. Il lui serait alors beaucoup plus difficile de s'en aller.

— Pardonnez-moi de vous quitter avant l'arrivée des amusements, dit-il en se levant. Je dois garder mes forces pour mon enquête, qui nous importe à tous énormément.

— Bien entendu. Nous aussi, répondit Li Huang-Fu. Mais on ne peut pas travailler tout le temps, n'est-ce pas ?

Ils éclatèrent de rire tandis que le mandarin s'inclinait avec respect devant chacun d'eux.

Dans le jardin, il croisa les servantes qui apportaient le dessert salé et le dessert sucré, une vision qui lui fit presque regretter de s'être montré fidèle à sa réputation de bonnet de nuit. Il ignorait à quel point il avait eu raison.

XII

Ti s'invite à une réunion de défunts ; il recueille le témoignage de deux gouples.

Le jour n'avait pas encore reparu quand un rustre se permit de tambouriner à la porte de la loge occupée par Ti. C'était l'aubergiste, et il se montra à peine poli.

— Votre Seigneurie doit se lever ! Mon cousin Ma a un problème !

Seules les vapeurs du sommeil qui embrumaient encore l'esprit du magistrat l'empêchèrent de se mettre en colère. Il n'entendait pas être tiré du lit pour les problèmes du cousin Ma. Puis il se souvint que c'était là qu'avait lieu le banquet des fantômes.

— Attendez un peu, je m'habille ! lança-t-il, soudain conciliant.

Il n'avait pas dû dormir plus de cinq ou six heures, car il faisait nuit noire. Comme ils parcouraient d'un bon pas l'avenue déserte et froide, il demanda à son guide pourquoi on l'envoyait chercher, lui, et non les sbires du tribunal. L'aubergiste répondit qu'on n'avait pas tous les jours sous la main un commissaire-inspecteur délégué par le censorat. Ma s'était dit qu'un tel personnage était le mieux indiqué pour ce genre d'ennui. Ti comprit que la nouvelle avait fait le tour le Liquan et que son incognito n'était plus qu'une façade à laquelle lui seul croyait encore.

Le cousin Ma le guettait depuis le seuil de son commerce, la mine contrariée. Ils traversèrent la salle commune, qui était vide, hormis deux clients pris de boisson qui ronflaient dans un coin. Comme Ti le redoutait, on le fit sortir dans le jardin, où l'on se dirigea vers le pavillon particulier.

— Un ennui avec le banquet ? demanda-t-il.

— Ça, vous pouvez le dire ! répliqua le restaurateur.

Il repoussa la tenture qui fermait la porte. Ti pénétra dans la pièce, beaucoup moins illuminée qu'à sa première visite : on avait laissé s'éteindre la plupart des lampes et flambeaux. Et pour cause : tous les convives étaient morts.

Ils étaient tous là, à la place où il les avait laissés, vêtus de leurs beaux atours. L'un était affalé sur la table, deux autres gisaient sur le sol. Le prince des Li n'avait pas bougé de son fauteuil, mais l'angle curieux de son cou ne laissait aucun doute sur son état.

Ti interdit aux deux cousins d'entrer. Il sortit la tête par l'échancrure du rideau pour demander si quelqu'un avait dérangé quelque chose.

— Vous plaisantez ! s'exclama M. Ma, qui n'avait pas plus conscience des conventions sociales que son cousin. Mes filles se sont enfuies en hurlant, quand elles les ont trouvés ! Heureusement que ma salle était quasi vide ! J'ai préféré vous faire appeler, plutôt que de risquer une malédiction en approchant des victimes de mort violente !

« Tandis que moi, je suis immunisé, évidemment », conclut en lui-même le magistrat. Il ordonna qu'on allât chercher son secrétaire, qu'on lui préparât du thé bien fort, et referma le rideau pour se livrer à l'examen des lieux.

Ce qui l'intrigua le plus, c'est que les dîneurs avaient succombé à des causes différentes. La plaie béante dans la poitrine du marquis indiquait qu'il avait reçu un coup d'épée. Li Huang-Fu avait été étranglé à l'aide d'un lacet. Le *wei* de la garde sud avait été achevé à la hache. Quant au général-duc, avec sa langue pendante et bleuâtre, il portait des marques d'empoisonnement dont l'origine restait à définir.

Ti se demanda qui avait pu se livrer à pareille abomination sur quatre nobles de si haut rang. Le palais serait offensé, non de leur décès, mais de ce qu'on eût piétiné ses prérogatives en osant leur donner la mort à sa place.

— Je vous assure que la qualité de ma cuisine n'a rien à voir là-dedans ! entendit-il crier à travers le rideau.

L'étoffe s'ouvrit à nouveau. Au lieu de Tao Gan, ce fut le lecteur qui se présenta, chargé d'un plateau où reposait le thé demandé. C'était lui que l'aubergiste était allé réveiller, l'ayant pris pour son secrétaire. Le balafré faillit lâcher sa théière quand il découvrit le tableau. Ses réflexes revinrent néanmoins très vite :

— « Quand on trouve un cadavre, il convient de déterminer quelles sont les blessures qui ont entraîné la mort », récita-t-il d'une voix blanche.

Le mandarin se tenait devant un crâne où une hache était encore fichée.

— Bien, dit Ti. Nous pouvons déjà éliminer la crise cardiaque. Peut-être devrions-nous écrire : « excès de libations » ?

Quand il émergea du pavillon, c'était enfin le matin. Le jour naissant baignait toute chose d'une lumière pâle. Il importait de déterminer l'heure du crime et d'interroger les témoins.

— Quand les musiciennes se sont-elles retirées ? demanda Ti au cousin Ma.

Celui-ci lui assura qu'on n'en avait pas fait venir. Il l'avait lui-même déploré, car il touchait une ristourne sur le montant des prestations.

— N'y a-t-il pas d'artistes de réceptions, ici ? s'étonna le mandarin.

— Si fait ! Liquan est une ville moderne. Nous avons un conteur, des jongleurs, des bateleurs, et même quelques danseuses lascives.

Ti n'imaginait pas ces courtisans blasés se privant de danses lascives. Vu leur humeur, ils se seraient même contentés de prostituées sachant un peu chanter. Pourquoi n'en avaient-ils engagé aucune ? Ou bien étaient-elles venues sans qu'on le lui avoue ? Il se promit d'aller faire un tour dans le quartier des saules, ou d'y envoyer l'un de ses hommes. Pour l'instant, c'était le jardin qui l'intéressait.

Il suivit le sentier jusqu'au terme de ses ondulations artistiques. Le mur du fond était percé d'une petite porte qui ouvrait sur une ruelle. Un massif avait été piétiné, comme si, dans l'obscurité, des personnes peu habituées aux lieux avaient eu du mal à se repérer. Les assassins, sans doute.

Puisqu'il enquêtait dans un restaurant, Ti en profita pour se faire servir sa collation matinale.

— Tout sauf les restes du banquet ! précisa le mandarin, peu désireux de finir le repas des victimes.

Le restaurateur, qui lui devait bien ça, mit les petits plats dans les grands. Il apporta lui-même un superbe gâteau de riz gluant coloré qui sortait de son bain de vapeur. Ti se douta que ces attentions avaient un prix.

— J'espère que vous nous éviterez des ennuis ! lâcha le cousin Ma en lui coupant une part.

Le mandarin goûta le gâteau. Il était délicieux.

— Comptez sur moi, mon bon, répondit-il avant de saisir du bout de ses baguettes un petit morceau d'une sorte de bouillie rougeâtre.

Cela avait un goût curieux, à la fois acide et aigre. Il demanda ce que c'était.

— Du soja au sang. On réduit le tofu en bouillie, on égorge un porc et on recueille son sang pour mélanger le tout. Ce sont des spécialités du peuple Miao. On nous en demande beaucoup, ces temps-ci, conclut-il tandis que le mandarin vidait sa tasse de thé pour tenter de chasser ces images de porc saignant sur son tofu.

Ti avisa la figure enthousiaste du lecteur assis en face de lui. Il fit un geste résigné. Ruan Boyan tira de son sac le précieux ouvrage, chercha la bonne page et entama sa lecture, sous l'œil interloqué du personnel.

— « Les raisons d'un crime sont comme les marrons dans un brasero : il convient de remuer le charbon sans se brûler pour les mettre à jour. De même que les plus belles fleurs sont souvent vénéneuses, l'enquêteur se méfiera des beautés attrayantes, qui

peuvent fort bien renfermer une âme corrompue. »

Ti Jen-tsie émergea soudain de la somnolence dans laquelle le plongeaient ces sentences : une odeur de brûlé commençait à gâcher le fumet de ses bobos[24] au sésame. Une rumeur inhabituelle lui parvenait depuis la rue. Il se leva pour jeter un coup d'œil dehors.

La pagaille régnait dans l'artère principale de Liquan. Des gens couraient en tous sens, colportant la nouvelle : un malheur venait d'arriver. Ce n'était pas le quadruple meurtre du pavillon de jardin qui agitait la population. Une ferme avait brûlé avec tous ses habitants.

Ti abandonna aussitôt son lecteur à ses *Maximes*. La direction du vent lui permit de remonter la piste de l'incendie. Il songea tout à coup à Tsiao Tai, parti dormir chez sa belle fermière, et pressa le pas.

Il y avait un rassemblement devant la dernière maison, à la sortie de la ville. Le sous-préfet quittait justement la cour au moment où Ti arrivait.

— Quel accident épouvantable ! s'écria Ning Yutang.

Il avait terminé son enquête en un tournemain et désirait rentrer au yamen.

— Je suis très éprouvé. Cette brave petite famille ! Pardonnez-moi : je dois aller déposer une offrande à la pagode pour le transit de leurs âmes.

Ti pénétra à son tour dans la propriété. Il ne restait de la maison qu'un tas indistinct de ruines fumantes et noires. Tout s'était effondré. Le mandarin fut catastrophé à l'idée d'avoir perdu le meilleur de ses lieutenants.

Un personnage aux vêtements brûlés, à la figure couverte de suie, s'approcha en titubant.

— C'est affreux, patron ! s'exclama Tsiao Tai, qui ressemblait davantage à son propre spectre qu'au « Valeureux Guerrier » à la musculature imposante qu'il était encore la veille.

Son maître le fit asseoir sur un banc de pierre et le pria de lui expliquer aussi posément que possible ce qui s'était passé.

Il semblait que la belle Bu Jiao l'avait réellement fait venir pour la protéger – ce que les événements semblaient justifier *a posteriori* avec une tragique sévérité. Au lieu de l'inviter à une séance lubrique dans sa chambre à coucher, elle l'avait logé dans l'annexe, là où couchait le valet avant son renvoi. Homme de bonne moralité, le brave Tsiao avait accepté en se disant que la séduisante fermière serait dans de meilleures dispositions après avoir passé une nuit paisible. Il avait effectué au préalable une tournée dans la propriété et vérifié que le portail était bien fermé.

Peu avant le matin, il s'était réveillé en toussant. Une épaisse fumée noire avait envahi son logement. Il avait sauté à travers la fenêtre de papier huilé, qui avait volé en éclats, pour tomber sur un

tas de foin qui avait amorti sa chute. Une vision d'horreur s'était alors présentée à lui. Les flammes avaient envahi le bâtiment principal, elles s'échappaient du toit. Toute la partie supérieure était embrasée, illuminant le ciel. Il avait couru vers la grange, s'était emparé d'une échelle et l'avait dressée contre le mur brûlant, à hauteur de la pièce où Bu Jiao dormait avec ses enfants. Les voisins étaient survenus juste à temps pour maintenir l'échelle. La fenêtre paraissait retenir un mur de feu. Les poutres éclataient comme des noix. Pris dans les flammes, Tsiao Tai avait lâché prise pour choir au milieu des voisins. L'étage s'était effondré avec un fracas terrible, et le reste de la bâtisse avait suivi dans un mélange de flammèches, d'étincelles, de braises et de fumée malodorante.

Il se mit à sangloter sur l'épaule du magistrat. Celui-ci lui tapota le dos pour lui témoigner sa sympathie, comme si le rescapé avait été le principal intéressé dans ce désastre. Il parcourut d'un regard circulaire ce qu'il restait de la ferme, et remarqua qu'elle était entourée d'une barrière haute et solide.

— Belle barrière, dis-moi, pour une ville où il n'y a pas le moindre voleur... Parle-moi un peu de cette veuve Bu.

— Elle avait tellement de mérite, seigneur ! s'écria le lieutenant en redoublant de larmes.

Deux de ses enfants étaient morts en bas âge, bientôt suivis de son mari, qui lui avait heureusement laissé un petit pactole. Elle avait alors acquis cette ferme, où elle travaillait dur pour nourrir les siens. Elle avait épousé en secondes noces un fermier, hélas mort, lui aussi, au bout de trois mois, dans un malheureux accident domestique.

— Mais elle avait chaque fois relevé la tête ! s'extasia le bon Tsiao. La destinée est bien cruelle ! Une femme si pieuse ! dit-il en désignant le jardin de méditation.

Ti contempla le décor de sable et de rochers, resté intouché par le drame.

— Les cultivateurs n'ont pas l'habitude de garder du terrain non cultivé, nota-t-il.

Tout ce qu'il restait de la maison était amoncelé devant eux. Il fallait attendre que les débris aient refroidi pour les fouiller à la recherche des victimes. Ti ordonna aux voisins de jeter des seaux d'eau sur les décombres afin d'accélérer le processus.

Un moment plus tard, les porteurs de seaux se mirent à pousser des cris en désignant un arbre, de l'autre côté de la route. Ti plissa les yeux. Il discerna la forme d'un homme, assis sur une branche. Se voyant découvert, l'inconnu sauta au bas de son perchoir pour s'enfuir. Tsiao Tai fut plus rapide : porté par sa colère, il bondit avec toute l'énergie qui n'avait pu s'exhaler pendant l'incendie, fut sur lui en un instant et le ceintura.

— C'est ce fou de Ren ! cria-t-il au magistrat. Le valet qui menaçait la belle Jiao !

Les voisins l'avaient reconnu, eux aussi. Ils étaient prêts à lui faire subir un mauvais sort, convaincus qu'il était resté là pour savourer sa vengeance.

— Pitié ! s'écria le voyeur. Je suis juste monté dans l'arbre pour regarder l'incendie ! J'ai passé la nuit avec Aneth ! Elle vous le confirmera !

Aneth était une prostituée notoire qui vivait dans l'enclos réservé de Liquan.

— Allons, avoue ! le somma Ti. Je te garantis que tu seras sous ma protection. Tu auras droit à un procès dans les formes.

L'ancien valet de la veuve Bu secoua énergiquement la tête.

— Je suis content qu'elle soit morte : c'était elle ou moi. Mais je jure à Votre Excellence que je ne l'ai pas tuée ! Que les mille dragons du lac Vert me dévorent si je mens !

Le suspect avait l'air sincère. Une simple vérification permettrait d'en avoir le cœur net. Ti avait désormais deux raisons d'aller interroger les filles légères. Il ordonna aux voisins d'enfermer le témoin en lieu sûr sans lui faire de mal et se tourna vers Tsiao Tai.

— Je t'emmène au quartier des saules. Cela te changera les idées. Nous nous arrêterons en route chez le cousin Ma pour te restaurer. Il a un reste de tofu au sang.

— Du tofu au sang ? répéta son lieutenant, perplexe, alors que son patron s'éloignait sur la grand-route.

Ils s'arrêtèrent trois fois. La première, pour que Tsiao Tai se débarbouille avec un peu d'eau afin de retrouver figure humaine. La deuxième, pour le faire goûter aux spécialités du cousin Ma. La troisième, pour lui permettre de plonger la tête dans le même seau, afin d'effacer l'affreux goût qui avait envahi sa bouche et de lui rendre sa bonne mine, totalement ravagée par le tofu sanglant, un mets difficile à apprécier quand on n'en a pas l'habitude.

Ils arrivèrent enfin au Qing Lou. Le « pavillon bleu », désignation usuelle des lieux de plaisirs, s'annonçait par une allée de saules qui donnait toujours à ce genre d'endroit un petit côté champêtre plus charmant que la réalité. On y entendait des airs de flûte et de luth. La séparation entre les divers métiers du divertissement n'était pas hermétique. Chanteuses, danseuses et acrobates voisinaient avec celles qui n'avaient que leur corps à vendre. Ti se fit indiquer la maison de la jeune Aneth.

La demoiselle partageait son logement avec une autre fille-fleur, nommée Ciboulette. Après qu'une jeune femme tout à fait débraillée à cette heure matinale leur eut ouvert, ils pénétrèrent dans une pièce carrée en grand désordre. Plusieurs fiasques de vin traînaient ici et là,

ainsi que divers récipients qui avaient dû contenir un repas coûteux. Le mandarin se présenta comme le magistrat en mission Ti Jen-tsie, accompagné de son lieutenant « Guerrier valeureux ».

— Nous avons interpellé un valet de ferme qui prétend avoir passé la nuit ici, dit-il.

— Ren-le-fou ? répondit Aneth. Mais oui, bien sûr. Il était là il y a un instant.

Ti jugea les traces de la fête un peu chères pour un travailleur sans emploi.

— Je suis étonné qu'une fille de ta classe perde son temps avec un ivrogne sans le sou.

Aneth haussa les épaules.

— C'est un brave garçon. Il faut soigner les habitués. Je lui fais des prix. Si cela vous dit... ajouta-t-elle en laissant glisser sa robe sur une poitrine appétissante.

Cela ne lui disait rien du tout. Il n'avait aucune intention de passer après on ne savait qui, il aimait les femmes lavées, coiffées et parfumées, il préférerait avoir au préalable avec elles une conversation intéressante, et, en général, même, il les épousait.

— Et toi, lança-t-il à Ciboulette. Tu vas aussi me soutenir que vous avez perdu votre temps avec un pouilleux ? Ren vous a louées toutes les deux, peut-être ? Il a dû trouver un trésor sous son tas de fumier !

Ciboulette paraissait très embêtée. Aneth faisait la moue. Elle rajusta son vêtement.

— Vous ne devez pas venir nous tourmenter comme ça ! Nous sommes d'honnêtes filles de joie !

— Et moi, je suis le commissaire-inspecteur chargé de propager la majesté et d'exterminer les récalcitrants ! Je vous conseille de me dire tout de suite la vérité, ou je vais me fâcher !

Il désigna « Guerrier valeureux », à qui une coloration verdâtre due au tofu sanglant conférait un air inquiétant. Sur un geste de son chef, celui-ci se mit à renverser les coffres de ces demoiselles, malgré leurs cris d'orfraie. Ti se pencha sur les effets répandus sur le sol.

Il y avait là quelques objets du culte bouddhiste en argent massif. Même s'il avait voulu payer pour des rapports intimes, un moine dévoyé n'aurait pas sacrifié une somme suffisante pour pouvoir s'acheter une concubine. Et ce poignard réglementaire de militaire ? Jamais un soldat ne s'en serait séparé de son plein gré ! En y regardant de plus près, Ti vit sur le manche un emblème qui le fit frémir.

« Guerrier valeureux » lui jeta un coup d'œil effaré. Ces femmes avaient des choses à se reprocher. L'attitude évasive qu'elles venaient d'adopter renforça les soupçons des deux policiers.

En d'autres circonstances, Ti les aurait immédiatement traduites devant son tribunal. En l'occurrence, ces exactions étaient du ressort du juge Ning et il avait lui-même d'autres préoccupations plus urgentes. Au reste, il commençait à se demander s'il se trouvait une seule personne honnête, dans cette « si tranquille petite ville où le crime était inconnu ».

— Écoutez, dit-il, j'ignore quels sont vos rapports avec le sous-préfet d'ici, mais je vous conseille de parler si vous ne voulez pas avoir d'ennuis avec moi !

Ciboulette jeta à son amie un coup d'œil éloquent. Elle jugeait inutile de se faire un ennemi du commissaire-inspecteur, qui semblait désireux de transiger.

— Je n'ai pas couché avec Ren-le-fou depuis plus de huit jours, avoua Aneth, la mine basse. Hier soir, il m'a apporté de l'argent pour que je prétende l'avoir hébergé cette nuit.

« Quand on se procure un alibi, mieux vaut s'assurer que la personne est en mesure de mentir », se dit Ti. Il songea que ce pourrait être là un ajout intéressant aux *Maximes de sagesse*. Puis il s'aperçut que de telles sentences donneraient plutôt au livre un air de « Conseils pratiques à l'intention des assassins ».

— Et maintenant, vous allez me dire que vous n'avez pas mis les pieds au banquet du cousin Ma ? lança le mandarin, les mains sur les hanches.

— Quel banquet ? demanda Ciboulette.

Les deux filles leur assurèrent qu'aucune de leurs camarades n'avait été engagée ce soir-là pour animer un repas en ville. Cela sonnait vrai. Ti ne pouvait de toute façon imaginer qu'elles osent lui mentir une seconde fois, alors qu'il les toisait de son air sévère, que renforçait son épaisse barbe noire.

Si aucune d'entre elles n'y était allée, conformément à la déposition du restaurateur, pourquoi les convives avaient-ils renoncé à tout spectacle ? Cela signifiait qu'ils ne voulaient pas être dérangés après son départ ; donc, qu'ils attendaient une visite importante. Celle du directeur de la police en fuite, par exemple ! Peut-être l'avaient-ils repéré, ce qui expliquait leur bonne humeur, assez exceptionnelle pour des morts en sursis !

Ti fut persuadé que le banquet avait eu un tout autre but qu'un ultime délassement avant une fin inévitable : leur sort devait se décider là. Dans ce cas, pourquoi l'avaient-ils invité à les rejoindre ? Et, l'ayant invité, pourquoi l'avaient-ils laissé repartir sans lui révéler ce qu'ils attendaient de lui ?

Il eut la certitude que cette question était au cœur du mystère. Quand il aurait trouvé la réponse, il connaîtrait la raison des quatre meurtres. Avec un peu de chance, il mettrait aussi la main sur le

fuyard et sauverait sa propre tête.

Les deux hommes laissèrent les prostituées ranger leurs affaires et reprirent la route de la ferme.

— Ce sont des goules sous l'apparence de femmes ! s'exclama Tsiao Tai. Je parierais qu'elles ont assassiné quelques bonzes pour s'approprier leurs trésors !

Ti soupira.

— S'il ne s'agissait que de moines en goguette ! As-tu vu le poignard qui était dans leur coffre ? Il porte l'insigne de la garde impériale de Chang-an. Encore un émissaire que le censorat ne reverra jamais !

Son lieutenant dut réprimer un tremblement nerveux à l'idée de s'être trouvé dans un antre qu'un soldat d'élite n'était pas parvenu à quitter vivant.

— Heureusement, nous, nous avons un atout de poids ! dit le magistrat.

Tsiao Tai ne voyait pas lequel, sinon la sagacité peu commune de son maître.

— Les *Maximes de sagesse à l'intention des mandarins*, bien sûr ! répondit ce dernier. Quel ouvrage extraordinaire ! Je commence à l'adorer.

L'homme de main contempla la face enjouée de son patron, à la recherche d'un indice confirmant qu'il avait totalement perdu l'esprit.

XIII

Une beauté fatale perd la tête pour Ti Jen-tsie ; celui-ci renoue avec quelques amis décédés.

De retour à la ferme de la veuve Bu, ils virent que les sbires du tribunal avaient commencé à déblayer les décombres à présent refroidis. On en retira bientôt les restes calcinés de trois enfants et d'une femme, qu'on allongea sur le sable du jardin de méditation.

Assis près du portail, Tsiao Tai ne cessait de s'essuyer les yeux, le regard perdu dans le vide. Vu son état, Ti renonça à lui annoncer de but en blanc une certaine particularité du cadavre féminin.

— Dis-moi, Tsiao. Si j'en juge d'après les chanceuses que tu honores habituellement de ton estime, cette Mme Bu devait être une personne plantureuse ?

— Pas du tout, seigneur ! répondit Tsiao Tai, encore très ému à l'évocation de l'idéal de beauté sensuelle que représentait à ses yeux la belle Jiao. C'était une femme magnifique, grande, toute en muscles !

C'était bien l'idée que s'en était faite le mandarin. Il retourna examiner les corps. Celui de la veuve lui semblait bien court et bien frêle pour avoir intéressé son lieutenant. Les sbires avaient bien trouvé la petite famille sur les restes d'un matelas, mais il n'y avait aucun autre débris dessous. En toute logique, la chambre commune se situant à l'étage, il aurait dû y avoir sous eux des morceaux du plancher, qui s'était effondré. Ils en étaient au contraire recouverts. La seule conclusion logique était que les cadavres étaient déjà en bas, sur un lit d'appoint, avant l'incendie.

Ti se rappelait l'adage d'un des vérificateurs des décès qu'il avait employés au long de sa carrière : « Les personnes mortes dans un brasier ont des cendres dans la bouche. » Il ordonna aux sbires d'ouvrir les bouches. Elles étaient propres. Cela signifiait que les victimes n'avaient pas respiré de fumée : elles étaient mortes avant le début du feu.

La particularité, c'était que la belle Jiao n'avait plus de tête. Où était-elle passée ? Ti en était là de ses réflexions quand le capitaine des sbires l'informa qu'un étranger désirait parler à l'inspecteur en charge de l'enquête.

Un homme en costume de voyage se tenait face au tas de débris fumants, abasourdi. Il s'inclina profondément devant le magistrat.

C'était un fermier du nom de Shi Ai-De. Il arrivait du district dont était originaire Mme Bu et tendit au mandarin une tablette où l'on avait inscrit ceci :

« Veuve encore jeune, énergique, j'ai du mal à élever seule trois orphelins dans ma grande ferme. Je souhaite me remarier avec un compatriote possédant quelques fonds et aimant les enfants. Cet homme deviendrait le maître de ma propriété. »

Les prêtres de Liquan avaient rédigé ce message à l'intention de leurs collègues de la région voisine, qui l'avaient placardé. Le frère cadet de M. Shi avait correspondu avec la veuve, qui s'était montrée très pressante. Il avait quitté leur village après avoir promis d'écrire pour les noces. Sans nouvelles, Ai-De avait fait prendre des renseignements. On lui avait répondu que l'entrevue avait été négative et que M. Shi était reparti se marier ailleurs ! Peu enclin à se contenter d'une telle réponse, Shi l'aîné avait prévenu la veuve qu'il viendrait la voir pour s'expliquer.

Ti caressait sa barbe d'un air pensif.

— Ton frère avait-il emporté de l'argent ?

Selon Ai-De, il avait réuni toute sa fortune, une assez grosse somme. Le fermier gardait les yeux fixés sur le magistrat. Les deux hommes étaient du même avis.

— Je ne quitterai pas cette ville avant de savoir ce qui est arrivé à mon frère, noble juge !

— Cela n'a aucun sens, dit Tsiao Tai, incapable d'imaginer que sa déesse pouvait avoir tué ses propres enfants.

Son maître était de l'opinion inverse et avait une idée sur l'endroit où chercher les preuves. Il ordonna aux sbires de retourner le beau jardin de sable. Au bout de vingt minutes, ils découvrirent un sac de toile contenant le cadavre d'un homme. À sa vue, Shi Ai-De se mit à pousser des gémissements, tomba à genoux et entama la prière aux trépassés victimes de mort violente.

À force de creuser entre les rochers ornementaux, on exhuma une demi-douzaine de dépouilles de sexe masculin. Certaines avaient encore sur elles les tablettes d'invitation de Bu Jiao. Le corps le plus frais portait un emblème du censorat. Elle avait dû s'offrir un espion en prime, parce qu'il avait sur lui de l'argent et un équipement facilement négociable.

— C'est parfait, dit Ti. Je commence à retrouver mes collègues les uns après les autres.

En fait de piété, le jardin mystique était un charnier, dont l'autel servait à conjurer l'âme des défunts assassinés. Ti espéra y déterrer l'ancien directeur de la police, mais aucune victime n'avait l'apparence d'un haut fonctionnaire de cinquante ans.

— Tu t'étais trouvé là une délicieuse amie, Tsiao ! lança-t-il à

son lieutenant horrifié.

Il se fit amener Ren-le-fou et le menaça d'une inculpation pour complicité de meurtres. La vue des restes plus ou moins décomposés arracha des cris au valet épouvanté. Il jura qu'il n'avait jamais su où gisaient les corps. Un soir d'ivresse, sa patronne lui avait lancé : « J'ai fait disparaître trente-deux types ! Alors fais attention à toi ! » Il ignorait pourquoi elle l'avait chassé au lieu de le tuer. Ti, lui, en avait une idée : cette artiste du crime ne gâchait pas ses talents avec des indigents. Elle devait penser que personne ne croirait à son histoire. Ce qu'elle ne pouvait prévoir, c'était l'arrivée inopinée d'un commissaire-inspecteur. Quand Tsiao Tai s'était vanté de travailler pour lui, elle avait dû se dire que ce fonctionnaire métropolitain venait enquêter sur son compte. Il était urgent de déguerpir avant qu'il ne rencontre le frère de sa dernière proie.

Tsiao Tai était atterré.

— Tu avais raison, lui dit Ti. Cette Bu Jiao était bien une déesse : la déesse de la mort.

Nul ne pouvait plus douter qu'un tel monstre ait pu tuer sa propre descendance. Le mandarin se tourna vers le valet, à demi paralysé par l'effroi.

— Allons, Ren-le-fou. Tu dois me dire la vérité, maintenant. Où est ta maîtresse ? Veux-tu que je te libère, pour que tu t'expliques avec ces braves gens ?

Les voisins, armés des pelles qui leur avaient servi à déblayer, regardaient le complice d'un œil mauvais. Mieux valait la justice impériale que celle d'une foule en colère.

— J'avoue ! dit-il en tremblant.

Son ancienne patronne lui avait donné un peu d'argent. Il lui avait donné ses vêtements, grâce auxquels elle s'était déguisée en homme. Il l'avait conduite en charrette jusqu'à l'orée de la forêt, puis était retourné à la ferme et y avait mis le feu de l'extérieur, à l'aide d'huile de lampe et de foin préparés par la criminelle.

— Elle m'avait dit qu'elle avait confié ses enfants à la communauté du Bœuf, de l'autre côté de la ville ! Comment aurais-je pu penser qu'elle les avait assassinés ?

A considérer son petit commerce de fiançailles, Ti estima qu'elle s'était enfuie avec une vraie fortune. Il était pensif.

— Si elle est partie toute seule, à pied, à travers la forêt, il existe une chance qu'elle ait déjà reçu la punition qu'elle mérite.

— C'est une femme à assommer des fantômes d'une seule main, seigneur, objecta Tsiao Tai d'une voix sinistre.

« A condition qu'il s'agisse bien de fantômes », songea Ti.

De retour à l'auberge, il monta voir comment allait sa Première. L'humeur de la recluse privée de suivante ne s'était guère améliorée.

Elle avait dû requérir les services d'une servante locale pour se coiffer, et le résultat était loin d'être splendide. Elle ressemblait à une pie grincheuse au crâne surmonté d'une aigrette déplumée.

— Vous êtes superbe, affirma son époux.

— Avez-vous des nouvelles de Roseau ? J'aimerais lui exprimer ce que je pense des domestiques qui abandonnent leur maîtresse à la première difficulté !

Il répondit qu'il croyait l'avoir retrouvée, mais que l'exposition de ses griefs s'annonçait problématique. Il lui résuma l'affaire de l'incendie. Il pensait aussi avoir résolu l'énigme de l'attentat dont elle avait été victime au bord de la rivière. La veuve Bu avait besoin d'un corps féminin pour faire croire à son décès. Elle avait engagé un tueur de la communauté du Bœuf pour qu'il lui fournisse le cadavre de la dame qui logeait à l'auberge. Ce plan ayant échoué, elle avait fait subir un mauvais sort à la pauvre Roseau lorsque madame Première l'avait envoyée lui chercher à souper en pleine nuit. Le valet Ren avait été assez fou pour mettre le feu après son départ, sans se douter qu'il serait le premier accusé et n'aurait aucun moyen de se disculper.

— Votre suivante était hélas beaucoup plus mince... je veux dire beaucoup plus osseuse et maigrichonne que vous. Cela a facilité le meurtre, mais m'a permis d'éventer la supercherie, bien que la meurtrière ait pris la peine de lui couper la tête.

— Elle lui a coupé la tête ! s'écria dame Lin, les mains sur les joues.

— Je suis navré de vous apprendre ces détails sordides, s'excusa son mari.

— Quand je pense que cela aurait pu m'arriver, à moi ! Les morts décapités sont condamnés à errer entre deux mondes jusqu'à ce qu'on ait réuni les morceaux ! Imaginez-vous de quoi j'aurais l'air en spectre sans tête ?

Il s'abstint de répondre.

Le lecteur, autre sorte de fantôme, échappé des bureaux du censure pour tourmenter les vivants, vint féliciter le mandarin pour l'heureuse résolution de cette dernière affaire. Toute occasion étant bonne pour citer un peu de bonne littérature, il lui infligea de mémoire le passage sur les erreurs judiciaires :

— « Si un meurtre a été classé en mort naturelle et que l'assassin est finalement arrêté, l'enquêteur ne pourra échapper à une sévère réprimande. » Votre Excellence s'en est tirée au mieux, comme toujours !

La manière mystérieuse par laquelle Ruan Boyan avait momentanément repoussé l'agresseur de madame Première continuait de piquer la curiosité du magistrat. Il commençait à se dire que cet employé ne lui avait pas été confié pour lui lire des maximes stupides,

mais pour assurer sa sécurité. Comment croire qu'un petit bonhomme qui n'avait l'air de rien était parvenu à arracher sa femme aux griffes d'un tueur ? Il lui lança une allusion :

— Nous savons vous et moi que vous n'êtes pas ce que vous semblez être, Ruan...

Celui-ci ne parut pas saisir le sens de ces propos :

— Jamais je ne me permettrais de mentir à Votre Excellence, se défendit-il.

— Tut-tut, fit Ti en posant un doigt sur ses lèvres. Cela me va. J'ai besoin de toutes les compétences, en ce moment.

Il se dirigea vers son logement, laissant derrière lui un balafre désarçonné.

Dans la cour, il remarqua un attroupement devant l'une des loges louées aux voyageurs. Un sbire posa un genou à terre pour s'adresser à lui :

— Un accident vient de se produire, seigneur. Un courtier en soie est mort dans son sommeil.

Le sous-préfet Ning, à l'image de ses confrères, ne se déplaçait pas volontiers pour superviser les décès, surtout quand ceux-ci étaient présentés comme naturels. Ti hésita entre l'envie d'aller faire un somme pour compléter sa nuit trop tôt interrompue et la curiosité de voir de quoi il retournait. Il poussa un soupir.

— Jamais plus je ne mettrai les pieds dans ces « tranquilles petites villes ». On est bien plus en paix dans l'agitation de la capitale ! Qu'on aille chercher mon secrétaire !

Il se dirigea vers la chambre, dont la porte était grande ouverte. Les serviteurs de l'auberge y jetaient des coups d'œil pour alimenter les ragots.

— Votre Excellence se dérange en pure perte, insista le sbire. C'était un commerçant sans histoire. Il habitait là depuis une semaine. Ses affaires n'ont pas été dérangées. J'ai assez l'expérience de ces sortes de choses pour reconnaître un décès naturel.

Ti s'immobilisa sur le seuil. Depuis quand les sous-fifres se permettaient-ils de lui donner des leçons ?

— Mon ami, je ne doute pas que ton expérience de garde-chiourme dans cette charmante cité ne soit très précieuse. J'ai moi aussi tiré quelques conclusions de mes dix-sept années passées à gouverner des districts. Voyons si nous pouvons confronter nos conclusions, veux-tu ?

Il s'apprêtait à entrer lorsque Ruan Boyan le rejoignit, son éternel manuel sous le bras.

— Votre Excellence m'a fait demander ? dit le lecteur, un grand sourire aux lèvres.

Comme d'habitude, en fait de secrétaire, on était allé lui

chercher le crampon qu'il prenait grand soin d'oublier.

La loge était semblable à la sienne avec son lit tout simple, son étagère pour les vêtements et son tabouret. Un sac contenait les affaires personnelles du courtier. Un autre était plein de ses échantillons de soie. Une bourse rebondie était encore suspendue à sa ceinture, ce qui écartait effectivement l'hypothèse d'un vol. L'homme, étendu sur le matelas comme s'il s'était installé pour faire un somme, ne paraissait pas avoir subi de violences. Il portait le costume courant de son emploi, un habit solide, correctement coupé, à la fois digne, propre et discret, parfait pour se rendre chez les boutiquiers des villes qu'il traversait. Un doute surgit néanmoins dans l'esprit du magistrat comme il contemplait son visage. Il réclama de la lumière. Lorsqu'une lampe à huile eut jeté sa clarté sur les traits du courtier, il n'en crut pas ses yeux.

Le décès avait bien l'apparence de la nature. La coloration du visage, qui hésitait entre le rosâtre et le bleu, évoquait une attaque d'apoplexie. Le lecteur jeta lui aussi un coup d'œil à la dépouille, par-dessus l'épaule du magistrat.

— Mort naturelle, cette fois, dit Ruan. Il a tout à fait la mine de mon oncle, qui a succombé à une maladie de cœur, il y a trois ans. Ces gens sont fous de déranger Votre Excellence pour si peu.

— C'est un meurtre, le contredit le mandarin, sur un ton qui ne laissait aucune place à l'équivoque. On a dû l'étouffer avec quelque chose de mou qui ne laisse pas de trace, comme un coussin.

Le balafré contempla le commissaire-inspecteur avec des yeux ronds.

— Que Votre Excellence pardonne mon invraisemblable insolence, mais comment peut-elle poser un diagnostic si catégorique, alors qu'elle n'a pas même examiné le corps ? Nous avons ici un chapitre très complet sur la question des recherches post-mortem, dit-il en tapotant son gros vade-mecum.

Ti caressa du doigt la joue du défunt. Elle était parfaitement douce, sans trace de coupure. Le rasage avait été effectué de très près. S'il n'avait pas saigné, c'est parce qu'il était déjà trépassé. On lui avait ôté sa barbe et sa moustache parfaitement taillées, trop emblématiques de son rang.

— Cet homme n'est pas un courtier, contrairement à ce qu'on voudrait nous faire croire. C'est un prince de la famille impériale. Il se nomme Li Huang-Fu. J'ai dîné avec lui hier soir.

Le regard du lecteur alla de multiples fois du mandarin au corps et inversement. Il poussa un cri aigu et se laissa tomber sur les genoux pour se prosterner devant la personne sacrée d'un parent du Dragon. Jamais il n'en avait approché de si près. Une telle rencontre, dans des circonstances si extraordinaires, le déroutait complètement. Les

employés de l'auberge, qui les observaient depuis la cour, furent stupéfaits de voir le secrétaire de Son Excellence faire le ko-teou devant un courtier au cœur fragile tout en récitant la prière de louanges dédiée au Fils du Ciel.

Le vrai représentant en soie avait dû s'enfuir avec la caisse de son patron et laisser ce cadavre dans sa chambre pour mettre fin aux recherches. Restait à savoir comment un cousin de l'empereur avait fini dans un si triste rôle. C'était là un affreux tour du destin. Li Huang-Fu aurait mieux fait de se pendre pour faire plaisir à l'impératrice : il aurait au moins reçu les honneurs dus à un homme de son statut, au lieu d'échouer dans la loge minable d'un coupe-gorge. L'idée que la mort pût ravalier un prince du sang au niveau d'un simple citoyen choquait profondément le mandarin. L'ordre social voulu par le Ciel devait se perpétuer jusque dans l'au-delà. Le descendant des Li était né au-dessus du commun ; cet indigne traitement était une insulte à la perfection de la société chinoise.

Le trépas d'un membre de la famille régnante était un événement de première catégorie, à côté duquel les aléas de l'existence tels que meurtres, infanticides, complots et folie incendiaire ne pesaient plus d'aucun poids. Toute autre préoccupation était suspendue. Ti gagna sa propre chambre, ouvrit son écritoire et entreprit de rédiger une notification au service concerné, le grand secrétariat de la Cité interdite. Il se félicita de n'en avoir pas eu le temps lors de la découverte du quadruple meurtre au restaurant : il se serait donné le ridicule de contredire l'un de ses propres rapports. Il loua intérieurement la veuve Bu, qui lui avait permis d'éviter un impair, et voua aux mille tourments infernaux les assassins du banquet, qui avaient failli lui faire commettre une erreur déshonorante.

La lettre écrite, il sortit pour la porter lui-même au yamen. Le juge Ning allait devoir la confier à son cavalier le plus rapide afin qu'elle parvînt au plus tôt à Chang-an. Il eût été dommage que les parents du prince Li Huang-Fu fussent vendus comme esclaves, alors que son décès restaurait l'harmonie universelle un instant perturbée par son inexcusable désir de survie.

XIV

Ti dévoile les crimes d'un mort ; il cache ceux d'un vivant.

Au lieu de calmer Ti, la marche à pied attisa au contraire son agacement contre les innombrables entorses à l'ordre céleste auxquelles il était confronté dans cette ville. Alors qu'il longeait l'avenue en direction du tribunal, il vit soudain venir à sa rencontre avec lenteur un chariot tiré par un bœuf. On y avait arrimé l'une de ces potiches géantes dans lesquelles il avait déjà eu l'occasion de faire de sinistres découvertes.

— Ah non ! Pas sous mon nez ! s'écria-t-il, hors de lui.

Il empoigna le marteau d'un menuisier en train de planter des clous devant son échoppe et se mit à marteler la potiche, sous les yeux des passants interloqués. Alerté par le bruit, le conducteur arrêta son animal et descendit de son char pour s'interposer :

— Hé ! Espèce de fou ! Qu'est-ce qui te prend ?

Le menuisier s'interposa entre le vandale et lui.

— C'est Son Excellence Ti Jen-tsie, le commissaire-inspecteur de Chang-an. Ses nerfs ont été mis à rude épreuve, aujourd'hui.

Ti frappait comme un forcené. La tension accumulée durant ces derniers jours se libérait avec violence. En raison du manque de sommeil, il voyait dans la grosse potiche une ressemblance avec la face joufflue du directeur de la police, entrevue de loin le jour de son exécution manquée. Le fugitif lui adressait un sourire de défi.

— Tiens ! Prends ça ! répétait le magistrat en assenant des coups furieux sur la terre cuite.

Celle-ci commença à se fendre. Un trou se fit, le sel se mit à couler dans la rue. Les passants contemplaient ce triste spectacle d'un mandarin devenu fou. Ti se prit à douter. Tant qu'à être ridicule, mieux valait aller jusqu'au bout. Il martela la potiche, qui s'ouvrit en deux et explosa. Ses morceaux et tout ce qu'elle contenait se répandirent sur la chaussée.

Il y eut quelques instants de silence total dans l'avenue de Liquan. Les premiers à réagir poussèrent des cris d'horreur. Certains s'enfuirent en courant, d'autres approchèrent pour avoir la confirmation de ce qu'ils avaient cru voir. Au milieu d'un tas de sel mêlé de fragments de terre cuite gisait le corps d'un homme d'âge mûr, dont le visage pourvu de belles moustaches grises était tourné

vers les nuages. Sa peau maculée de cristaux avait un aspect blanc et luisant. Ses yeux étaient grands ouverts. On aurait dit quelque divinité résolue à foudroyer les mortels qui avaient osé la tirer de sa retraite salée. Les badauds n'auraient pas été plus surpris si elle s'était envolée en les abreuvant de malédictions, parmi le tonnerre et les éclairs.

Le conducteur du chariot prit ses jambes à son cou, soit qu'il eût su d'avance ce que contenait son chargement, soit qu'il craignît qu'on ne lui mît ce meurtre sur le dos. Ti laissa tomber l'outil qui lui avait servi à briser le récipient. Il se baissa vers le cadavre, quoiqu'il eût déjà une idée de son identité.

Il n'eut aucune difficulté à reconnaître le général-duc de King-ye. Les convives de ce banquet étaient-ils tous destinés à mourir deux fois ? Ti commençait à être persuadé que oui. Il donna l'ordre d'avertir les sbires pour qu'ils transportent tout cela au yamen, et reprit son chemin, d'humeur bien plus tranquille qu'auparavant.

Un homme du peuple, muni de l'attirail des écrivains publics, avec rouleau à feuillets, plateau et encrier portatif, courut après lui.

— Seigneur Ti ! Je dois vous parler !

Le mandarin estimait avoir eu sa part d'ennuis avec les habitants de Lique pour la journée. Le soleil était à la moitié de sa course et aucune vraie nourriture n'était encore venue remplacer le tofu au sang dans son estomac. Il poursuivit sa route tandis que l'écrivain public faisait des efforts pour rester à sa hauteur, en dépit de l'impolitesse qu'il y avait à marcher de conserve avec un homme d'un rang si élevé.

— J'ai des renseignements sur le marquis de Ying-chuan ! lui souffla finalement l'importun.

Ti s'arrêta. Voilà qui ne concernait plus les furieux qui peuplaient ce district, mais bien ses supérieurs de Chang-an.

— Des renseignements ? répéta-t-il en jaugeant ce malotru qui ne semblait pas savoir qu'on s'inclinait très bas avant de s'adresser à un magistrat tel que lui.

— C'est moi ! répondit l'homme en soulevant le chapeau à larges bords qui jetait une ombre sur ses traits.

« Voilà que les spectres sortent en plein jour ! » se dit Ti. Malgré son respect pour les deuils impériaux, l'événement effaça en lui tout autre sujet d'intérêt. Il remit à plus tard sa visite au yamen. Dès que les sbires furent arrivés pour s'occuper du chariot de sel, il leur confia sa lettre, avec mission de la transmettre immédiatement à leur maître. Les deux hommes allèrent s'installer à la terrasse couverte d'un des nombreux estaminets qui bordaient l'avenue. Le trépassé fixait Ti d'un œil bien moins goguenard que la veille. Régulièrement, il guettait les alentours, inquiet de voir surgir quelque tueur déterminé à l'enfourer dans une potiche de sel.

— Je suis bien aise de vous revoir en si bonne santé, dit Ti

quand on leur eut apporté les plats de nouilles commandés. C'est la seconde fois que vous me faites cette bonne surprise, dites-moi !

Le marquis roulait des yeux affolés.

— Comment ces chiens ont-ils osé assassiner un si haut personnage que le général-duc ? Un militaire couvert de gloire, qui avait l'oreille de Leurs Majestés !

Cela faisait quelques jours que le glorieux militaire n'avait plus l'oreille de personne. Ti se vit contraint d'apprendre au survivant effaré qu'un personnage bien plus haut placé venait de subir un sort comparable. Le marquis se prit la tête entre les mains.

— Nous ne devons pas réellement mourir. Quelque chose n'a pas marché, dans notre plan.

Ti était d'accord avec ces deux assertions.

— Pardonnez-moi de vous offrir un repas bien plus modeste que votre banquet d'hier soir, dit-il en invitant le mort-vivant à se servir. Considérant que ce devait être le dernier de votre vie, je comprends que vous n'ayez pas regardé à la dépense.

Le marquis était certes moins fier que lorsqu'il trônait entre un prince affable et un officier content de lui. Ti ne se donna pas la peine de réclamer des éclaircissements, mais se contenta de tremper ses baguettes dans les bols en attendant le récit d'une évasion calamiteuse. Le courtisan lui infligea un pitoyable regard de chien battu.

— Je dois dire en premier lieu que nous n'avions pas l'intention d'aller sur les brisées d'un enquêteur tel que vous. Jamais nous n'avons conçu le projet d'arrêter le directeur en fuite. Si tel avait été notre désir, nous aurions commencé par vous engager, Ti, mon bon ami !

Son bon ami commençait à soupçonner qu'ils l'avaient engagé, en effet, mais pour une tout autre chose, qu'il n'éprouvait aucun plaisir à supputer. Le marquis reprit son récit sur le ton emphatique d'un discours officiel :

— Frappés par l'injustice d'un sort que nous ne pensions pas avoir mérité, nous nous entendîmes pour joindre nos forces afin de contrer la cruauté des événements.

Ti l'arrêta d'un geste et le pria de s'en tenir aux faits.

À en croire le proscrit, le *wei* de la garde sud avait entendu parler d'une filière qui offrait l'assurance d'une seconde existence à tous ceux qui en avaient besoin. Cela concernait les personnes en délicatesse avec la justice, celles qui désiraient échapper à leurs débiteurs, celles qui s'étaient enfuies avec l'argent de leur maître, de leur guilde, de leur famille... Voilà qui représentait de quoi alimenter un commerce fructueux !

— Le commandant aurait mieux fait de dénoncer ce trafic à sa

hiérarchie, dit Ti sur le ton d'un fonctionnaire qui n'avait jamais entendu autant d'abominations en si peu de temps.

— Il l'aurait peut-être fait s'il n'avait pas été condamné à se donner la mort ! le défendit le marquis.

« Ou bien il a préféré conserver cette information pour lui en cas de besoin », se dit le magistrat.

Les quatre hommes ne pouvaient se soustraire longtemps à l'arrêt de l'impératrice, d'une part parce qu'ils auraient sacrifié leur famille, d'autre part parce qu'ils étaient bien placés pour savoir qu'aucun justiciable n'échappait à la sagacité de la police impériale. Il fallait mettre fin aux recherches. Seul leur décès officiel permettrait de recouvrer une vie décente dans une grande ville. Leur contact leur avait recommandé de se rendre à Liquan, où tout serait organisé.

— Et moi, dans tout ça ? demanda Ti, qui voyait se profiler de plus en plus nettement la manipulation dont il avait été l'objet.

Dès qu'ils avaient eu connaissance de sa présence, ils avaient eu l'idée de l'inviter à leur ultime banquet : il représentait un témoin de choix qui accrédirait leur mort auprès du censorat. À vrai dire, le *wei* de la garde sud aurait préféré accrédirer encore plus leur fin tragique en le faisant périr avec eux. Il aurait volontiers assisté à son agonie comme prémisses à leur nouvelle existence. Mais les autres avaient opté pour la solution qui les arrangeait le mieux.

Peu après le départ du commissaire-inspecteur, des hommes en noir avaient apporté quatre corps dont l'âge et la corpulence correspondaient à peu près aux leurs. L'un de leurs sauveurs, qui paraissaient connaître leur métier, les avait maquillés et agrémentés des postiches nécessaires. Les convives avaient ôté leurs habits, dont on avait revêtu leurs doublures. Eux-mêmes avaient endossé les costumes d'emprunt qui leur permettraient de passer inaperçus, le temps de se faire oublier. Ils s'étaient éclipsés par la porte au fond du jardin, celle-là même par laquelle étaient arrivés les cadavres de remplacement. Pas un instant ils n'avaient douté de la réussite. Il y avait des siècles, en Chine, que l'habit faisait la personne. Le juge Ning aurait opté sans hésiter pour un suicide mutuel, vu leur situation sans espoir.

— Vous êtes-vous demandé comment on vous trouverait ces remplaçants ? demanda Ti avec une fausse naïveté.

— Nous avons supposé qu'on étranglerait de quelconques voyageurs, répondit le marquis sans prêter à ce détail la moindre parcelle d'intérêt.

— Et vous ne vous êtes pas dit que vous étiez vous-mêmes des voyageurs aux manches pleines de lingots ? le lapida son interlocuteur.

Il comprenait à présent pourquoi les dîneurs avaient tous subi

une mort différente. Chacun d'eux avait au moins un meurtre sur la conscience. Celle de Ti était soumise à rude épreuve. D'un côté, il devait assistance à un noble qui réclamait son aide ; de l'autre, cet individu était un misérable qui trouverait à qui parler lorsqu'il rejoindrait sa victime dans l'autre monde. Ce scélérat avait placé sa vie entre les mains du magistrat, il n'y avait donc pas à tergiverser.

Le lecteur, qui traversait la rue, courut saluer son supérieur. Celui-ci avait terminé son repas. La visite qu'il devait faire au yamen ne pouvait plus être différée. Son invité n'avait pas touché aux plats ; le mort manquait d'appétit.

Quand il s'entendit confier la sécurité d'un si haut personnage, Ruan Boyan multiplia les courbettes : deux célébrités dans la même journée, et la deuxième était encore vivante ! D'un geste agacé, le marquis mit un terme à des démonstrations de servilité qui risquaient de le faire repérer.

— Mon bon Ruan est d'une honnêteté scrupuleuse, assura Ti. Je lui dois la conservation de mon épouse. Vous pouvez vous reposer sur lui comme sur moi-même.

Le balafré rougit de confusion. À le voir si emprunté, le mandarin avait bien du mal à se persuader qu'il s'agissait là d'un redoutable combattant. Tandis que les deux hommes s'éloignaient, il entendit le lecteur prodiguer à son protégé l'une de ses sempiternelles leçons de morale à l'usage des magistrats :

— « Les enquêteurs qui ont commis des erreurs au cours des investigations et qui se sont montrés incapables de conclure leur enquête échapperont aux sanctions s'ils se dénoncent eux-mêmes et endossent la responsabilité de leurs fautes. »

A ce régime, s'il échappait à ses assassins, le marquis risquait fort de reconsidérer l'opportunité du suicide qu'on exigeait de lui.

Une fois au yamen, Ti demanda à être reçu par le sous-préfet. Le trésorier, qui l'accueillit sur le perron avec des protestations de joie, lui assura que sa lettre était bien partie pour la capitale. Elle était dans la sacoche de leur meilleur cavalier, monté sur leur meilleur cheval, et parviendrait à ses destinataires dans les plus brefs délais.

Il le conduisit aux appartements privés de son maître. Le bâtiment était en bois, comme la plupart des constructions de cette époque, mais d'un bois très ouvragé et recouvert de peintures multicolores. Chaque porte était flanquée de bandes de papier rouge où l'on avait inscrit des citations de poèmes, art très en vogue. Zi Liang annonça le visiteur et se retira alors que Ning Yutang se levait pour congratuler Ti avec chaleur :

— On m'a raconté les prodiges accomplis par Votre Excellence depuis qu'elle réside parmi nous ! Je n'aurai bientôt plus à remplir mes obligations de sous-préfet !

« Je ne crois pas que tu t'en sois jamais soucié », songea Ti. Il répondit qu'il était heureux de pouvoir rendre service et ajouta avec perfidie qu'il avait pu vérifier à quel point M. Ning gérait, comme il l'avait dit, « la petite ville la plus tranquille de l'empire ».

— À ce propos, je viens vous faire part de mes conclusions dans l'affaire de détournement d'impôt signalée par votre trésorier.

— Comment ! s'ébautit Ning Yutang. Encore de merveilleuses élucidations ! Est-il une énigme qui puisse résister à votre génie ?

« L'énigme de ta nomination dans la magistrature », pensa Ti.

Il démontra en quelques mots de quelle manière Ning avait détourné l'impôt et conclut en affirmant sa certitude d'avoir devant lui le juge le plus corrompu de Chine. Nullement désarçonné, celui-ci lui jeta un regard par-dessous.

— Peut-être existe-t-il une façon de réparer mes égarements passagers ? Je suis sûr que Votre Excellence répugnerait à jeter un nom honorable dans la fange. Je suis prêt à m'imposer les plus grands sacrifices pour permettre à mon clan d'être épargné par le scandale.

L'allusion était limpide et elle tombait à point nommé. Ti n'avait aucune intention de puiser à son tour dans le trésor impérial, mais il avait en revanche quelque chose à demander.

— Vous avez, de notoriété publique, une famille renard qui gîte dans votre forêt. Je souhaite mettre un terme à ses exactions. Comme elles me semblent plus dramatiques pour la population que vos détournements, j'oublierai cette histoire si vous m'aidez.

Le sous-préfet marqua un temps. Il n'avait pas espéré s'en tirer à si bon compte.

— Mais comment donc ! s'écria-t-il, jovial. Votre Excellence est la personne la plus raisonnable que je connaisse ! J'aurai à cœur d'exterminer cette vermine pour la plus grande gloire de notre corporation !

— À vrai dire, je préfère m'en occuper moi-même, dit Ti. J'ai seulement besoin de votre accord pour organiser tout ça.

Il n'avait pas l'intention d'attendre l'octroi de renforts, si tant est que Ning les eût réclamés. Le plus rapide était d'organiser une battue.

— J'ignorais que Votre Excellence portait un tel intérêt aux superstitions locales, s'étonna Ning.

— Nous savons vous et moi qu'il ne s'agit nullement de superstitions, répondit Ti d'une voix glaciale.

Cette remarque fit s'évanouir le sourire peint sur les lèvres du sous-préfet. Ning Yutang commençait à croire que ce commissaire-inspecteur en savait plus long qu'il ne voulait bien le dire. Jusqu'où allait sa connaissance de Liquan, exactement ? On pouvait craindre qu'il ne se contente pas de régler les misérables affaires de meurtres crapuleux ou d'incendie criminel qu'il rencontrait sur son chemin.

XV

Des renards sont débusqués dans la forêt ; un marquis se perd dans une baignoire.

Ti rentra à l'auberge chercher ses lieutenants. Le marquis de Yingchuan était en train de discuter avec eux, certainement plus par peur d'un attentat que pour le plaisir de côtoyer le petit personnel. Le magistrat annonça son intention d'aller purger les bois de leurs hôtes indésirables. Ce projet suscita l'effroi de Ma Jong, pourtant bâti de manière à repousser un bataillon à lui tout seul :

— Votre Excellence entend-elle combattre des démons ou bien des bêtes sauvages ?

Ti poussa un soupir empreint de fatalisme :

— Il existe un fauve plus féroce que tout cela, Ma : l'être humain.

Son lieutenant ne voyait pas comment un homme pouvait rivaliser avec une créature magique. De l'aveu général, le renard était si rempli d'énergie qu'il se transformait à volonté pour devenir minuscule, s'allonger, grossir, ou prendre carrément forme humaine. Les femelles avaient la réputation de tuer leurs amants à petit feu en consommant leur fluide vital. Quant aux *t'ien-kou*, les chiens célestes, avec leurs ailes, leur nez d'une longueur démesurée et leurs habits de feuillage, ils étaient experts dans le maniement des armes, mangeaient les enfants et possédaient des dents capables de traverser les sabres !

Le marquis semblait avoir repris de son assurance. Entouré de ces gaillards, il se sentait moins menacé.

— Eh bien ! s'exclama-t-il à l'énoncé de cette chasse aux esprits malins. On ne s'ennuie jamais, avec vous !

Ma Jong jeta un coup d'œil au ciel.

— Votre Excellence est-elle sûre d'avoir bien choisi le moment ? Le soleil se couchera d'ici une veille[25]. Nous devons chasser ces créatures dans le noir, et c'est leur élément.

— C'est dans le noir qu'elles se montreront, dit Ti. Si nous y allons en plein jour, nous ne les trouverons jamais. J'ai l'intention de leur tendre un piège.

Il fit battre tambour à travers la ville pour rassembler les hommes valides devant le temple. Lorsqu'il jugea la foule assez compacte, il monta sur une caisse pour annoncer sa résolution de

purger les bois des forces malfaisantes qui les hantaient.

— Tous ceux qui ont à se plaindre de l'insécurité qui règne là-bas se muniront d'une arme et viendront avec nous ! Plus nous serons nombreux, moins nous aurons à craindre !

Ce discours laissa les auditeurs de marbre. Ti se souvint que le peuple, moins nourri que lui de lectures confucéennes, était peu sensible aux arguments pragmatiques.

— Nous serons précédés des prêtres de ce sanctuaire, qui écarteront de nous le danger par leurs invocations protectrices ! ajouta-t-il.

Les murmures qui s'élevèrent montrèrent au mandarin que son discours avait enfin porté.

— Attrapez-moi ces religieux avant qu'ils ne se défilent, recommanda-t-il à ses lieutenants.

Ma Jong et Tsiao Tai interceptèrent les prêtres alors qu'ils s'éclipsaient par la porte de derrière. Leur petit groupe se dirigea vers le portique de l'Est, où l'on attendit l'arrivée des volontaires.

Au bout d'une demi-heure, ils disposaient d'un nombre assez important d'hommes armés de piques et de fourches. Alors seulement Ti mesura l'ampleur des torts causés par la famille renard.

On abordait l'heure du chien quand le convoi s'ébranla. Ti vit bien sur la figure de ses lieutenants qu'ils avaient la conviction de marcher à leur perte. L'idée de partir à l'aveuglette dans une forêt obscure leur paraissait un suicide collectif.

— J'ai un plan, affirma leur patron.

Afin d'attirer les monstres hors de leur tanière, il avait envoyé en avant-garde la voiture de madame Première.

— Nos esprits maléfiques aiment s'en prendre aux voyageurs sans défense. Ma femme sera pour eux un appât irrésistible.

Tsiao Tai avait ignoré jusqu'à ce jour que l'intrépidité fût un trait de caractère majeur de dame Lin.

— Votre épouse est fort courageuse d'avoir accepté cette mission !

— Oh, elle a refusé ! Même pour lui emprunter l'une de ses robes, j'ai dû batailler plus fort que nous n'allons le faire tout à l'heure contre les démons.

À l'intérieur de la voiture qu'agitaient les cahots de la route, Tao Gan entrevoyait avec chagrin la perspective de périr dans des habits de femme, si luxueux fussent-ils.

La troupe de villageois suivait à portée de voix. Ti avait recommandé de faire le moins de bruit possible.

Tout le monde s'engagea à l'intérieur de la forêt alors que les dernières lueurs du jour s'éteignaient. Seuls deux ou trois villageois pris d'une panique superstitieuse s'échappèrent du groupe. Le

mandarin exhorta ses prêtres à porter bien haut les emblèmes de leur culte, afin que leurs ouailles vissent bien que les dieux marchaient à leur tête. Leur faire précéder le cortège présentait en outre l'avantage d'empêcher les fidèles de voir les expressions de terreur peintes sur leurs visages, ce qui eût fragilisé la confiance en leurs pouvoirs.

Il y avait un moment qu'ils étaient dans le bois et rien ne se produisait. Ti commençait à craindre l'échec de sa tentative quand ils perçurent des cris dans le lointain. Au lieu de s'élancer vers le lieu d'où ils provenaient, la troupe se figea, soudain confrontée à une réalité que nul n'avait osé envisager. Avant que Ti n'ait eu le temps de donner des ordres, une femme apparut dans le virage. Elle s'immobilisa à leur vue, hors d'haleine. Un instant s'était à peine écoulé quand surgirent derrière elle des ombres hirsutes aux mains griffues. Les habitants de Liquan contemplèrent ce spectacle sans bouger ni même respirer.

— Qu'attendez-vous ? parvint à articuler la femme d'une voix essoufflée.

Ti était sur le point de lancer l'attaque lorsqu'un hurlement de rage monta de plusieurs dizaines de gorges. Ses recrues se ruèrent sur les ombres, qui les regardèrent venir, paralysées à leur tour par la surprise.

Les silhouettes maléfiques furent balayées par le flot. Quand Ti parvint à l'endroit du massacre, il n'en trouva que des débris juste assez nets pour indiquer qu'il s'était agi d'êtres humains normalement constitués et non de créatures fantastiques. Les pattes griffues n'étaient que des mains, dont certaines se crispaient encore sur un poignard. La lune éclairait les dépouilles de sa lueur blafarde. Ti ordonna d'allumer les lampes, à moitié pour leur permettre de se repérer, à moitié pour chasser l'impression de magie que la pénombre conférait à tout cela.

Tao Gan s'était laissé tomber au bord de la route. Leur véhicule avait été pris d'assaut par une horde sortie de nulle part. Le conducteur s'était réfugié sur le toit pour distribuer des coups de fouet. Lui-même était parvenu à s'enfuir, mais ne serait pas allé loin sans la présence des renforts. Ti l'aida à se relever et à rejoindre le gros de la troupe : il ne faisait pas bon errer seul, la nuit, dans ces parages où, il en avait à présent la preuve, des êtres redoutables vivaient tapis.

La voiture était arrêtée à trois tournants de là. Les gens de Liquan étaient arrivés à temps pour sauver le cocher. Le fait qu'il s'attendît à être attaqué lui avait donné un avantage sur le commun des voyageurs. Ses agresseurs, quoique nombreux, avaient été surpris de le voir paré pour la riposte. Plus grand encore avait été leur désarroi en voyant surgir une petite foule de villageois enragés. Les

« renards » s'étaient enfuis dans les bois, passant de l'état de chasseurs à celui de proies.

Les habitants de Liquan avaient allumé des lampes que l'on voyait errer entre les arbres. Au terme d'une assez longue marche, Ti parvint à une caverne qui s'ouvrait dans la colline. Des os humains gisaient en de multiples tas. Le magistrat comprit tout de suite que les victimes étaient innombrables. Les assassins avaient dû vivre là longtemps en toute impunité. Horrifiés par leur découverte, les assaillants avaient déjà massacré tous ceux qu'ils avaient pu attraper.

— Je suis navré, seigneur, dit Tsiao Tai, son glaive persan à la main. Nous n'avons rien pu faire pour les en empêcher.

Un sort pire encore attendait de toute façon ces criminels s'ils étaient parvenus vivants sous la lame du bourreau. Le seul regret de Ti était de n'avoir pas livré les coupables à la justice ; du moins cette conclusion épargnait-elle à la population l'ignoble confession de leurs atrocités.

Il fit réunir les cadavres en ligne. Il y en avait une quarantaine. A la lumière des torches, il tâcha de reconstituer leur filiation. Il y avait trois générations. Vu les âges, un couple avait dû s'installer ici et procréer de nombreux enfants. Les malformations dont souffraient les plus jeunes témoignaient de naissances incestueuses. Sans doute avaient-ils d'abord vécu de rapines, ou même de brigandages, voire de meurtres. Avec l'accroissement de la tribu, l'approvisionnement en nourriture avait dû devenir problématique. Les dieux seuls savaient comment ces gens avaient survécu, au fond de ces bois.

Tsiao Tai était blême. Il agita une clochette qui pendait à l'entrée de la caverne. Ils reconnurent le tintement entendu le soir de leur arrivée et se firent une idée de ce qu'ils seraient devenus s'ils avaient suivi la procession fantôme, au lieu de se regrouper sur la route.

La grotte contenait un arsenal dont la plus grande partie venait certainement de leurs victimes elles-mêmes. Ti reconnut sur certaines pièces d'armement l'estampille du censorat. Il n'y en avait cependant pas assez pour expliquer la disparition de tous les émissaires lancés aux trousses du directeur. Par ailleurs, aucun de ces glaives n'avait appartenu à un membre de l'armée. Or, une escouade entière s'était évanouie corps et biens !

Ma Jong vint chercher le magistrat.

— Votre Excellence doit aller voir ce qu'il y a au fond : on atteint les dernières limites de l'horreur.

Il y avait une sorte de saloir où pendaient des membres que les « renards » faisaient pour les conserver. Certains avaient été fumés comme des jambons, d'autres plongés dans du sel, ce fameux sel censé constituer la principale ressource de la région. Un villageois

contemplant ces reliques avec effroi.

— Les gens racontaient qu'on trouvait parfois des restes humains pourris sur la rivière. Mais personne ne savait d'où ils venaient. De toute façon, nous n'avions pas le courage de fouiller la forêt. Nul ne peut se mesurer à un *t'ien-kou*.

— Ce n'étaient pas des *t'ien-kou*, dit Ti. Ils prenaient au piège les voyageurs égarés, les volaient et les tuaient pour ne pas laisser de témoins. Pourquoi gâcher le corps de leurs victimes, alors qu'ils pouvaient nourrir toute la horde ?

L'habitant s'agenouilla devant le mandarin.

— Nous serons toujours reconnaissants à Votre Excellence de nous avoir débarrassés de ces monstres.

Il hésita à poursuivre, jeta un coup d'œil vers l'entrée de la grotte pour vérifier qu'on ne pouvait pas l'entendre, et reprit à voix basse :

— Vous devez être informé que d'autres faits bizarres se produisent quotidiennement dans le district. La liste en est trop longue pour être évoquée ici.

Bien que Ti fût touché qu'on osât enfin lui dire la vérité, il ne tenait pas, lui non plus, à alerter leurs concitoyens. Il releva l'homme.

— Je le sais, mon brave. Ne t'inquiète pas. Si les mânes de Confucius continuent de m'assister, l'ordre sera rétabli d'ici peu, quand j'aurai chassé de cette ville tous ses parasites. J'ignore seulement s'il y restera grand monde après ça !

Comme ils rentraient à Liquan, il entendit les combattants échanger des commentaires sur leurs exploits. Les cannibales n'étaient déjà plus tout à fait humains. De bouche en bouche, ils prendraient bientôt l'apparence de spectres et rejoindraient la liste sans fin des démons mangeurs d'hommes. Il ne faudrait pas longtemps pour que cette histoire devienne légende et se perpétue à travers les chansons et les contes.

Ti se félicita qu'on dépensât tant d'huile pour éclairer la belle avenue de Liquan : cette débauche de lumières lui donnait la sensation de regagner la civilisation, dont sa promenade en forêt l'avait éloigné à tel point qu'il avait cru ne jamais la retrouver. Ses hommes et lui avaient hâte de s'asseoir devant un repas roboratif, afin de reconstituer leur énergie perdue, de prendre le dessus sur les forces yin négatives qu'ils venaient de côtoyer, et de restaurer leur équilibre intérieur.

De retour à l'auberge, Ti découvrit que le marquis n'y était plus.

— Sa Grandeur est à la maison de bains, répondit Ruan Boyan, plongé dans la lecture de son manuel.

Ti s'étonna qu'il l'eût laissé s'éloigner alors qu'il était chargé de sa protection.

— Hélas, seigneur ! s'exclama le balafré, aussi contrarié que si on lui avait demandé de surveiller une tripotée de gamins insupportables. Sa Grandeur n'en fait qu'à sa tête ! Le marquis n'est pas comme vous, respectueux des *Maximes de sagesse* que j'ai pour mission de répandre ! Après le troisième chapitre, il a voulu me jeter mon livre à la figure ! Il a déclaré qu'il avait la migraine et qu'il lui fallait se décroisser.

Il était parti depuis deux heures ; cela faisait beaucoup, même pour un traitement complet. Ti connaissait les masseurs de Liquan pour les avoir pratiqués à son arrivée : nul ne pouvait avoir envie de prolonger le martyre.

Il rappela ses hommes, qui étaient en train de se reposer de leurs fatigues et de leurs émotions devant une table bien garnie.

— Je suis navré de vous enlever à vos délassements après vous avoir fait protéger la population entière de cette ville. Hélas, nous devons aussi assurer la sauvegarde du marquis, ce qui est beaucoup plus difficile.

Il les entraîna à l'établissement de bains. Le personnel de l'entrée admit avoir vu arriver le visiteur, deux heures plus tôt. Mais celui-ci avait quitté la maison depuis longtemps.

Autant Ti pouvait imaginer, à la rigueur, que l'attrait d'un bon bain ait incité son protégé à quitter l'abri, d'ailleurs relatif, offert par l'auberge ; autant il avait beaucoup de mal à croire qu'il s'était aventuré en ville sans escorte, alors que Ti chassait le démon à huit lis de là. Encadré de ses lieutenants, prêts à assommer quiconque leur tiendrait tête, il parcourut la boutique, ouvrant toutes les portes et fouillant tous les recoins.

Ce fut dans la resserre aux linges qu'il découvrit, au fond d'un placard, le corps dévêtu de l'ancien courtisan. Une marque bleuâtre et l'angle improbable de son cou ne laissaient pas de doute sur son sort : il avait eu la nuque brisée par des mains puissantes, telles que celles des masseurs, par exemple. Ses longs cheveux dénoués étaient encore mouillés.

— Cette fois, nous ne le reverrons plus, dit le magistrat, qui s'était bien habitué à voir ressurgir cet homme après chacun de ses décès.

On avait dû le laisser s'installer dans l'un des bacs d'eau chaude. On l'avait étranglé par-derrière sans qu'il pût se défendre. Le fait que le cadavre eût été dissimulé sur les lieux mêmes indiquait clairement qui étaient les responsables de ce meurtre.

Quand ils quittèrent la resserre, plus aucun garçon de bains n'était présent dans la maison. « Tous complices », songea Ti. Il aurait dorénavant du mal à s'abandonner à la douceur d'une étuve, et plus encore à se confier aux mains prétendument curatives du personnel. Il

ordonna à ses lieutenants d'envelopper le corps dans des linges et de l'emporter, pour ne pas courir le risque de le voir finir dans une potiche de sel. C'était dorénavant tout ce qu'il pouvait faire pour le malheureux.

Malgré l'insupportable entorse à l'ordre public constituée par ce meurtre, il avait l'impression que les choses avaient retrouvé leur place : les morts chez les morts, et les vivants embourbés jusqu'au cou dans des ennuis sans fin.

Ruan Boyan, inquiet, avait attendu le mandarin devant l'auberge. Lorsqu'il le vit revenir à la tête d'un petit convoi dont un gros ballot de taille humaine formait le centre, il tomba à genoux pour implorer pardon. Tandis que le propriétaire de l'établissement voyait d'un œil morose son commerce se changer en morgue, Ti reprocha vertement au petit fonctionnaire du censorat son manque de clairvoyance :

— Vous auriez dû l'accompagner aux bains !

Le balafré se récria avec autant de véhémence que si on lui avait proposé de coucher avec l'impératrice :

— Mon humble statut m'interdit de me baigner en compagnie d'un si haut personnage ! Jamais lui-même ne l'aurait permis, j'en suis sûr !

À l'entendre, le marquis était mort pour soutenir noblesse. Ti entendit alors la voix du lecteur déconfit réciter sur un ton larmoyant : « Dans les enquêtes, on ne peut pas se reposer sur ses assistants. »

— Comme c'est juste, dit le magistrat, pour la première fois d'accord avec ces maximes.

XVI

Un lettré succombe au coup de griffe d'un phénix ; un juge fomenté un attentat.

Ti était triste. Il avait failli à sa tâche. Les gens tombaient comme des mouches autour de lui, et toujours pas de directeur en vue. Pourtant, il sentait intimement que ces événements étaient liés. Nian Changbao n'avait pas pris cette direction par hasard, ces crimes n'étaient pas commis pour rien, et la présence de tous ces assassins n'était pas fortuite. Sa foi dans l'intelligence de la création l'empêchait de croire aux coïncidences, un atout fort utile dans son métier. Tout cela répondait forcément à un même plan de longue haleine. À bien le considérer, cette ville était une allégorie de l'existence humaine : ceux qui y vivaient étaient destinés à disparaître les uns après les autres. Ce mouvement se faisait seulement beaucoup plus vite que partout ailleurs. C'était comme si le dieu de la mort avait résidé là et désignait de son sceptre les voyageurs qui osaient se risquer dans son domaine. Ils n'étaient plus dans l'empire du Milieu : ils étaient dans l'antichambre du monde souterrain. A quelle autorité judiciaire Ti pouvait-il prétendre, dans ces conditions ? Ni sa formation, ni ses supérieurs, ni ses ancêtres, ni même l'omniscient Confucius ne l'avaient préparé à affronter les puissances des ténèbres. Il secoua la tête pour échapper à ces pensées délétères. Il avait besoin de se restaurer, et surtout d'avaler un thé bien fort qui lui remît les idées en place. Il frappa dans ses mains pour faire servir.

Tao Gan était encore très éprouvé par sa course-poursuite avec les cannibales. Madame Première, venue récupérer sa robe, prit la peine de le reconforter. Bien qu'elle n'aimât guère l'ancien escroc que son mari avait la faiblesse de garder auprès de lui, elle lui savait gré d'avoir pris sa place dans la carriole attaquée par les démons. Il savait à présent, lui aussi, ce que c'était qu'être la femme du juge Ti. Elle le plaignait. Aussi était-il étrange de voir ces deux dames bien habillées échanger des considérations sur les agressions dont elles avaient été victimes. À dire vrai, dame Lin avait mieux tenu le choc que le secrétaire.

Tsiao Tai remarqua que son maître ne mangeait pas.

— Votre Excellence paraît affligée.

— Je t'avoue que ma bonne humeur cède un peu devant ces

infractions répétées au code de conduite d'un bon citoyen, sans parler du déferlement de violence auquel nous assistons. Où cela va-t-il s'arrêter ? A ce rythme, il y aura bientôt moins de vivants que de morts, dans cette charmante petite ville ! Et ceux-ci continuent de déambuler dans les rues, pour la plupart ! Quelle injure à l'ordonnancement sacré de la nature !

Voyant son supérieur en proie au désarroi, le lecteur estima judicieux de lui prodiguer le secours toujours bienvenu de ses maximes :

— « Les enquêteurs se garderont autant que possible d'enquêter eux-mêmes à l'extérieur de leur tribunal. En cas de besoin, mieux vaut déployer le personnel. »

— C'est cela : restons assis sur nos deux fesses et attendons l'arrivée du bourreau ! Rappelez-moi de vous citer en bonne place dans mon rapport : je vous dois tant !

Ce ne fut qu'après avoir ingurgité quelques galettes de blé que Ti parvint à émettre une idée utile :

— Il n'y a qu'une seule explication à ce qui nous arrive : cet endroit est le pays rêvé des malfrats ! Je comprends mieux que nul n'ait jamais vanté les charmes de Liquan. Cette ville est comme le paradis de Lao Tseu : une fois entré, on n'en ressort jamais !

Il lui tardait de mettre la main sur le fugitif et de quitter ces lieux, s'il le pouvait encore. Où ce Nian Changbao pouvait-il se terrer ? Dans la communauté du Bœuf ? La cachette eût été excellente. Dans ce cas, impossible de l'en déloger, à moins d'un siège en règle par l'armée, ce qui était bien au-delà des possibilités du commissaire-inspecteur. Il récapitula mentalement les événements. Pas une seule fois, depuis son arrivée, il n'avait rencontré une personne qui eût l'allure ou l'éducation d'un haut fonctionnaire. Ceux-ci passaient rarement inaperçus : ainsi que lui, ils promenaient grand air, émergeaient tout le monde par leur érudition, et portaient dans leur regard pétillant la marque de leur suprême intelligence. On n'avait pas même fait devant lui la moindre allusion à un tel personnage, que ce fût au yamen, à l'auberge ou...

Une évidence le frappa soudain. A mieux y réfléchir, une allusion avait bien été faite. Une seule. Et il ne l'avait pas relevée.

— La boutique des changements de noms ! s'écria-t-il avec un geste nerveux qui renversa un bol de soupe au milieu des autres mets.

En l'examinant pour lui trouver un surnom, le boutiquier avait évoqué un autre client qui possédait son genre de main, une main de lettré, donc éventuellement de haut fonctionnaire. L'ancien directeur de la police était passé par là ! Cette scène avait eu lieu le lendemain de leur arrivée. Comment n'y avait-il pas songé plus tôt ?

Il abandonna le dîner pour se hâter vers le commerce de

patronymes, avec autant d'empressement que si le Bouddha en personne lui avait indiqué le plus court chemin pour le Nirvana.

Dès qu'il se fut un peu éloigné de l'auberge, un petit homme enveloppé dans un large manteau de couleur sombre, le visage sous un chapeau, lui courut après en l'appelant le plus bas possible. Ti s'arrêta, et l'inconnu s'inclina devant lui.

— Que mes ancêtres me pardonnent ! dit celui-ci. Je suis forcé de commettre un acte déshonorant !

Ti s'attendit à le voir tirer un poignard de sa manche pour l'égorger, comme cela se faisait beaucoup dans cette ville. Il reconnut le trésorier avec étonnement, car il avait rangé cet homme parmi les rares personnes intègres qui vivaient là.

— Cette résolution me couvre de honte, reprit Zi Liang, mais je le dois à Votre Excellence.

— C'est moi qui vous contrains à commettre un acte déshonorant ? s'étonna Ti.

Le trésorier avait les yeux cernés et la mine blafarde.

— J'ai longtemps hésité entre mon devoir envers le juge Ning et mes obligations envers vous, qui êtes son supérieur dans l'échelle hiérarchique. Je n'aurai plus qu'à mettre fin à ma misérable vie quand je vous aurai parlé !

Il venait l'avertir que le sous-préfet nourrissait de sinistres projets à son endroit. Il l'avait entendu organiser un guet-apens en compagnie de personnes peu recommandables.

— Votre Excellence ne doit pas remettre un pied au yamen ! Le mieux serait qu'elle retourne immédiatement à Chang-an !

Ti en était tout à fait convaincu.

— Je vous remercie de votre fidélité. Je vous prie de ne pas mettre fin à vos jours pour moi. Votre maître s'est rendu coupable de bien d'autres crimes, je l'aurais fait arrêter de toute façon. Quant à ma sûreté, ne vous inquiétez pas : j'ai un livre qui me guide, je vais suivre ses recommandations ; cela ne m'a pas trop mal réussi, jusqu'ici.

À la vérité, il s'apprêtait à faire exactement le contraire : le manuel du parfait magistrat s'était nettement prononcé pour l'arrêt des enquêtes de terrain. Mais comment résister à faire le ménage en grand, même si cela devait lui coûter la vie ?

— Dites-moi, votre sous-préfet s'est-il absenté souvent depuis sa prise de fonction ?

Le trésorier assura que Ning Yutang ne s'éloignait jamais. Pourquoi le ferait-il ? Il vivait ici comme l'Empereur jaune dans son royaume du Ciel.

Ti le remercia et poursuivit sa route. Il aurait préféré que le sous-préfet ait eu un deuxième métier à Chang-an : directeur de la police, par exemple. Il était, dans cette ville, la seule personne qui ait

pu tenir ce rôle.

Le mandarin parvint devant la boutique des noms, qu'il s'attendait à trouver fermée. Les volets étaient posés, mais de la lumière filtrait sur le seuil. Il frappa. Personne ne vint ouvrir. Il s'aperçut alors que la porte n'était pas verrouillée.

— Il y a quelqu'un ? demanda-t-il en pénétrant à l'intérieur. C'est votre magistrat, qui est là ! Euh... C'est « Montagne qui pense » !

Une lampe se consumait sur l'unique table. La pièce était en ordre, avec ses peintures de signes astrologiques suspendues aux murs. À y regarder de plus près, Ti ne se souvenait pas qu'une main rouge figurât sur la représentation du lapin céleste. Il y posa le doigt. C'était humide.

Un gémissement lui parvint depuis la pièce contiguë. Il saisit la lampe et se dirigea de ce côté. L'arrière-boutique était beaucoup moins bien rangée. Il y avait notamment sur le sol un gros tas de feuillets où avaient été tracés des thèmes astraux. Le tas frémit. Un pied dépassait à un bout. Ti posa sa lampe sur le sol et s'accroupit pour dégager le malheureux qui gisait là-dessous. C'était le boutiquier. Une énorme tache sombre s'élargissait sur sa poitrine, là où le couteau l'avait frappé. Ce n'était pas cette fois l'œuvre d'un assassin professionnel : le coup aurait été mortel, ou bien on l'aurait achevé.

— Je vais mourir... parvint à articuler le lettré.

Ti était d'un avis similaire.

— Pardonnez-moi de vous déranger dans ce moment voué à l'intimité. J'aimerais beaucoup obtenir de vous un renseignement qui me permettra peut-être de confondre votre assassin.

Les yeux déjà vitreux du moribond commençaient d'acquérir une fixité de mauvais augure. Ti plaça l'une de ses propres mains dans leur angle de vue.

— Vous m'avez dit que mes mains vous en rappelaient d'autres, celles d'un client, un lettré, vous vous souvenez ? Qui était-ce ? Il y a combien de temps ?

L'effort que fit le spécialiste des noms pour se souvenir ramena en lui un peu de lucidité, bien qu'un filet de sang commençât à s'écouler entre ses lèvres pâles.

— J'ignore qui c'était. Il y a trois ans. Je l'ai satisfait, bien sûr. Il était content, ce jour-là...

L'intérêt du mandarin atteignit son comble. Il dut se refréner pour ne pas secouer le mourant, à qui il fallait arracher les mots.

— Un homme marqué par la résurrection, répondit l'expert avec lenteur. Plusieurs changements complets de vie, de métier, de statut. Il n'y avait qu'une possibilité. Évidente. Elle s'imposait.

Il hoqueta. La conviction de Ti était faite.

— « Phénix renaissant », dit-il pour lui-même. C'est cela, n'est-ce

pas ?

Les yeux du spécialiste étaient désormais fixes. Il était mort.

Lorsqu'il saisit la lampe et se releva, Ti vit sur un meuble une boîte pleine de cartes de visite promotionnelles où l'on pouvait lire : « Clairvoyant-Habile n'a pas de rival pour trouver le nom que vous méritez. » « Clairvoyant » n'avait pas été si « habile », aujourd'hui. Il s'était trouvé un rival impitoyable. Le mandarin souffla la lampe et ferma la porte derrière lui. Ce n'était pas parce que ce pauvre homme était mort que son commerce devait être livré au pillage des voleurs ; et il savait que la ville n'en manquait pas !

Nian Changbao était venu ici pour s'y faire donner un nouveau nom. Il était devenu « Phénix renaissant », le protecteur de Liquan. Ce soir, il était revenu tuer le commerçant. Il avait agi à la hâte, le travail avait été bâclé : il y avait urgence. Cela avait-il un rapport avec la battue en forêt ?

Ti prit sans hésiter la direction du yamen. Puisqu'un dragon y était embusqué pour le déchirer de ses griffes, mieux valait ne pas laisser traîner. Il préférait l'affronter directement, plutôt que de craindre un coup en traître à chaque coin de rue.

Le sbire de l'entrée le salua comme il le devait et le laissa accéder à une cour complètement déserte. Elle était moins éclairée qu'à ses précédentes visites, mais suffisamment, néanmoins, pour qu'on pût se repérer. Ti prit une profonde inspiration et la traversa bravement, malgré les tueurs peut-être cachés dans l'ombre. Il devait parvenir jusqu'au sous-préfet. Une fois là, il aurait sa chance. Sans doute ce magistrat avait-il fait appel à la communauté du Bœuf, dont Ti avait déjà pu constater la redoutable efficacité – tant qu'il ne s'agissait pas de suivre leurs proies à la nage dans les rivières.

Il connaissait l'emplacement des appartements privés, aussi se dirigea-t-il de ce côté, malgré l'absence du moindre domestique pour le conduire. Celle-ci lui confirma la mise en garde du trésorier : on avait dû les éloigner afin de laisser le champ libre aux assassins. Tuer son ennemi à l'intérieur même d'un bâtiment public voué au respect des lois et de l'empereur ! C'était une infamie que Ti n'aurait jamais été capable d'imaginer – et il avait pourtant de l'expérience dans le domaine du crime.

À chaque angle du corridor, il s'attendait à voir surgir un tueur muni de quelque arme exotique et inconnue. Il aurait certes été plus rassuré s'il avait pris la précaution d'emporter ne fût-ce qu'un couteau, ou sa vieille épée Dragon de pluie, mais il ne pouvait se leurrer : ces gens étaient bien mieux formés que lui aux métiers des armes, et Dragon de pluie n'avait jamais montré d'utilité que face à des bandits de grands chemins maladroits et influençables.

Il fut presque étonné d'être parvenu jusqu'au salon où le juge

Ning l'attendait paisiblement, assis devant une théière fumante. Son hôte l'accueillit d'une voix aussi chaleureuse qu'à l'accoutumée, mais s'abstint de se lever, ce qui était assez notable pour indiquer une nette modification de leurs rapports. Ce n'était plus le petit magistrat de district qui recevait le commissaire-inspecteur délégué par le censorat : c'étaient deux adversaires prêts à se jeter dans un duel sans merci. Les coups allaient être bien plus dangereux que ceux des meurtriers postés ici et là.

— Si Votre Excellence veut bien s'asseoir, dit Ning, j'aurai plaisir à lui faire déguster ce breuvage délicat. C'est du thé blanc, le meilleur du monde, récolté deux fois l'an à l'état de bourgeon. On ne peut l'acquérir qu'à prix d'or. Regardez comme sa robe est limpide.

Il versa lui-même le liquide pâle dans une tasse en terre noire « goutte de pluie », dont Ti se demanda si elle provenait des mêmes ateliers d'où partaient les cadavres en salaison. Il laissa Ning la poser devant lui et se garda bien d'y tremper ses lèvres.

— J'ai à vous parler de vos exactions, annonça-t-il.

Le juge haussa les sourcils. Il paraissait sincèrement surpris.

— Vous m'étonnez. N'aviez-vous pas promis d'oublier mes petits travers en échange de la destruction de la famille renard ?

— En effet, et je n'ai pas pour habitude de revenir sur ma parole, confirma Ti. Aussi ne vous parlerai-je plus de vos détournements de fonds. Pourquoi le ferais-je ? Il y a tant d'autres méfaits à vous reprocher.

— Vraiment ? dit Ning en lui tendant sa tasse, que Ti accepta avec une inclinaison du buste avant de la reposer sur le guéridon qui les séparait.

— Les femmes que vous avez fait enlever et que vous gardez prisonnières, par exemple. Ou votre complicité avec les brigands qui sévissent dans ce district.

Un sourire cynique se peignit sur les lèvres du sous-préfet.

— Je vois que Votre Excellence a poussé son enquête plus loin que je ne le prévoyais. J'ai bien fait de préparer ce thé.

Ti saisit sa tasse et en projeta le contenu contre le mur.

— Ne croyez pas que je vais boire votre infâme tisane ! s'exclama-t-il. Je suis venu ici pour restaurer l'équilibre que vous étiez chargé de maintenir !

Ning Yutang ne se départait pas de son sourire faussement aimable. Il remplit à nouveau la tasse. Le liquide paraissait tout aussi pur que la fois précédente.

— Vous ne sortirez pas vivant de ce tribunal, vous le savez bien, déclara-t-il, comme s'il s'était agi d'une conversation mondaine. La voie que je vous ouvre est plus honorable que celle qui consiste à tomber entre les mains des... personnes... qui vous attendent à votre

sortie.

Ti jeta un coup d'œil autour d'eux. Ils étaient seuls et aucun bruit particulier ne lui parvenait. Il était néanmoins persuadé que son adversaire disait vrai et que les tueurs étaient là, tout près.

— Avant de régler cette question, dit-il, j'aimerais savoir comment vous avez pu oublier vos devoirs au point de protéger une telle galerie de hors-la-loi.

— Mais pour tout ceci ! dit Ning en désignant le somptueux décor de laques et de dorures qui les environnait. Vous avez raison, pour les femmes. Lorsqu'un voyageur de passage rejoint ses aïeux, je me fais livrer les dames qui étaient avec lui. Je garde les plus belles.

Ti n'osa imaginer ce qui arrivait aux autres. Le sous-préfet balaya d'un geste les objections qu'il devinait chez son ancien collègue :

— Notre rôle de magistrat est de protéger nos administrés. Eh bien ! C'est ce que je fais ! Il se trouve que mes administrés sont des assassins, voilà tout.

Soufflé par un tel cynisme, le commissaire-inspecteur demeura muet, curieux d'entendre la suite de la confession.

— J'ai été obligé de prélever dans le trésor, avoua Ning. Je n'avais pas le choix. Mes administrés voulaient récupérer une partie de leurs impôts. Ce ne sont pas les gens les plus partageurs, vous savez. Il fallait aussi éviter d'attirer l'attention de la capitale en lui adressant des sommes extravagantes. Chang-an a reçu le montant auquel elle prétendait, exactement dans la moyenne des cités d'égale importance. Tout le monde est content !

L'heure des confidences était passée. Le sous-préfet prit de nouveau la tasse de Ti et la lui tendit. Son sourire avait disparu.

— Buvez, maintenant.

Le mandarin ne fit pas un geste. Il se contenta de fixer d'un œil sévère son commensal, cette honte de la magistrature. Il l'eût volontiers étranglé de ses propres mains si les membres de la confrérie du Bœuf n'avaient pas été si près.

— Pourtant, il y a une faille dans votre belle organisation, dit-il d'une voix calme. Votre système est comme une voûte dont toute l'architecture tient à la seule pierre de son sommet. Si on la retire, tout s'effondre.

Ning Yutang le regardait sans comprendre ce qu'il voulait dire avec ses comparaisons architecturales. Il finit par penser que le commissaire-inspecteur cherchait à gagner du temps face à l'inévitable. Il allait le sommer une dernière fois d'en finir quand Ti se leva pour se tourner vers la porte du couloir, restée grande ouverte.

— Phénix renaissant a perdu son pouvoir ! clama-t-il. Le directeur de la police de Chang-an est en fuite ! Il a été condamné à

mort par les plus hautes instances impériales ! Vous n'avez plus de protecteur ! L'armée sera ici bientôt, ce n'est qu'une question d'heures ! Si je ne rentre pas vivant de ma mission, les troupes déferleront sur ce district et imposeront l'ordre martial ! Tous les suspects seront passés par les armes ! Le censorat n'hésitera pas à rougir votre rivière de votre propre sang !

— C'est faux ! s'écria le sous-préfet, qui venait à son tour de se lever. Ne l'écoutez pas ! Comment aurait-il prévenu les autorités de Chang-an ? C'est moi qui suis leur interlocuteur ! Aucun courrier ne quitte cette ville sans mon accord !

Ti se retourna vers lui. C'était à son tour de sourire :

— Aussi les avez-vous prévenues vous-même, répondit-il. Vous avez eu la bonté de transmettre mon rapport, où j'annonçais au grand secrétariat le décès du prince des Li. C'est votre méthode, n'est-ce pas : mettre fin aux recherches par l'annonce d'un décès. J'y avais ajouté un post-scriptum pour dénoncer vos crimes. Combien de temps croyez-vous que l'armée mettra pour arriver ? Vous avez fait porter ma lettre par votre cavalier le plus rapide, je crois ?

Il y eut un infime froissement de tissu dans le corridor, puis plus rien. Un silence terrifiant tomba sur le yamen. Les deux hommes surent que les tueurs étaient partis.

Ning Yutang dévisagea Ti avec effarement. Il se laissa tomber sur son fauteuil. Son regard rencontra la théière, qui avait cessé de fumer.

— Je vous laisse avec votre thé, dit le mandarin. Le thé blanc perd sa saveur quand il a refroidi.

Il quitta la pièce et partit à la recherche du gynécée. Il avait une bonne nouvelle à annoncer à ses pensionnaires.

Le luxe des appartements réservés aux femmes était à l'image du reste de la demeure. Ti y trouva une vingtaine de jeunes personnes, épouses, filles ou servantes des hommes assassinés. Lorsqu'il leur eut appris la fin de leur calvaire, certaines fondirent en larmes, d'autres se lancèrent dans une suite d'imprécations contre leur tortionnaire, d'autres voulurent se rendre au temple pour s'y livrer aux dévotions nécessaires à l'âme de leurs défunts. Il en vit même une partir vers le salon de leur ancien maître, armée d'un long brûle-encens en bronze. Il espéra que Ning Yutang avait trouvé le courage de boire son thé, ou bien il risquait de connaître un sort moins doux. Cette collection de concubines était, des forfaits de ce juge, celui qui lui répugnait le plus, bien qu'il fût d'usage, depuis toujours, de s'emparer des femmes des vaincus pour en faire ses esclaves. Nombreuses étaient les Chinoises qui se donnaient la mort après avoir passé six mois en captivité chez un général venu pacifier une région en révolte.

Elles n'avaient pu s'échapper de la ville, terrifiées qu'elles

étaient par ce qui était arrivé à leurs parents, maris, patrons. Celles qui l'avaient tenté n'avaient jamais reparu. Même si elles avaient pu atteindre la grand-route, comment franchir la forêt sans être dévorées par la famille renard ?

À sa sortie du yamen, Ti tomba sur le trésorier, toujours enveloppé dans son manteau, qui guettait avec anxiété la demeure de son épouvantable maître. Surpris de voir le commissaire-inspecteur sortir vivant, Zi Liang se prosterna devant l'auteur de cet exploit. Celui-ci le chargea d'annoncer partout la nouvelle qui lui avait permis d'éloigner les assassins. Puis il se hâta de rentrer à l'auberge.

Il y avait encore de la lumière à l'étage, dans l'appartement de son épouse. Il eut envie de lui raconter les derniers retournements et de la rassurer sur leur avenir immédiat. Il la trouva en compagnie de Tsiao Tai, désigné pour assurer sa sécurité ce soir-là, et de l'indécollable Ruan Boyan, qui lui faisait la lecture.

— Encore vos *Maximes* ! s'écria le mandarin, incapable de croire que sa Première s'ennuyait à ce point.

L'employé du Yushitai lui montra l'ouvrage, beaucoup moins épais que son propre florilège :

— Dame Lin m'a fait l'honneur de solliciter mes services. Elle m'a confié ce recueil de poésies, qu'elle avait dans ses bagages.

Madame Première était ravie. Les talents des lecteurs officiels étaient à la hauteur de leur réputation, si l'on prenait la peine de choisir le programme. Le balafre lui avait lu des poèmes à la mode, d'une voix chaude, claire et inspirée. On n'avait pas tous les jours sous la main un fin lettré prêt à vous consacrer du temps.

Les crieurs commençaient à parcourir la ville. Ti réclama le silence. Ils entendirent l'un d'eux débiter le discours appris par cœur au yamen. Le trésorier avait fait son devoir.

Ti se rassit. Il était serein et pouvait enfin se détendre. Dame Lin lui servit une tasse d'un thé rouge qui ne valait sûrement pas son poids en or, mais n'était pas empoisonné. Son mari leur résuma brièvement son entrevue avec le sous-préfet et la chute de ce dernier.

— Heureusement que je vous ai, lança-t-il au lecteur. Vous êtes une bénédiction, dans cette affaire. Non seulement je vous dois la vie de ma chère épouse, mais vous me gratifiez chaque matin de conseils fort utiles.

Ruan Boyan se leva pour s'incliner avec gratitude :

— Votre Excellence est trop bonne. Ce que je reçois d'elle vaut bien plus que tout ce que je peux lui apporter.

Ti se demanda ce que ce petit fonctionnaire estimait avoir reçu de lui. Importait-il à ce point que le manuel de magistrature recueille son assentiment ? Il imaginait ses collègues, d'ici quelque temps, recevant chacun un exemplaire du précieux traité, avec l'injonction

d'en suivre à la lettre les conseils prétendument éclairés. Il y avait de quoi étouffer plus d'une vocation !

La journée avait été longue et pleine d'imprévus ; la nuit précédente, brève et agitée. Il était temps pour le magistrat de regagner enfin son lit.

— Vous savez, dit-il à l'employé du censorat, on peut aussi commettre de grands crimes au nom des livres.

Il se souvenait d'une phrase prononcée par Ning Yutang, à leur première rencontre : « C'est très bien de réhabiliter d'anciens malfrats, très conforme à la doctrine du maître Confucius. » C'est exactement ce qu'avait fait ce juge dévoyé : il avait fourni une façade d'honorabilité à des voleurs et à des assassins, les avait organisés et les utilisait. Il leur permettait de continuer à voler et à assassiner en toute impunité !

— Si c'est bien votre sous-préfet qui a fait ce que vous dites, objecta sa Première.

Ti se figea. Un doute venait de gâter le doux parfum du triomphe dont son esprit était embaumé.

— Vous voulez dire qu'il n'aurait été que l'instrument de quelqu'un d'autre ? demanda-t-il.

Au lieu de répondre, dame Lin rangea soigneusement sur une étagère le service à thé en terre cuite vernissée.

— Maintenant qu'il est mort, nous ne le saurons jamais, n'est-ce pas ? conclut-elle sur un ton détaché.

Son mari passa une mauvaise nuit.

XVII

Les habitants d'une ville se changent en fantômes ; un fantôme s'incarne enfin.

Ti se réveilla très tôt. La lumière du jour traversait le papier huilé de la petite fenêtre ouvrant sur la cour intérieure. Ce qui alerta immédiatement son attention, ce fut un silence total, inhabituel, inquiétant. D'ordinaire, l'établissement était en pleine effervescence dès l'aube : il y avait les départs, les repas à servir, les chambres à nettoyer, et les sons se répercutaient impitoyablement de mur en mur jusqu'aux oreilles des dormeurs. Il s'habilla en hâte pour aller voir de quoi il retournait et tomba nez à nez avec Tao Gan, qui avait attendu son réveil depuis l'aube sans oser le déranger.

— Il n'y a plus personne pour le service, seigneur ! Plus de cuisinier, plus de servantes, personne !

A vrai dire, son patron s'y attendait un peu, même s'il avait espéré que l'épidémie ne passerait pas la porte de la bâtisse où il avait élu domicile. L'aubergiste avait pris la poudre d'escampette parmi les premiers : qu'il fût coupable ou non, les assassinats commis dans son établissement auguraient mal de ses relations avec les militaires.

Tsiao Tai arriva des cuisines, les bras chargés d'un plateau généreusement garni.

— Seigneur ! Je sais désormais que les tenanciers de cette auberge ont bien l'habitude d'estourbir leurs clients ! En voici la preuve !

Il déposa son fardeau sur la table et désigna l'une après l'autre chaque coupelle :

— Ici, des passereaux. Là, du serpent. Voilà de la chauve-souris. Et ceci, c'est du chat sauvage !

— Et les petites croquettes croustillantes, là ? demanda Tao Gan.

— Des scorpions, répondit le lieutenant.

— Les passereaux m'ont l'air émincés dans les règles de l'art, dit Ti. Tu crains que ta chauve-souris ne soit empoisonnée ?

— La chauve-souris est un poison ! s'exclama son homme de main. Faire manger un animal des cavernes à quelqu'un comme moi ! Il n'y a que ça, dans leur cuisine !

Le mandarin lui expliqua qu'il ne s'agissait pas de mets démoniaques, mais de cuisine Miao. Il avait déjà pu y goûter chez le

cousin Ma. La présence de chauve-souris au menu était normale, vu l'existence de grottes dans la région, comme ils l'avaient constaté en traquant la famille renard. Tao Gan goûta les scorpions grillés.

— Tu as tort de te priver, dit-il : ils sont croquants.

Tsiao Tai l'accusa d'être prêt à manger n'importe quoi pourvu que cela fût gratuit. Il abandonna son plateau et partit acheter une galette de blé dans la rue.

Il était de retour quelques minutes plus tard, la mine ahurie :

— Il n'y a plus personne nulle part ! affirma-t-il aux deux autres, qui dégustaient avec intérêt les curiosités culinaires du peuple Miao.

Ti délaissa chauve-souris et chats sauvages pour se rendre compte par lui-même.

L'avenue était vide. Les commerçants n'avaient pas ôté leurs volets, restés en place depuis la veille au soir. Certaines portes étaient ouvertes à tout vent. Ici et là, un paquet abandonné ou un objet tombé d'un chariot témoignaient d'un départ précipité. Liquan était devenue une ville fantôme. Elle s'était vidée aussi brusquement que si une épidémie foudroyante avait emporté les gens. Ceux qui restaient erraient, ébahis, ou se terraient chez eux, pétrifiés par cette atmosphère de catastrophe.

L'annonce des crieurs avait sonné l'heure de la débandade. Ti remarqua que c'étaient principalement les maisons ornées d'un lampion à l'emblème ésotérique qui étaient vides.

— C'était le signe de ralliement des malfrats qui infestaient cette ville.

Ils partirent en exploration pour mesurer l'ampleur du phénomène. Ceux qui avaient fait usage de la maison de bains constatèrent avec horreur la fuite de ses employés. Les quelques prostituées du quartier des saules étaient parties, elles aussi. Ti estima qu'il manquait à peu près un tiers de la population.

Il mesurait à présent son erreur. Comme le lui avait suggéré sa Première, ce n'était pas le juge Ning qui avait organisé tout ça. C'était le chef de la police, alias « Phénix renaissant », à qui ses protégés avaient dédié le portique. D'une main, il expédiait ici tous les voleurs et les assassins de Chang-an qu'il était chargé d'éliminer. De l'autre, il y envoyait de riches métropolitains désireux de se faire passer pour morts. Les bandits des maisons aux lampions blancs formaient l'aristocratie du district.

Tous les commerces utiles étaient réunis là. La boutique des changements de nom, pour se forger une nouvelle identité. Le prêteur sur gages, pour recycler les objets dérobés. On pouvait faire ses courses du crime le long de cette avenue !

Qu'était devenu leur protecteur ? Nian Changbao pouvait avoir profité de ces facilités. Mais ceux qui en usaient risquaient d'être à

leur tour victimes des tueurs. On peut se lier d'amitié avec un scorpion, mais son baiser n'est jamais loin de la piquûre empoisonnée.

Ti rentra de sa promenade la tête basse. Il se reprochait de n'être pas parvenu à son but. Le reste de sa petite équipe l'attendait dans la cour de l'auberge, qui semblait être le dernier refuge de la vie, dans cette cité abandonnée par les hommes et par les dieux. Le lecteur crut bon de leur assener un extrait du livre ouvert devant lui :

— « Si l'arrestation d'un criminel a été ordonnée, mais n'a pas pu être exécutée, il s'agit d'une simple offense publique. »

Les fautes des enquêteurs étaient divisées en deux groupes : offense publique s'il s'agissait d'une erreur sans bénéfice personnel, offense privée s'il s'agissait d'une erreur délibérée à fin d'enrichissement. Le deuxième cas était sévèrement réprimé.

Le premier mouvement du magistrat fut pour réclamer qu'on lui fiche la paix. Cependant, en toute honnêteté, il devait bien admettre que les maximes s'étaient révélées pleines d'intérêt.

— Allez ! dit-il à Ruan Boyan. Lisez-moi un chapitre de votre bouquin ! Peut-être me donnera-t-il l'intuition de ce que je dois faire à présent ?

À sa grande surprise, le lecteur referma l'ouvrage.

— Je m'en voudrais d'importuner Votre Excellence avec ces lectures fastidieuses. Votre art est bien au-dessus de tout ce que contient ce texte.

Déconcerté, Ti lui emprunta le livre et le parcourut d'un œil distrait. En réalité, ce manuel avait été un instrument précieux. Et même trop. Comment se pouvait-il que chaque conseil ait si bien correspondu aux pièges qui l'attendaient ? Il comprit tout à coup d'où venait la merveilleuse utilité des *Maximes de sagesse*. Lues dans le bon ordre, elles fournissaient la clé de chaque épreuve. C'était l'une des raisons pour lesquelles ils étaient parvenus à rester en vie, alors que tous leurs prédécesseurs avaient été assassinés à un moment ou à un autre du parcours. C'était le guide parfait de la survie à Liquan.

— Il y a une morale à ces maximes, dit-il d'une voix neutre.

— Laquelle, seigneur ? demanda le lecteur.

— C'est que leur auteur est notre criminel en fuite !

Ti réfléchissait intensément sous le regard interloqué de ses hommes. Si les *Maximes de sagesse* étaient la clé pour survivre dans cette ville, il devait être en mesure de deviner où se cachait « Phénix renaissant ». C'était forcément lui qui s'était arrangé pour qu'on mette entre ses mains le manuel qui, seul, pouvait aider à atteindre ce résultat. Quel résultat ? Vider la ville sans besoin d'armée ! À présent, n'importe qui pouvait accéder au trésor de Liquan, à condition de savoir où le trouver !

Ti se rendit compte qu'il avait omis d'appliquer à la recherche

du fuyard un principe qui avait paru évident aux courtisans du banquet : dans leur société chinoise bien ordonnée, l'habit faisait l'homme. Il suffisait pour ainsi dire de changer de vêtement pour changer d'identité. Jamais personne n'aurait imaginé qu'un marquis de la Cour pût se dissimuler sous la défroque d'un écrivain public. Lui-même avait maintes fois exploité cette caractéristique pour enquêter discrètement.

Quels étaient les suspects possibles ? Ceux qui étaient encore en vie : le chef de la communauté du Bœuf, s'il y en avait un ; le trésorier du yamen, ce qui aurait fait de lui un acteur de grand talent ; un prêtre du temple local, peut-être ?

Ti consulta de nouveau l'ouvrage.

— Voyons, où en étions-nous... Ah, ici !

Il lut la maxime du jour.

— « L'enquêteur ne doit tolérer ni fourberie ni servilité. Il lui revient de se faire son opinion par lui-même. » Voilà un conseil auquel j'aurais bien fait de penser plus tôt ! Eh bien, Ruan ! Pourquoi avoir refusé de me le lire ? Vous êtes cruel avec moi, ce matin !

Il continua de feuilleter le livre et choisit une autre maxime : « Un juge doit être bon pour ses administrés ; s'il n'est pas bon, il doit être efficace ; s'il n'est ni bon ni efficace, c'est qu'il a du génie. »

Il leva les yeux et regarda le balafré.

— Je pense que vous avez du génie, Ruan Boyan.

Le lecteur se leva et s'inclina avec respect devant le mandarin.

— Jamais je n'ai douté de l'acuité de votre esprit supérieur, seigneur Ti. Je n'ai fait que vous apporter la minuscule assistance supplémentaire dont vous aviez besoin.

Ti repoussa ses compliments en minaudant comme une jeune fille à qui l'on parle pour la première fois de mariage. On aurait dit deux maîtres de calligraphie en train d'échanger des politesses. Le lecteur avait une requête à formuler :

— Puis-je vous remettre en mémoire la promesse que vous avez eu la bonté de me faire après que j'eus sauvé votre chère Première ?

— Je m'en souviens parfaitement, répondit Ti. Je suis votre obligé et je dois vous accorder le premier souhait que vous formulerez. Vous avez jusqu'à l'heure du cheval[26].

Le lecteur s'inclina à nouveau et franchit d'un pas tranquille le seuil de l'auberge.

Les lieutenants du magistrat étaient interloqués. Bien qu'ils n'eussent pas saisi toutes les nuances de ce qui venait de se produire, ils avaient deviné qui était en réalité Ruan Boyan.

— Votre Seigneurie le laisse s'échapper ? s'étonna Tao Gan.

Ti puisa dans les croquettes de scorpions posées devant lui. Il était parfaitement impassible.

— J'avais un souhait à exaucer. Voilà qui est fait.

Madame Première descendit bientôt de son étage désert.

— Avez-vous remarqué qu'on n'est plus servi, dans cet établissement ? Où tout le monde est-il donc parti ?

— Ils étaient là depuis moins de cinq ans, dit Ti. Leur bail est désormais échu.

Il commença à leur expliquer ce qui s'était passé, tandis que son épouse découvrait les charmes de la cuisine Miao.

Du temps où il était directeur de la police civile métropolitaine, Nian Changbao truquait ses enquêtes : au lieu de déférer les assassins à la justice, il les envoyait à la campagne. Il s'entendait avec eux : l'exil contre l'immunité. Ce biais lui avait certes permis de faire baisser la délinquance à l'intérieur de la capitale. Il avait en quelque sorte éloigné les loups de son troupeau. Mais cela ne signifiait pas que ces bêtes sauvages avaient perdu leurs crocs.

— Comment les gens honnêtes d'ici supportaient-ils cette situation ? s'étonna Tsiao Tai.

— Lorsque l'infraction devient la règle, l'honnêteté n'a plus de sens, Tsiao, répondit le mandarin. Ils s'en arrangeaient parce que l'argent coulait à flots. De plus, ils n'avaient guère à craindre les bandits, fort occupés à trucider les voyageurs. En fait, c'était la famille renard la plus gênante.

Ti se fit servir une tasse de thé et reprit son récit.

— Avec le retour de l'ordre sur l'empire, dû à la protection que les dieux accordent à nos glorieux empereurs Tang, nombre de malfrats qui ne savaient plus comment poursuivre leurs activités ont sauté sur l'occasion d'aller s'installer dans une région où la police ne les inquiéterait pas. Nian Changbao a fait nommer ici le pire juge qu'il avait pu trouver, corrompu, insouciant, viveur : Ning Yutang. J'avais d'abord trouvé fort surprenant qu'on eût placé un sous-préfet à la tête d'une si petite ville. Quand j'ai constaté son inaptitude, j'ai compris que cette nomination avait été une sorte de punition. Encore cet incapable devait-il avoir des soutiens en haut lieu pour avoir évité la radiation !

Les mots du magistrat résonnaient dans la cour de l'auberge, dont les derniers occupants l'écoutaient avec attention.

— Nian Changbao a perdu tout soutien à Chang-an le jour de sa disgrâce, ce qui l'a empêché de fuir comme il fallait. Tout ce qu'il lui restait, c'était assez d'argent pour faire croire à son départ en envoyant un leurre, et se terrer dans la capitale. Je suis convaincu que son magot est ici, inaccessible, au bout d'un parcours impossible à effectuer, que ce soit par un homme seul ou par un groupe armé. Il a utilisé son dernier reste d'influence pour faire suggérer au censorat une idée originale : confier ses *Maximes de sagesse* à l'un des

enquêteurs lancés sur ses traces. Il ne lui restait plus qu'à prendre la place du vrai lecteur. Ainsi, il a pu me lire chaque matin le chapitre où est traité le problème que j'aurais à résoudre. Et c'est moi qui l'ai mené jusqu'à destination !

— Il m'a tout de même sauvé la vie, nota madame Première, la bouche pleine de chauve-souris. Il vous a caché ses talents de guerrier !

— Lui, un guerrier ? dit Ti. Il n'en a pas besoin ! Le Yushitai a envoyé ici des dizaines de guerriers : je suis sûr que pas un n'a dépassé les limites de cette ville ! Quand il s'est trouvé face à face avec votre assaillant, il lui a simplement dit qui il était. L'autre a été suffisamment désarçonné pour vous permettre d'atteindre la rivière. Puis le tueur s'est souvenu que les règles de sa communauté prévalaient sur tout : il leur est interdit de renoncer à leur mission. Même s'il épargnait « Phénix renaissant », il devait vous tuer, vous.

— Et le marquis ? demanda Ma Jong. C'est lui qui l'a tué ?

C'était le plus grand regret du magistrat. Il avait jeté le courtisan dans les bras de son bourreau. Ruan Boyan n'avait eu aucun mal à s'en débarrasser. Ti l'imaginait très bien disant au malheureux, une fois en tête à tête : « Votre Excellence devrait aller prendre un bon bain dans l'établissement d'à côté. Le commissaire-inspecteur dit que c'est un endroit parfaitement sûr. » Le balafré avait toutes les raisons d'être persuadé du contraire.

— Et lorsque j'ai imprudemment déclaré que j'allais interroger le spécialiste des changements de nom, Nian Changbao a couru l'éliminer, conclut Ti.

Ma Jong poussa un juron.

— Quand je pense que cette crapule va s'en aller en toute impunité, maintenant que la ville a perdu ses malfrats et qu'il n'y a plus rien à craindre !

— Dans ce cas, objecta Tao Gan, je me demande pourquoi il n'est pas parti cette nuit, avec les autres...

— Bien vu, Tao, dit le mandarin.

Il se faisait pour sa part un raisonnement du même ordre. Le directeur voulait récupérer son trésor. S'il avait attendu ce moment, cela signifiait qu'il n'avait pu mettre la main dessus jusqu'à ce jour. Ti savait donc où le trouver.

XVIII

Ti cherche un démon et trouve un saint ; il rate sa mission et s'en voit féliciter.

Les lieutenants du magistrat passèrent le reste de cette heure de grâce à fourbir leurs armes en prévision d'une lutte sans merci. Lorsqu'il jugea qu'il avait attendu assez longtemps pour la préservation de son honneur, Ti se leva et quitta l'auberge sans un mot. Après s'être concertés des yeux, ses hommes le suivirent sur l'avenue, puis sur la grand-route qui prolongeait celle-ci.

Ils passèrent les maisons des récolteurs de sel, qui ne semblaient pas avoir été touchés par la calamité générale. Les cristaux blancs continuaient de sécher dans les enclos cernés de murets. Des jeunes filles apportaient des seaux de saumure, tandis qu'un autre groupe descendait vers la rivière en discutant.

Aux ateliers de céramique, en revanche, ils ne rencontrèrent pas âme qui vive. Les potiches abandonnées gisaient en vrac devant la fabrique. Ti préférait ne pas imaginer ce qu'elles contenaient.

Ils atteignirent enfin le mur d'enceinte du sanctuaire. La tête de bœuf sculptée trônait toujours au-dessus de la double porte. Celle-ci était ouverte en grand.

Autour de la cour où Tao Gan avait vu se dérouler l'entraînement des enfants se dressaient plusieurs bâtiments d'habitation. Ti et ses hommes y pénétrèrent avec précaution, quoiqu'ils fussent aussi déserts que la ville. Ils remarquèrent, pendus à des clous, d'étranges instruments de musique, mélanges de flûtes et de cithares.

— Des *lusheng*. Je m'en doutais, dit Ti.

Il avait sous les yeux divers objets typiques de l'ethnie Miao.

— Les Miao vivaient à l'origine dans le centre de notre pays. Selon les annales historiques conservées aux archives de Chang-an, notre glorieux peuple, les Han, les ont peu à peu repoussés vers le sud. Ils n'ont jamais accepté notre brillante civilisation, malgré plusieurs millénaires à notre contact. Au fil des guerres, des rébellions, des défaites, ils ont été forcés de se disperser à travers l'empire.

Cet endroit devait être un ancien monastère tombé en désuétude, car il était bâti autour d'un temple. À l'intérieur, ils trouvèrent un autel au dieu de la guerre. La statue de la divinité était

entièrement dorée et revêtue d'une peau de loup. Ses six mains étaient serrées sur divers couteaux, poignards, épées, lacets. Elle possédait une tête de taureau et des sabots. Un petit tas de cailloux avait été déposé devant elle.

— Ce sont les offrandes, dit Ti. Chiyou se nourrit de pierres.

Ti expliqua que Chiyou passait pour être le fondateur des Miao, dont le nom signifiait « riz cru ». Tao Gan ne put s'empêcher de gratter le dos de la statue : la couche d'or était épaisse.

— Comment ces gens ont-ils pu faire dorer leur idole ? s'étonna-t-il.

— Devine, répondit Tsaio Tai.

Il y avait, attenante au temple, une loge comme en occupaient d'ordinaire les prêtres. Ti supposa que la communauté vivait sous la direction spirituelle d'un ascète qui en assurait la cohésion. Plus loin, ils trouvèrent des salles d'entraînement où l'on avait entreposé un arsenal bizarre. Ils virent là un croc de guerre, un fléau d'arme, un lot de lances de toutes les tailles, une hallebarde en croissant de lune, un trident, une épée à lame ondulée, une faucille de combat, et même le terrifiant anneau de fer de sinistre renom. Tout, enfin, ce que la brillante imagination des Chinois avait inventé pour s'entretuer efficacement. Ti contemplait ce bric-à-brac comme un lettré découvrant une nouvelle espèce d'insectes :

— Je savais qu'il existait une catégorie de tueurs professionnels qui commencent leur apprentissage dès l'enfance, mais je n'en avais encore jamais rencontré.

Il avait lu une circulaire à ce sujet. On soupçonnait des gens issus de la classe la plus pauvre, ruinés par la guerre, d'avoir mis en commun toutes les techniques de combat que leurs membres avaient pu acquérir. Ils avaient la réputation d'être organisés en clans, tout en conservant un camouflage de fermiers ou d'artisans, afin de garder leurs talents secrets. Certains villages passaient pour être des centres d'apprentissage réputés.

Ils passèrent dans ce qui leur parut être la salle des trophées.

— Regardez ça, seigneur ! dit Ma Jong.

Un mur entier était recouvert de sabres, de casques et de lances identiques. Tsiao Tai les compta rapidement. Ils avaient sous les yeux l'attirail entier d'un bataillon, sans doute celui envoyé à la poursuite du directeur en fuite. Ces soldats étaient un trop gros morceau pour les brigands isolés. Ils étaient parvenus au but du voyage, et y avaient trouvé leur perte.

La pièce suivante était une bibliothèque. Ti vit en bonne place *L'Art de la guerre* de Sun Tzu et d'autres ouvrages sur les innombrables méthodes guerrières. Les adorateurs de Chiyou avaient au moins trouvé un intérêt à la culture chinoise : ils exploitaient l'incorrigible

habitude des Hans de composer des traités sur tous les sujets possibles.

Tandis que Ti égrenait les titres en bon érudit, ses lieutenants firent le tour du domaine.

— Ils se sont évanouis dans la nature ! annoncèrent-ils à leur retour. Il n'y a plus personne !

Quelqu'un toussota dans leur dos. Ils se retournèrent d'un même mouvement. La vision qui s'offrit à eux les stupéfia.

Près de la porte, un bonze en robe safran et sandales de corde les contemplait avec l'expression de bonté coutumière de ces religieux, un léger sourire sur les lèvres, telle une incarnation du Bouddha. Il leur fallut un moment pour reconnaître leur ancien compagnon de route, le lecteur du censorat Ruan Boyan, alias Nian Changbao. Il s'était rasé la tête et portait l'habit tout simple des moines. La balafre qui marquait sa joue s'était effacée comme par magie. Il était aussi tranquille que s'il s'était agi d'accueillir des pèlerins soucieux de dévotion. Le phénix était ressuscité une fois encore.

Ti fronça les sourcils et pointa sur lui un doigt accusateur :

— C'est vous qui avez organisé ce réseau pour les personnes en fuite, n'est-ce pas ? C'est pour cela que vous avez été condamné à mort !

Le bonze acquiesça du menton avec un soupir plein de regret à l'évocation de sa vie précédente.

— Cependant, poursuivit Ti, je suis certain que vous avez été inclus au nombre des graciés parce que le censorat espérait récupérer votre trésor. C'est pour cela qu'il a été si contrarié par votre disparition.

Nouvel acquiescement muet.

— Comme vous saviez que le véritable Ruan Boyan était laid, vous vous êtes affublé d'une fausse cicatrice. Voilà pourquoi vous ne pouviez vous rendre aux bains avec nous – nonobstant le fait que vous saviez pertinemment qu'on y repérait les gens dont les corps pouvaient être utiles au petit trafic de cadavres qui s'était développé ici.

— Il faut lui faire avouer où il a planqué le magot ! dit Tao Gan, une lueur de convoitise incandescente dans les yeux.

L'appât du gain était un mal contagieux. Ils le traînaient avec eux depuis Chang-an comme une infection.

— Il ne s'agit pas de ce que tu crois, dit Ti. Tu serais déçu.

Le bonze sourit ostensiblement. Cette remarque lui parut mériter une réponse. Il ouvrit la bouche pour la première fois.

— Votre Excellence est inspirée par le souffle de Confucius, comme toujours. Quelle recrue vous auriez fait pour la Vraie Foi !

Il s'approcha de Tao Gan, qui eut un mouvement de recul, et lui prit les mains avec douceur.

— C'est bien un trésor, brave Tao, et plus précieux que tout ce que tu peux imaginer. J'espère qu'il t'ouvrira les yeux, à toi aussi, un jour. Même les vies les plus dérégées sont susceptibles de rencontrer la Voie.

Il lâcha les mains de l'ancien escroc pour s'intéresser à la bibliothèque. Tao Gan le contemplait avec une moue de susceptibilité outragée. Comment cet assassin, ce voleur, ce menteur éhonté se permettait-il de lui faire la leçon ? Sans prêter attention à quiconque, le bonze fouillait patiemment les rayonnages.

— Il cherche son trésor ? dit Ma Jong. Dans des casiers à livres ?

— Le cinabre d'immortalité ! s'exclama Tsiao Tai.

C'était le secret ultime recherché par tous les alchimistes chinois, dont l'art consistait à manipuler des substances chimiques et des poisons.

Le bonze trouva enfin la bonne case. Il en retira avec une infinie délicatesse un lot de vieilles tablettes noircies. Elles étaient couvertes d'une écriture étrange, faite de bâtons, de courbes et de points.

— C'est du sanscrit, expliqua Ti. La langue des barbares du pays appelé l'Inde. La langue du Bouddha. Je suppose que cela a un rapport avec le fait que l'impératrice a ordonné la traduction des textes sacrés indiens ? demanda-t-il.

Le bonze était en train de s'incliner devant les tablettes tout en récitant des invocations en langue étrangère. Ils durent attendre qu'il eût fini pour avoir leur réponse.

— Ces soutras ont été écartés de la traduction parce que leur contenu déplaît à l'église bouddhiste officielle, dit Nian Changbao. Ils jettent un éclairage différent sur la Voie.

Ti avait vaguement entendu parler d'un courant millénariste minoritaire. Non seulement ces bouddhistes voulaient répandre en Chine un culte étranger, mais en plus ils se disputaient entre eux !

— Vous l'avez donc volé, dit-il.

Les yeux de l'ancien directeur brillaient d'exaltation :

— Je parcourrais le pays à pied, en mendiant ma nourriture, pour prêcher le retour du Bouddha !

C'était un illuminé. Ti comprit que tous ces meurtres avaient été commis au nom d'une foi mal entendue. Le bonze était prêt à justifier toutes les abominations :

— Il est juste que les vices des hommes aient servi à protéger la connaissance de la Vérité, dit-il de sa voix douce, au ton toujours égal. Voilà un paradoxe divin, ne trouvez-vous pas ?

Ce que Ti trouvait paradoxal, c'était d'entendre un meurtrier lui faire l'apologie de la piété.

— Vous êtes un être étonnant, Phénix renaissant.

Ce dernier dodelina de la tête :

— C'est « Propagateur du Vrai Chemin », dorénavant. Le phénix a fini de renaître. J'ai abandonné toutes mes anciennes dépouilles pour marcher dans les pas du Dieu vivant.

Ti avait toujours su que le directeur de la police était bouddhiste : lors de l'exécution manquée, il avait vu un bonze lui réciter des prières. Il savait désormais à quoi avait servi l'argent du crime : à soudoyer les traducteurs pour mettre la main sur ce « trésor », qu'il avait fait déposer dans le lieu le mieux défendu de l'empire : cette forteresse du meurtre. Il y avait certainement de quoi mettre l'impératrice en colère.

— Un accident de char, hein ? dit Tsiao Tai en désignant du doigt sa propre joue. Vous vous êtes bien moqué de moi !

— Je le sais, dit le bonze. C'est l'un des péchés que je vais expier à partir d'aujourd'hui, et j'y consacrerai le reste de ma vie.

C'était bien ainsi que l'entendaient les lieutenants du magistrat. Ils firent un pas pour l'interpeller. Leur patron les arrêta d'un geste :

— Halte-là, malheureux ! Touchez à cet homme et vous finirez sous la hache !

Ils se figèrent sans comprendre. L'ancien directeur s'inclina poliment, comme chaque fois qu'il avait remporté une victoire dans cette invisible partie de go qu'il disputait contre le pouvoir et contre Ti. Il ramassa un gros sac, y enfouit ses précieuses tablettes et se dirigea vers la sortie. Les quatre hommes le suivirent jusqu'au seuil de la communauté du Bœuf, puis ils le regardèrent s'éloigner sur la route. Il psalmodiait déjà son soutra millénariste. La litanie n'allait plus s'arrêter, tout au long du chemin qui le mènerait peut-être jusqu'au nirvana.

Les lieutenants jetaient à Ti des regards interloqués. Ils bouillaient d'envie d'aller agraffer le criminel pour le traîner devant ses juges.

— La chancellerie a interdit qu'on porte la main sur le moindre bonze, expliqua leur maître. Le décret a été promulgué il y a six mois, sur ordre de l'impératrice. Elle s'appuie sur cette religion pour asseoir son pouvoir et souhaite favoriser ses représentants. En réalité, tout ce qu'elle a obtenu, c'est de les faire un peu plus mépriser par le peuple. L'idée que quelqu'un est au-dessus des lois est désagréable à tous les autres, n'est-ce pas ? En l'occurrence, elle a même réussi à faire échapper l'homme qu'elle voulait abattre !

Finalement, Nian Changbao avait fait comme ses anciens protégés : il s'était trouvé une protectrice très haut placée, une impératrice trahie par ses propres décisions.

— Votre Excellence ne craint-elle pas de laisser un assassin en liberté ? demanda Ma Jong.

Ti ne pensait pas que l'ancien directeur fût encore dangereux. Le

bouddhisme prônait le respect de toute vie, même si l'impératrice semblait avoir oublié ce détail. Leur adversaire était parvenu à ses fins ; il n'était sûrement plus néfaste. Tao Gan était goguenard :

— Avec sa non-violence, je lui souhaite bien de la chance lorsqu'il se trouvera pour la première fois nez à nez avec un bandit de grand chemin ; l'un des malfrats qu'il protégeait, par exemple !

La remarque rappela au mandarin qu'ils n'étaient pas eux-mêmes en sûreté.

— Ne traînons pas ici. Nos amis de la communauté du Bœuf ont laissé trop de matériel derrière eux pour ne pas revenir. Nous sommes sans doute observés. Je n'aimerais pas être là lorsqu'ils se décideront.

Ses hommes de main n'en avaient guère envie non plus. Ils se hâtèrent de retourner à Liqian.

Ti et sa troupe quittèrent après le déjeuner cette petite ville « la plus tranquille de l'empire ». Au bout de la longue avenue centrale, ils virent le portique d'honneur renversé et démantibulé. Quelqu'un l'avait abattu à la hache et s'était acharné dessus ; probablement les habitants qui avaient souffert du joug de « Phénix renaissant » ces dernières années.

Madame Première avait pris place dans sa voiture, qu'entouraient les cavaliers. Elle avait ouvert les rideaux pour profiter du paysage. Ti chevauchait à côté de la carriole, la mine sombre. Sa mission était manquée : il ne ramenait pas le fuyard.

— Des temps difficiles nous attendent à Chang-an, prévint-il. Quoi qu'il nous arrive, j'aurai besoin de m'appuyer sur vous. Je compte bien que vous oublierez toute velléité d'improvisation inconvenante !

Dame Lin inclina humblement la tête.

— Oh ! Jamais je n'oserais contrarier mon époux, moi qui ai la chance d'être mariée à une « Montagne qui pense » !

Elle pinça les lèvres pour empêcher un sourire ironique de trahir ses pensées. Ti se tourna vers ses hommes et vit qu'ils regardaient obstinément la route. Il eut la certitude que l'un d'eux avait pouffé dans son dos.

Dès le lendemain de son retour à Chang-an, la première préoccupation de Ti fut de se présenter au Yushitai, le siège du censeur. Il eut le bonheur d'être reçu cette fois encore par Son Excellence Hu Zhao-hui, deuxième assistant du troisième secrétaire du censeur adjoint.

Il se prosterna devant ce haut personnage. Celui-ci eut la bonté de l'autoriser à se relever. Ti vit alors que l'assistant du *Sheren* manipulait une liasse de lettres officielles.

— Je vois que vous nous avez confirmé le suicide du prince Li Huang-Fu et de ses complices. C'est bien. Il est primordial que nos

arrêts ne soient pas contredits.

Un long silence tomba sur la pièce. Le mandarin s'attendit à s'entendre réclamer la dépouille du directeur de la police. Il n'osait prononcer le premier mot des excuses contrites qu'il avait passé la nuit à préparer.

— Mais ce ne sont là que des détails sans importance, reprit l'homme à la ceinture de jade. Nous devons discuter à présent de la « grande affaire » qui nous occupe.

Ti vit sa tête sur le billot. Oubliant toutes ses résolutions, il se lança dans un flot de paroles improvisées :

— Je supplie Votre Excellence au renom glorieux[27] de croire que j'ai fait mon possible pour lui ramener Nian Changbao. Seules des circonstances exceptionnelles m'ont empêché d'accomplir...

— Qui ça ? fit Hu Zhaohui. Ah, oui... Peu importe !

Il lui annonça que l'ancien directeur félon avait été officiellement rattrapé et exécuté dans les règles trois jours après que Ti fut parti à sa recherche. Devant un commissaire-inspecteur qui avait beaucoup de peine à cacher son ahurissement, il ajouta que, depuis lors, l'empereur avait été atteint d'une crise de goutte très pénible ; Sa Majesté avait oublié cette stupide affaire et ne pensait qu'à ses remèdes. Quant à l'impératrice, on lui avait dérobé une fibule d'or offerte par le roi des Qitan, à laquelle elle tenait infiniment.

— Voilà le grand sujet, conclut le deuxième assistant, la mine aussi sévère que s'il avait eu sur les épaules la charge de l'empire.

Ti Jen-tsie, à qui l'on commençait à reconnaître un petit talent pour débusquer les biens égarés, était chargé de dénicher le voleur parmi les eunuques du palais ou les suivantes de Sa Majesté, dont une vingtaine avaient déjà été fouettés à titre préalable.

— Vous nous rapporterez sa tête, bien entendu. Faute de quoi... vous savez !

Ti savait : dégradation, relégation, exécution, et ainsi de suite. Il se retrouvait à devoir courir après un chapardeur. Avec un peu de chance, dans une dizaine de jours, une autre affaire, importante ou risible, viendrait distraire à nouveau l'attention de la Cour.

Absorbé par son courrier, l'assistant du *Sheren* ne s'était plus intéressé à lui depuis une bonne minute. Ti en déduisit qu'il pouvait se retirer. Il se prosterna et quitta la pièce à reculons.

L'explication de ce qu'il venait d'entendre se mit en place tandis qu'il longeait les corridors rouges à ciel ouvert de la Cité interdite. Pour s'épargner les reproches du couple impérial, le censorat avait trouvé plus simple d'annoncer l'arrestation et l'exécution du fugitif. Il avait suffi de trouver quelqu'un pour tenir ce rôle. L'ironie du sort aurait été qu'un des cadavres dont Liquan faisait commerce ait servi à cet usage. Ti chassa cette idée : jamais les dirigeants de sa

resplendissante nation ne tremperaient dans quelque chose d'illégal. D'un autre côté, le censorat faisait toujours appel aux meilleurs spécialistes, dans tous les domaines. Ti se rappela qu'il n'avait jamais retrouvé le commandant de la porte sud...

La phrase de Son Excellence Hu Zhaohui trottait encore dans son esprit : « Il est primordial que nos arrêts ne soient pas contredits. » Par conséquent, les arrêts contredits étaient oubliés, annulés, ils n'existaient plus. Toute cette mission n'avait jamais eu lieu.

Ti retrouva presque avec plaisir son service de la police civile. Après les fastes sulfureux du yamen de Liquan, la décrépitude de ses locaux lui semblait l'emblème de l'honnêteté et de la rigueur.

Son premier clerc Zhang Jiawu lui résuma les enquêtes en cours. Une femme de province avait été arrêtée pour le meurtre de son mari, le lendemain même de la nuit de noces ! Ti déclara qu'il irait l'interroger lui-même au dépôt, avec Tsiao Tai. Ce dernier aurait sans doute plaisir à saluer la belle Bu Jiao, son vieux béguin.

On le pria ensuite d'agréer les rapports de leurs informateurs, retranscrits par leurs scribes. Cette effrayante kyrielle de ragots et d'indiscrétions lui donna la migraine. Cet emploi de chef de la sécurité ne consistait qu'en espionnage et répression politique. Il ne voulait rien avoir à faire avec ces tâches, elles ne l'intéressaient pas. Certes, il comprenait la nécessité de surveiller non seulement les activités, mais aussi les pensées, les idées, les opinions des habitants d'une si grande métropole. Il n'avait simplement pas envie de s'en charger.

Un ricanement le tira de ses sombres réflexions. Son clerc avait ouvert un gros livre qui traînait là et se délectait de sa lecture.

— Que Votre Excellence me pardonne, dit Zhang Jiawu. Ce qu'on peut écrire comme sottises, de nos jours ! Voilà un manuel tout juste bon pour les fonctionnaires qui gardent les fesses sur leurs coussins de soie ! Si nous appliquions ces conseils, les malfrats pulluleraient dans les rues de notre belle cité !

C'était précisément ce qu'il était advenu de Liquan. Ti se rendit compte qu'il avait omis de rendre au censorat ses chères *Maximes de sagesse à l'usage des mandarins*. Il réclama l'ouvrage et lut une formule au hasard.

« Lors d'une enquête, rien ne doit être traité à la légère. Les répercussions d'une erreur, même infinitésimale, peuvent s'étendre à un millier de lis. »

Il prit son pinceau et ajouta au bas de la page le pendant de cette observation : « En revanche, si l'enquêteur réussit, cela ne fera pas le moindre bruit où que ce soit. »

C'était l'histoire de sa vie.

POSTFACE

La Chine des Tang dans *Guide de survie d'un juge en Chine*.

L'idée des *Maximes de sagesse à l'intention des mandarins* m'a été suggérée par l'omniprésence des traités de toute sorte à travers l'histoire de la Chine, et notamment lors de cet apogée que constitue le règne des Tang. En l'an 624, les Chinois dotèrent leur pays d'un outil juridique précieux et durable : une collection de textes de lois qui constituent le « code Tang ». Adapté au fil des siècles, il restera en usage jusqu'à la proclamation de la République en 1912 ! On y trouve par exemple la règle, citée dans ce roman, selon laquelle tout voleur dont le butin excède un certain montant sera condamné à mort.

Bien que j'aie recréé certaines maximes pour coller à l'intrigue, d'autres proviennent du manuel *Hsi yuan chi lu* (*Comment éviter les erreurs*) de Sung Tz'u, un florilège de recommandations à l'usage des enquêteurs, qui date de la période Song, légèrement postérieure à celle du juge Ti. Bien entendu, le principe du livre dans le livre est particulièrement fait pour exciter l'imagination d'un romancier.

L'anecdote qui a servi de point de départ à ce récit vient de *China's Golden age*, étude publiée en 2001 par l'Américain Charles Benn. Dans son chapitre sur la clémence, l'auteur déclare qu'« à l'aune des standards modernes, le système judiciaire des Tang peut paraître inhumain et discriminatoire. Pourtant, il fut aussi incroyablement rempli de commisération ». Il fait la liste des causes qui pouvaient empêcher une condamnation à mort : un âge inférieur à sept ans ou supérieur à quatre-vingt-huit, une maladie mentale, ou encore un pardon impérial. Le « Grand Acte de grâce » était décrété à l'occasion d'une fête religieuse, d'une concession de titres nobiliaires, de la désignation d'un héritier au trône ou d'une victoire militaire. Il était tentant de réfléchir aux manipulations machiavéliques susceptibles de découler d'un tel système.

Le fait que madame Ti ait été initiée à certaines techniques de combat n'est pas invraisemblable. Sous les Tang, les femmes ont eu l'occasion d'apprendre l'histoire, la politique, et de recevoir un apprentissage militaire. À la fondation de cette dynastie, la princesse Pingyang participa en personne à des batailles, où elle commanda un détachement de femmes afin de soutenir son père, le futur empereur Gaozu. La princesse Taiping, fille de l'empereur Gaozong, écrasa à deux reprises des mutineries au sein même de la Cour.

Comme on le sait, les Chinois ont inventé tout ce que les Japonais ont ensuite porté au point de perfection. Il existe une théorie selon laquelle les ninjas sont les descendants de Chinois et de Coréens qui se réfugièrent au Japon entre les VIII^e et IX^e siècles. Il s'agissait de gens issus de la classe la plus pauvre, qui, pour survivre, avaient mis en commun toutes les techniques de combat qu'ils avaient pu acquérir. Ils connaissaient *L'Art de la guerre* de Sun Tzu et vivaient en communauté sous la direction d'un guide spirituel. Je me suis plu à imaginer que, s'ils se sont enfuis au pays du Soleil levant, ce fut à cause de l'efficacité du juge Ti.

Le peuple Miao Hmong a survécu aux vicissitudes de l'histoire malgré une longue errance à travers le monde. Il possède encore aujourd'hui sa propre langue et sa propre culture. Il est toujours représenté en Chine, au Laos, au Vietnam et jusqu'en Guyane française. Le rapprochement avec les ninjas est une extrapolation personnelle, bien que ce peuple ait eu maintes fois à se défendre par tous les moyens contre les Hans majoritaires.

En revanche, c'est bien sous les Tang que furent organisés les premiers ateliers de céramique à l'échelle industrielle. On notera que c'est dans cette région du Shaanxi qu'avaient été modelées, mille ans plus tôt, les innombrables statues en terre cuite retrouvées dans le tombeau de l'empereur Qin.

L'idée du village dont les habitants sont tous des malfrats venus se cacher de la justice m'a été inspirée par *Les Quatre Brigands du Huabei*, de Gu Long (1937-1985), excellent auteur taïwanais de romans de cape et d'épée.

Selon une prophétie, le bouddha millénariste Maitreya, sorte de Messie, reviendra sur Terre dans un nombre incommensurable d'années, « quand les fleurs du lotus blanc s'épanouiront ». Parmi les fidèles de cette branche du bouddhisme, on trouve la célèbre secte du Lotus blanc, dont Robert van Gulik fit usage dans certains de ses récits, bien qu'elle ait été fondée en réalité quatre siècles après l'époque du juge Ti. C'est bien sûr le plus grand plaisir de l'auteur du présent ouvrage que de faire un clin d'œil aux écrits du maître qui l'a précédé.

Carrière du juge Ti Jen-Tsie

630 Ti naît à T'ai-yuan, capitale de la province du Chan-si. Il y passe ses examens provinciaux.

650 Il devient l'assistant de son père, nommé conseiller impérial à la capitale. Ses parents lui font épouser la fille d'un haut fonctionnaire, dame Lin Erma. Il obtient son doctorat, devient secrétaire aux Archives impériales et se choisit une seconde épouse. Une enquête aux Archives, vers l'an 660, lui donne envie de postuler pour une carrière de juge.

663 Ti devient magistrat de Peng-lai, petite ville côtière du Nord-Est, non loin de l'embouchure du fleuve Jaune. Il épouse sa troisième compagne, fille d'un lettré ruiné.

664 *Dix petits démons chinois*. En pleine fête des fantômes, les statuettes de divinités maléfiques sont retrouvées sur les lieux de divers meurtres. *La Nuit des juges*. Ti doit identifier l'assassin du magistrat de Pien-fou, agréable cité balnéaire briguée par tous ses collègues.

666 Il est nommé à Han-yuan, ville située au bord d'un lac, au nord-ouest de la capitale. *Madame Ti mène l'enquête*. Immobilisé par une jambe cassée, il laisse sa première épouse l'aider à élucider l'origine d'une momie retrouvée dans la forêt, ainsi que celle d'un squelette déterrée dans le jardin d'un peintre célèbre.

667 *L'Art délicat du deuil*. Ti est confronté à une épidémie mystérieuse qui sème la panique parmi ses administrés.

668 Il est nommé à Pou-yang, florissante cité sur le Grand Canal qui traverse l'empire du nord au sud. *Le Château du lac Tchou-an*. Alors qu'il est en route pour prendre son poste, une inondation le force à s'arrêter quelques jours dans un luxueux domaine où un corps flottant sur l'eau semble lui enjoindre de punir son meurtrier. *Le Palais des courtisanes*. Au printemps, Ti doit élucider le cas d'un corps sans tête découvert dans une maison de passe pour riches bourgeois.

669 *Petits meurtres entre moines*. Le juge Ti séjourne dans un monastère taoïste et envoie madame Première faire retraite dans un couvent de nonnes bouddhistes. Une série de morts suspectes se produit parmi les religieux.

676 Ti est magistrat de Pei-tcheou, à l'extrême nord de l'empire, une région très influencée par la culture mongole. *Mort d'un maître de go*. Au cours d'une tournée de collecte fiscale, il séjourne dans une petite ville fortifiée où ce jeu est la grande passion.

677 Ti est nommé à la capitale. *Mort d'un cuisinier chinois*. Alors qu'il attend sa nouvelle affectation, il se voit confier une enquête dont dépend la vie d'une centaine de cuisiniers. *Médecine chinoise à l'usage des assassins*. Ti est chargé de débusquer un assassin parmi les membres du Grand Service médical, organisme central de la médecine chinoise. *Guide de survie d'un juge en Chine*. Ti poursuit le criminel le plus recherché de l'empire, l'ancien directeur de la police, dont il occupe depuis peu la place.

680 Ti Jen-tsie devient ministre de l'impératrice Wu.

700 Créé duc de Liang, il s'éteint à Chang-an dans sa soixante-dixième année.

FIN

[1] L'heure du dragon désigne la tranche de sept à neuf heures occidentales.

[2] Cité-oasis de l'actuelle région autonome ouïgoure de la République populaire de Chine.

[3] Elle était huit fois plus étendue que la ville actuelle de Xi'an édiflée au même endroit.

[4] Entre cinq et sept heures occidentales.

[5] La veille est l'heure chinoise, qui représente deux des nôtres.

[6] Prononcer « Tchang ».

[7] Local regroupant les administrations d'une ville de province et les appartements du magistrat.

[8] Ce jeu, autrefois très pratiqué par les familles nobles, tient du football et du basket-ball.

[9] Pain plat et rond qui ressemble à une galette.

[10] Mesure itinéraire chinoise (environ 576 mètres).

[11] Le quartier des plaisirs de Chang-an.

[12] Le soleil.

[13] La lune.

[14] Les Chinois placent le foie à égalité avec le cœur comme siège des sentiments.

[15] Divinités maléfiques des forêts, mi-hommes mi-oiseaux, pourvues d'un bec et d'ailes.

[16] *Sung Tz'u*, The washing away of wrongs.

[17] Riches ou pauvres, les commerçants formaient la caste la plus méprisée de l'échelle sociale chinoise.

[18] Titre protocolaire à ce niveau de la hiérarchie mandarinale, dont les degrés vont de un à sept.

[19] « Belle » en chinois.

[20] Voir Petits meurtres entre moines, *Fayard, 2004*.

[21] Déesse de la sécheresse.

[22]Déesse de la Lune.

[23]La durée convenable du veuvage. Un remariage avant ce terme était considéré comme une trahison envers le défunt.

[24]Gallettes de farine sucrées et frites.

[25]Deux heures.

[26]Onze heures.

[27]Titre officiel des fonctionnaires du premier ordre, deuxième catégorie.